Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS,

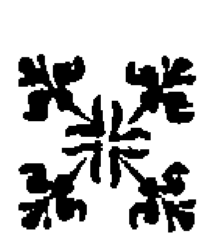
OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE;

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME. XX.

Prix 3 liv. relié.





A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS.*

LETTRE CCXLIII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

APRÈS une convalescence assez longue, la curiosité, à ma premiere sortie, me conduisit à l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam. C'est un édifice immense & magnifique, à la construction duquel ont contribué, immédiatement après la paix de Westphalie, en 1648, les deux Compagnies des Indes, qui y ont jetté une partie de leurs trésors. La dédicace s'en fit avec la plus grande solemnité;

& tous les arts ont concouru à son embellissement. On assure que cette maison, qui, pour la beauté & la richesse, n'a peut-être point sa pareille en Europe, produit par jour plus de soixante mille florins de revenu, & en a coûté plus de trente millions à bâtir.

Elle est élevée, vers le centre de la ville, dans une espece de place nommée le Dam, près de l'Eglise-Neuve & de la Bourse, sur les desseins du célebre Van-Kampen; & elle occupe une partie de l'emplacement de l'ancien hôtel-de-ville, qui subsistoit déjà au quatorzieme siecle. Sa longueur est de deux cens vingt-cinq ou trente de nos pieds, sa largeur d'environ deux cens, & sa hauteur de quatre-vingt, depuis le sol jusqu'au haut de l'entablement du second étage. Cent pieds de roi, en font près de cent quatorze d'Amsterdam.

La façade de cet édifice superbe est d'un bon goût d'architecture moderne, mais un peu basse pour sa largeur. Un rez-de-chaussée fort simple & peu élevé, servant comme de piedestal à tout le bâtiment, porte deux étages magnignifiques d'ordre Corinthien; & il y a,

sous les fondemens bâtis de pierre & de brique, plus de treize mille cinq cens pilotis. On voit, sur les frontons, de très-belles sculptures allégoriques ; des statues, emblêmes de différentes vertus, en ornent les angles. Le commerce y est représenté avec ses attributs. Atlas porte sur ses épaules une sphere de dix pieds de diametre ; & comme cette figure est creuse, on peut, par la cavité de son corps, entrer dans la sphere, & y jouir d'une belle vue. Sept petites portes étroites & basses, qui représentent, à ce qu'on dit, les sept Provinces, sont peu agréables au coup-d'œil ; mais en les substituant à une seule grande porte, qu'on auroit pu faire, on a évité la confusion & l'embarras que se causeroient réciproquement ceux qui entrent & qui sortent.

L'intérieur, un peu obscur, est orné de peintures excellentes, & du jaspe le plus rare. On me fit voir d'abord, au rez-de-chaussée, les prisons & la chambre de justice criminelle, où l'on arrive par une galerie, dans laquelle on lit aux coupables leur sentence. Cette chambre est ornée de sculptures & de tableaux relatifs à ce qui s'y pratique.

Zéleucus, législateur des Locriens, se fait arracher un œil, pour en conserver un à son fils. Brutus condamne ses enfans à perdre la vie, pour être entrés dans la conspiration des Tarquins. Jupiter préside à l'exécution d'un arrêt de mort. On y voit le Jugement de Salomon; la tête de Méduse sur le bouclier de Pallas; ses sœurs, les Gorgones, représentées sous d'horribles figures; le Silence sous l'emblême d'une femme qui a le doigt sur la bouche; le Péché d'Adam, la Justice, la Prudence, &c; le tout de la composition des plus célebres artistes.

On trouve, au premier étage, les galeries & la grande salle. Celle-ci peut avoir cent pieds de long sur environ cinquante de large. C'est une piece magnifique, revêtue de marbre, & d'une élévation prodigieuse. Au milieu, sur le pavé, un planisphere de vingt pieds de diametre, représente la partie septentrionale du ciel, projettée sur le pôle de l'éclyptique. En-deçà & au-delà, sont les deux hémispheres de la mappemonde, d'un diametre pareil. Le planisphere céleste méridional est tracé sur le plafond au-dessus du planisphere

ſeptentrional. Ce plafond eſt décoré, ainſi que les murs, de feſtons, d'oiſeaux, de divers traits de la fable, & de figures emblématiques des vertus politiques & morales.

Cette ſalle communique à d'autres pieces ornées de peintures, de figures en bas-reliefs, de ſtatues, de dorures, où l'art de l'ouvrier eſt par-tout épuiſé. On y voit pluſieurs tableaux de Bourgmeſtres d'une grande & belle compoſition; un entr'autres par Vandeck, un autre par Vanderhels me parurent mériter une attention particuliere. Le peintre Wit d'Amſterdam, eſtimé pour les bas-reliefs, en a fait un qui trompe les yeux : c'eſt l'imitation d'une friſe de marbre du plus beau travail, qui orne la cheminée d'une ſalle, & que ſon art a continué ſur les portes, d'une façon à s'y méprendre. Il faut voir, tant au premier qu'au ſecond étage, la ſalle des Dix-huit, celle des Bourgmeſtres, celle de Juſtice, celle du Conſeil général.

C'eſt dans cette derniere, que le Sénat qui rend la juſtice à Amſterdam, tient ſes ſéances. Il eſt compoſé de vingt-quatre Sénateurs & de douze

Bourgmestres, dont les charges sont à vie; & il a le gouvernement politique & législatif pour tout ce qui regarde cette Capitale. Des douze Bourgmestres, il y en a quatre en exercice, dont trois changent tous les ans; & c'est le Stadhouder qui nomme à leurs places, ainsi qu'à celles des autres villes de la République. Il choisit de plus neuf Echevins pour les affaires civiles & criminelles; & l'on appelle de leurs jugemens à la Cour provinciale. Les Sénateurs, élus par le peuple, envoient des Députés aux Etats de la province, & ceux-ci aux Etats-Généraux. Le Bailli ou Lieutenant de Police est chargé de faire arrêter les malfaiteurs; & la justice est rendue avec autant de sagesse que d'intégrité & de promptitude. On ne connoît ni la partialité, ni la brigue, ni les cabales, ni les longueurs. L'innocence sort triomphante; & le crime est puni avec sévérité. Ces Magistrats vivent dans une simplicité qui les met à couvert de l'envie de leurs concitoyens. Contens d'en être considérés en se rendant utiles à la patrie, ils cherchent moins à s'acquérir leur estime par des prodigalités, que par leur exactitude à

remplir leurs fonctions, & par leur attention à maintenir le bon ordre.

Je vis aussi la salle d'armes, moins belle que singuliere par un nombre prodigieux d'épées de Catalogne & d'armures espagnoles. Celle de l'amiral Ruyter, sans gravure, sans ornemens, couverte d'un vernis noir, ainsi que son sabre, est la piece que j'eus le plus de plaisir à considérer. Toutes ces armes sont pour la montre & non pour l'usage. Celles qui peuvent servir, se conservent séparément ; & il y en a pour armer toute la bourgeoisie. On me fit voir, parmi les vieilles armes, certains instrumens d'une construction assez ingénieuse, qui avoient, dit-on, servi à une fameuse troupe de voleurs.

Monté au haut de la tour qui couronne un des frontons de l'édifice, je découvris le lac d'Haarlem, le Zuyder-sée, autrement dit la mer du Sud, Amsterdam & ses environs. Cette ville, qui n'a que le cinquieme rang parmi celles de la province, mais qu'on ne fait pas de difficulté de regarder comme la capitale de toute la République, s'étend, en demi-cercle, sur la côte méridionale d'un bras du Zuydersée, au con-

fluent de l'Ye & de l'Amſtel qui lui donne ſon nom : Amſterdam ſignifie digue ou chauſſée ſur l'Amſtel. Elle me parut plus baſſe que l'eau qui l'environne, & dans laquelle elle ſemble nager. Une quantité immenſe de tours, de pavillons, de navires, de mâts, forme, avec les édifices & la vue de la mer, un vaſte & ſuperbe coup-d'œil.

On compte dans la ville trente mille maiſons, trois cens mille habitans, & une infinité de canaux, dont l'eau n'eſt pas également claire ; dans pluſieurs même, par ſa ſaleté & ſa puanteur, elle offenſe à la fois la vue & l'odorat. Les édifices ſont, pour la plupart, conſtruits de briques ; quelques-uns ſont bâtis en pierres de taille ; tous ſont couverts de tuiles rouges ou noires ; & les plus hautes maiſons n'ont gueres que trois étages, non compris le rez-de-chauſſée. Elles ont chacune une poulie pour introduire les fardeaux par les fenêtres, & une girouette qui ſert à deux fins : la premiere, pour ſavoir de quel côté ſouffle le vent, la ſeconde, pour garantir de la fumée. Au-deſſus de la cheminée, s'éleve une eſpece de toit incliné, de tôle ou d'autre matiere

ſemblable, d'où s'élance, preſque horizontalement, une plaque très-longue, poſée de champ, qui tend toujours à l'oppoſite du vent. En conſéquence, la tôle ſe trouvant du côté d'où il vient, l'empêche de ſouffler dans la cheminée, & de ternir, par la fumée, la propreté des appartemens.

Amſterdam n'eſt pas une ville ancienne : elle n'a été, pour la premiere fois, entourée de paliſſades, que vers le treizieme ſiècle. Ce n'étoit d'abord qu'un château appartenant à un ſeigneur particulier, autour duquel des pêcheurs vinrent s'établir. La commodité de ſa ſituation pour le négoce, lui procura des accroiſſemens ſucceſſifs. Il s'y forma un bourg & enſuite une ville qu'on environna de murailles. Elle s'eſt depuis conſidérablement accrue, ſur-tout depuis que le commerce d'Anvers y a été transféré, & que la Hollande s'eſt érigée en république. Sa forme eſt preſque celle d'un demi-cercle ; & ſa circonférence n'a pas tout à fait trois de nos lieues. Son enceinte eſt défendue, du côté du ſud, par vingt-ſix baſtions. Il n'y en a point au nord, où l'Ye, qui forme ſon port, lui

sert de défense. La riviere d'Amstel, après l'avoir partagée en deux parties, verse ses eaux dans ce même port.

Comme Venise, cette ville est bâtie sur pilotis, & a, comme elle, des canaux au milieu des rues; mais ils sont bordés d'arbres qui forment des avenues agréables. On n'y voit pas ce faste pompeux, qui décore l'intérieur de nos palais; la simple propreté fait l'ornement des maisons. Elles sont petites, mais commodes. Le plus grand objet de leur luxe est l'usage de ces belles glaces de de Venise, qui servent de vitrages, & communiquent un grand jour aux appartemens. Par-tout, le long des murs & dans les vestibules, on voit le marbre poli, la fayance, la porcelaine; & au lieu d'or & de broderies, ce sont de ces tapisseries travaillées de la main des Flamands, de beaux tapis de Perse, de riches cabinets de tableaux, qui font remarquer, dans l'intérieur des familles, une sage & noble simplicité démocratique. Joignez y cette propreté hollandoise, qui se manifeste dans tous les usages, comme d'essuyer ses pieds en entrant dans une chambre, de marcher sur des nattes ou des tapis, de

cracher à la ronde dans un vase ou dans du sable, de réserver une piece séparée, un lieu sacré, qui rassemble ces belles figures, ces rares porcelaines, & où la servante ne peut entrer que les pieds nuds; enfin, d'avoir de tout, &, pour ne rien gâter, de ne se servir de rien; d'être dans l'abondance, & de vivre dans l'économie.

Il y a en Hollande des rues pavées de briques, qui sont plus propres que la vaisselle la mieux lavée. Il y a des maisons où les femmes transportent sur leur dos leurs maris, quand elles n'ont pas sous la main de pantouffles à leur donner, pour ne pas salir le parquet. On écure jusqu'aux étables à vaches; on retrousse leur queue, de peur qu'elle ne se gâte. Les servantes sortiroient de chez un maître, qui ne leur permetroit pas de porter, tous les samedis, les meubles au grenier, pour laver la maison du haut en bas; &, tous les jours, elles nettoient les vîtres, les murailles, les poutres, les lambris, les volets, & les portes. On les repeint souvent pour leur conserver leur fraîcheur, ou leur donner un air de nouveauté. Le rez-de-chaussée est ordinairement pavé de marbre. Dans les ap-

partemens, & sur les escaliers, on ne marche que sur des tapis.

On voit aux environs d'Amsterdam, de charmantes maisons de campagnes, qui se disputent le prix de la beauté. On ne conçoit pas comment, dans un terrein qui paroît si petit à l'extérieur, on peut ménager des parterres, des bassins, des boulingrins, des jardins fruitiers & potagers, des serres chaudes, des allées d'arbres, des bois & des labyrinthes. Les bords de l'Amstel présentent un autre point de vue: la riviere coule majestueusement dans un lit assez large, qu'on se persuaderoit avoir été aligné avec la plus exacte précision. Son eau claire & limpide laisse entrevoir le fond de son bassin. A droite & à gauche, la vue s'égare dans un grouppe de maisons, de bosquets, de parterres, de grillages & de statues. La ville est entourée de hautes murailles & d'un fossé large & profond, toujours plein d'eau, ainsi que les canaux qui se divisent, se subdivisent, & coulent sous une infinité de ponts, portent une infinité de barques qui laissent voir autant de monde sur l'eau que sur la terre. Une multitude

innombrable de moulins à vent sur les remparts & autour de la ville, sont sans cesse employés à moudre du grain ou à scier du bois. Le pont de l'Amstel a six cens soixante pieds de long, & soixante-dix de largeur.

La tour, d'où je découvrois toutes ces choses, est d'ordre Corinthien, comme le reste de l'édifice. L'entablement est surmonté de six statues, & la lanterne couronnée d'un dôme qui renferme une horloge à carillon : c'est, en grand, le même jeu que celui d'une serinette. Un tambour de cuivre, armé de touches de fer, est mis en mouvement par différens rouages. Ces touches, en passant, en attrapent d'autres, rangées comme celles d'un clavessin, qui tirent chacune un fil d'archal attaché à une cloche. Le tambour est percé d'une infinité de trous, qui servent à changer les morceaux de fer dont il est armé. Ces fers changeans levent d'autres touches, qui font mouvoir d'autres cloches, & en tirent des sons & des airs différens. Toutes ces cloches pesent ensemble plus de vingt-huit milliers, & les quatre poids de l'horloge plus de cent quatre-vingts quintaux.

Je descendis par le même escalier, jusqu'au rez-de-chaussée, dans des souterreins, où se trouve la fameuse Banque d'Amsterdam. Elle contient des trésors si considérables, qu'ils égalent le crédit de la nation, toujours proportionné à l'estimation du dépôt. Ce crédit circule dans le commerce, & y jouit d'une plus grande confiance que l'argent même ; parce qu'on sait que l'argent déposé n'est pas mis en circulation, & que la Banque ne donne ni reconnoissance, ni billet. Un simple récipissé du dépositaire fait la sûreté du déposant. Ce récépissé, qui n'est que pour six mois, a le même effet que l'argent ; &, sans circuler réellement, il produit, dans le négoce, une activité plus vive & plus facile, par le moyen du papier tiré sur la banque considérée comme la caisse générale de la Nation. Si, de quelque maniere que ce pût être, elle mettoit son dépôt sur la place, elle altéreroit son crédit ; de même qu'elle aviliroit son argent, si elle donnoit des signes représentatifs de son dépôt ; & cet avilissement affoibliroit son commerce.

Le crédit de cette Banque est encore

fondé sur la différence d'environ cinq pour cent, établie entre la valeur de l'argent courant & celle de l'argent de banque. Les ducats de cinq florins cinq sous ne sont reçus au dépôt que pour cinq florins. On n'y admet ni or en lingots, ni argent en barres. D'où il résulte que le numéraire de la Banque est de cinq pour cent plus fort, que le crédit ouvert des propriétaires de ce numéraire. Elle n'a d'autre bénéfice, que les droits imposés sur les dépôts & les reviremens de parties; & comme ces opérations sont très-multipliées, le profit est considérable.

Vous savez que Law, l'Ecossois, voulut établir en France le même commerce. Il échoua, parce que les fonds & la confiance manquoient à son projet. Il ne le produisit d'abord, que sous la forme d'un établissement particulier; mais par l'impétuosité de la nation, par un des plus prodigieux écarts de la vivacité françoise, il changea, presque en un instant, toute la face de la monarchie. Un vent impétueux, variant à chaque moment, & soufflant au gré d'un seul homme, emporta les fortunes les plus solides. Une foule de gens

avides, comme autant d'oiseaux de poie, accoururent de toutes les contrées de l'Europe ; & la basseſſe, la ſervitude, armées d'une frauduleuſe induſtrie, triompherent inſolemment ſur les débris de la modeſte opulence. Law avoit peut-être conſtruit un édifice utile, & ne lui avoit donné que l'élévation qu'il pouvoit comporter; mais on voulut le charger d'un étage de plus; le bâtiment s'écroula & l'enſevelit ſous ſes ruines. Cet homme qui avoit tenu dans ſes mains tous les tréſors d'un grand royaume, ſe vit réduit à ſubſiſter, chez une autre nation, des ſecours de quelques amis.

La Banque d'Amſterdam eſt regardée comme la plus riche de l'Europe, & peut-être de l'univers. On n'y parle que par tonnes d'or. Le fonds eſt pour l'ordinaire de trois mille tonnes, & la tonne, de cent mille florins; ce qui fait plus de ſix cens quarante millions, auxquels on ne touche que dans les plus preſſans beſoins de la République. Auſſi l'argent eſt-il plus abondant ici, que dans aucune place de l'Europe ; parce qu'il n'y en a point, où les affaires de banque ſoient plus étendues. Les

négocians ont un change ouvert avec toutes les villes commerçantes du monde ; ce qui ne se trouve pas également dans les autres capitales. Ils font faire des ducats pour leur compte ; & cette monnoie, qui a cours dans toute l'Allemagne, où on la préfere à celle des princes de l'Empire, n'est en Hollande, qu'une marchandise. On ne paieroit pas une lettre de change avec ces especes ; & dix mille de ces ducats en caisse, n'acquitteroient pas une traite de mille florins. Elle seroit protestée, à moins qu'on ne voulût se prêter à cet arrangement, qui est toujours au préjudice de celui qui n'a que de cette monnoie.

Les Hollandois ont des Lombards qui portent aussi le nom de Banquiers. On les appelle ainsi, parce qu'autrefois ceux qui faisoient métier, en France, de prêter à intérêt, étoient, pour la plupart, ou Juifs ou Lombards. Ces prêts usuraires, sur gages & à tant par mois, après bien des disputes, ont été enfin approuvés par autorité publique dans plusieurs pays. Les Ecclésiastiques eux-mêmes y font valoir leur argent. Les Lombards de Hollande prêtent à un

intérêt déterminé, ſur des effets qui aſſurent leurs fonds. On en trouve dans toutes les villes de la République, qui ſont d'une reſſource toujours exiſtante contre les événemens inopinés. Ils préviennent les faillites, fourniſſent des ſecours à l'induſtrie, & conſervent le crédit des Négocians. Suivant les loix qui les établiſſent, ils doivent nuit & jour, tenir leurs bureaux ouverts, ignorer le nom de l'emprunteur, ne reconnoître d'autre propriétaire des effets engagés, que le porteur du billet qu'ils ont délivré en recevant le gage, & ſur-tout garder un ſecret inviolable ſur le nom de celui qui le retire.

Ce qu'on peut reprocher à cette ſorte de banque, c'eſt de prendre des intérêts exceſſifs dans un pays, où le taux ordinaire eſt de deux & demi, ou, tout au plus, de trois pour cent; de retenir neuf pour cent ſur le produit de la vente des gages, & quatre pour cent pour les frais. Aucun effet n'eſt reçu, qu'il ne ſoit eſtimé; & on ne le prend que pour un quart, ou même pour un cinquieme de ſon eſtimation. Beaucoup de gens en murmurent, perſuadés que la modicité de l'intérêt

est le signe le plus certain de l'état florissant d'une nation; que de toutes les causes qui peuvent faire languir le commerce, la plus certaine est le haut prix de l'argent; que l'intérêt est un impôt levé sur la paresse par l'industrie; qu'il refroidit l'émulation, nuit à la concurrence, empêche la circulation, appauvrit l'Etat; qu'à proportion que le regne de l'usure s'étend, elle appelle à sa suite la misere; & l'une & l'autre se soutiennent mutuellement par leurs ravages.

Ainsi parlent ceux qui n'ont point d'argent à placer, ou qui cherchent à en emprunter pour le faire valoir. Ceux au contraire qui, par leur économie, augmentent leurs fonds pour s'assurer une vieillesse tranquille, en le prêtant avec un plus grand avantage, pensent que cette diminution d'intérêt peut être nuisible au commerce, par la raison qu'on aimera mieux conserver son argent, que de le risquer pour un profit trop modique; & les marchands ne trouvant plus à emprunter, le négoce en souffrira nécessairement. Ceux qui placent leur argent, l'ont ordinairement gagné par leur travail & leur industrie;

& ils auroient peut-être vécu dans l'indolence & l'oisiveté, s'ils n'eussent été soutenus par l'espérance de se procurer une situation douce & tranquille dans un tems, où l'on n'est plus en état de travailler. Si l'on ôte aux citoyens cette expectative flatteuse, ils resteront dans une espece d'inaction; parce qu'ils ne trouveront, dans le travail présent, qu'une très-petite ressource pour l'avenir.

De l'Hôtel-de-Ville, je me rendis à la Bourse qui n'en est qu'à deux pas. C'est un bâtiment carré-long, construit de briques & de pierres de taille, autour duquel regne un péristyle composé de quarante-six piliers. Ils sont tous numérotés, pour distinguer les places des négocians qui ont chacun leur numero, & les faire connoître aux gens qui veulent traiter avec eux. Cet édifice, appuyé sur trois arches, sous lesquelles coule l'Amstel, contient, dans son enceinte, plus de six mille personnes de toutes les nations; & l'on y fait plus d'affaires, qu'en aucune autre place de l'Europe. Une cour occupe le milieu; & c'est dans les galeries qui l'environnent, que s'assemble tout ce monde

monde. Chaque Commerçant, ou quelqu'un de sa maison, se trouve tous les jours à son pilier, ou dans un endroit de la cour également étiqueté : le samedi, le concours est moins grand, vu l'absence des Juifs. Il ne faut pas qu'un Négociant manque, trois ou quatre jours de suite, à venir à la Bourse, ou à y envoyer un homme qui le représente ; il seroit soupçonné d'une faillite prochaine. Ce lieu est tellement fréquenté, que quoique très-vaste, on a de la peine à s'y retourner. On s'y tient depuis midi jusqu'à deux heures ; & comme on y traite de toutes sortes d'affaires, on y parle toutes sortes de langues.

Vous jugez bien que dans cette affluence prodigieuse, il se glisse toujours quelques escamoteurs qui subtilisent ces bons Hollandois. « Les tours » de mains n'y sont pas rares, me dit » un banquier ; mais on s'adresse principalement aux étrangers. Le filou, » pris en flagrant délit, est saisi sur le » champ ; on le traîne hors de la Bourse ; on le jette dans un canal ; & avec » des crocs de navire, on l'empêche de » remonter. Peu de tems après on le

» retire ; on l'étend ſur le quai ; & » l'on ſeche ſes habits à grands coups » de canne, pour le rejetter enſuite à » l'eau. On réitere ce jeu, juſqu'à ce » qu'il vienne un Commiſſaire qui ôte » le Coupable des mains du peuple, » & le fait conduire en priſon pour » vingt-quatre heures. S'il arrive que » le filou meure des coups qu'il a reçus, » ſa mort n'eſt pas pourſuivie, afin que » cet exemple intimide ceux qui vou- » droient marcher ſur les mêmes tra- » ces ».

A la Bourſe, comme dans les autres lieux fréquentés, il eſt une ſorte de gens, Juifs pour la plupart, qui ſavent ſe faire un revenu plus légitime. Vous les voyez ſe promener avec deux tabatieres, l'une de tabac rapé, l'autre de tabac d'Eſpagne. Les Négocians qui ont oublié leurs boîte, peut-être même à deſſein, crainte des filoux, s'adreſſent à eux. Ces honnêtes Juifs préſentent poliment de l'un & de l'autre tabac ; & au bout du mois, on leur donne, par reconnoiſſance, un eſcalin, c'eſt-à-dire, douze ou quinze ſous, & des étrennes au jour de l'an. Il en eſt à qui ce petit commerce rapporte une

centaine de louis de profit annuel.

Non loin de la Bourse & de l'Hôtel-de-Ville, est placée l'Eglise-Neuve, autrefois dédiée sous l'invocation de sainte Catherine. Elle est grande, haute, belle, mais non voûtée. Sa longueur passe trois cens pieds; & sa largeur en a plus de deux cens. Il y a un double rang de bas-côtés, formés par cinquante-deux piliers; & le chœur est entouré d'une grille de cuivre de trente pieds de haut. Il n'y a plus de stalles; mais deux rangées de bancs, l'une supérieure, l'autre inférieure, pourroient y suppléer. On admire l'orgue de cette église, & spécialement une chaire parfaitement travaillée en sculpture gotique. Au fond du chœur, au lieu du maître-autel, est le superbe tombeau de l'amiral Ruyter. Il y est représenté de grandeur naturelle, le bâton de commandement à la main, & la tête appuyée sur un canon. Ce monument a environ trente pieds de haut sur treize de large. Il est de marbre; & les figures en sont d'un bon travail.

Dans la même église, on doit aussi jetter les yeux sur le mausolée de l'Amiral Van-Galen, mort en 1653, d'une

blessure qu'il avoit reçue dans un combat naval, où il défit une flotte Angloise près du port de Livourne. On voulut l'engager à se retirer ; mais il répondit : « c'est mourir glorieusement, que de perdre la vie au milieu » d'une bataille gagnée pour sa patrie ». Son corps fut transporté à Amsterdam, où les Etats lui firent élever ce monument.

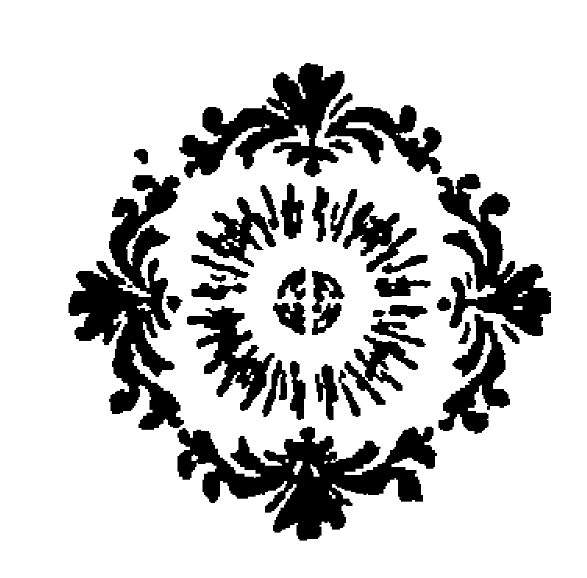
On assure que six mille trois cens trente-quatre troncs d'arbres ont servi de pilotis, seulement pour établir les fondemens d'une tour, que l'on projettoit de construire vis-à-vis de cette église. Quelle doit donc être la forêt, sur laquelle est établie cette immense cité? Les murs de la tour ont été élevés en pierre de taille de la hauteur de trente pieds, & n'en ont pas plus de cent en quarré ; mais on n'a pas cru que le terrein fût capable de soutenir l'édifice, dont on avoit dessein de le charger ; & le clocher, qui devoit être très-haut, n'a point été achevé.

Un des grands défauts d'Amsterdam, c'est qu'elle manque de ce qui fait un des principaux ornemens d'une ville, de places publiques. Je n'en ai vu aucune

qui mérite attention. Il y a d'ailleurs de beaux hôpitaux, de belles tours, de beaux ponts, de belles portes, &c. Elle est environnée & coupée par de larges canaux, bordés d'arbres, qui laissent l'espace d'une rue & d'un trottoir jusqu'aux maisons. Mais il faut plusieurs jours pour voir toutes les beautés de cette capitale, & plus d'une lettre pour les décrire.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 6 avril 1756.



LETTRE CCXLIV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

RAPPELLEZ-VOUS l'admiration du jeune Télémaque à l'aspect de l'ancienne Tyr ; & vous aurez une image de ce qui se voit à Amsterdam. « Cette gran-
» de ville semble nager au-dessus des
» eaux, & être la reine de toute la
» mer. Les marchands y abordent de
» toutes les parties du monde ; & ses
» habitans sont eux-mêmes les plus fa-
» meux marchands qu'il y ait dans l'u-
» nivers. Quand on entre dans cette
» ville, on croit d'abord que ce n'est
» point une ville qui appartienne à un
» peuple particulier ; mais qu'elle est la
» ville commune de tous les peuples,
» & le centre de leur commerce. Dans
» son port, on voit comme une forêt
» de mâts de navires ; & ces navires
» sont si nombreux, qu'à peine peut-
» on découvrir la mer qui les porte.
» Tous les citoyens s'appliquent au
» commerce ; & leurs richesses ne les

» dégoûtent jamais du travail nécessaire
» pour les augmenter..... Je ne pou-
» vois rassasier mes yeux du spectacle
» magnifique de cette ville, où tout
» étoit en mouvement. Je n'y voyois
» point, comme dans les villes de la
» Grece, des hommes oisifs & curieux
» qui vont chercher des nouvelles dans
» la place publique, ou regarder les
» étrangers qui arrivent sur le port. Les
» hommes sont occupés à décharger
» leurs vaisseaux, à transporter leurs
» marchandises ou à les vendre, à
» ranger leurs magasins, & à tenir
» un compte exact de ce qui leur
» est dû par les négocians des autres
» pays..... Ils sont industrieux, pa-
» tiens, laborieux, propres, sobres &
» ménagers. Ils ont une exacte police;
» ils sont parfaitement d'accord entre
» eux. Jamais peuple n'a été plus cons-
» tant, plus sincere, plus fidele, plus
» sûr, plus commode à tous les étran-
» gers. Voilà ce qui leur donne l'em-
» pire de la mer, qui fait fleurir dans
» leur port un si utile commerce. Si la
» division & la jalousie se mettoient
» entre eux; s'ils commençoient à s'a-
» mollir dans les délices & dans l'oisi-

» veté ; si les premiers de la nation
» méprisoient le travail & l'économie ;
» s'ils manquoient de bonne foi envers
» les étrangers ; s'ils altéroient tant soit
» peu les regles d'un commerce libre,
» vous verriez bientôt tomber cette
» puissance que vous admirez.... Ici on
» traite avec honneur tous ceux qui réus-
» sissent dans les arts & dans les sciences
» utiles à la navigation. On considere
» un bon géometre ; on comble de
» biens un pilote qui surpasse les autres
» dans sa fonction ; on ne méprise point
» un bon charpentier ; au contraire, il
» est bien payé & bien traité. Les bons
» rameurs même ont des récompenses
» sûres & proportionnées à leurs ser-
» vices. On les nourrit bien ; on a soin
» d'eux quand ils sont malades. En leur
» absence, on a soin de leurs femmes &
» de leurs enfans. S'ils périssent dans
» un naufrage, on dédommage leur
» famille.... Le pere est ravi d'élever
» ses enfans dans un si bon métier ; &
» dès sa plus tendre jeunesse, il se hâte
» de lui enseigner à manier la rame, à
» tendre les cordages, & à mépriser les
» tempêtes ».

Je le répete, Madame, en lisant cette

peinture, on croit avoir ſous les yeux le port d'Amſterdam, un des plus grands, des plus ſûrs, des plus fréquentés de l'univers. Des vaiſſeaux de toutes les grandeurs, de toutes les nations y apportent l'abondance, & donnent une idée de l'étendue de ſon commerce : productions de la nature, ouvrages de l'art, marchandiſes de tout pays, drogues de toute eſpece, ſingularités de phyſique & de chymie, curioſités, bagatelles même, tout ſe trouve dans ſes magaſins. Situé ſur un bras que le Zuyderzée jette dans les terres, ce port eſt ſéparé de la ville par des pieux plantés au fond de l'eau, & joints par des poutres placées horizontalement. D'eſpace en eſpace, on a pratiqué des ouvertures qui laiſſent un paſſage libre aux bâtimens, & ſont exactement fermées tous les ſoirs au ſon d'une cloche. Vers le milieu du port, un canal aſſez large entre dans la ville, & s'étend juſqu'à la Bourſe. Il eſt couvert d'un grand nombre d'yachts & de quelques vaiſſeaux, & forme une eſpece de port particulier pour la commodité des habitans. Il en eſt un autre dans la partie orientale,

qui appartient à la Compagnie des Indes. Un des grands inconvéniens, le seul même du port d'Amsterdam, est son peu de profondeur. Ne pouvant porter les grands vaisseaux, on est obligé de se servir de machines pour les conduire en pleine mer. Mais on y trouve cet avantage, qu'une flotte ennemie ne peut en approcher. Les bâtimens qui se font dans le lieu même, ne prennent leur lest & leurs agrêts qu'au Texel; c'est-là du moins qu'on acheve de les charger. C'est un flux & reflux continuel; de loin on voit une forêt de mâts & de navires, qui empêche de découvrir les plaines d'eau qui les portent. Peignez-vous le superbe effet de deux mille vaisseaux renfermés ou flottans dans un même espace; figurez-vous une ville magnifique, bâtie au milieu des ondes, & vous serez encore au-dessous de la beauté que forme ce nombre de bâtimens, dont les mâts, les pavillons, les flammes offrent aux yeux un spectacle unique.

On prétend que cette ville a plus de navires elle seule, que le reste de l'univers : & encore une fois, tout y rappelle l'idée de cette ancienne grandeur des Phéniciens, dont les Romains

& les Grecs nous ont laiſſé de ſi pompeuſes deſcriptions. On croit de même, en y entrant, que c'eſt la capitale commune de toutes les nations ; parce que les marchands étrangers y abordent de toutes les parties du monde, & que les Hollandois ſont eux-mêmes les plus grands négocians de toute la terre.

Au Nord-Eſt d'Amſterdam, eſt un grand enclos, qui appartient, partie à l'Amirauté, partie à la Compagnie des Indes, la plus célebre, la plus floriſſante de toutes les ſociétés de commerce. Ses vaiſſeaux ne le cedent ni en grandeur, ni en beauté, ni en nombre, à ceux de la République. On y voit des chantiers pour leur conſtruction, des atteliers pour les ouvrages relatifs à la marine, une forge, une ſalle où l'on coud les voiles, une corderie de dix-huit cens pieds de longueur, & un magaſin immenſe, où ſont raſſemblés des monceaux énormes de poivre, de canelle, de muſcades, de cloux de girofle, &c. Il eſt percé d'une infinité de croiſées, mais ſi petites, qu'elles déparent cette longue façade. On me fit voir le modele du premier navire Hollandois qui fit le voyage des grandes Indes.

Il a environ deux toises de long, & est équipé de tout ce qui forme un véritable bâtiment, suivant les proportions relatives à sa longueur.

L'Amirauté est un long édifice qui semble sortir du sein des eaux; on n'y entre qu'avec des billets; encore s'accordent-ils difficilement, sur-tout aux étrangers. Une grande cour quarrée occupe le milieu. Elle est environnée d'une galerie & d'un bâtiment à la moderne. Je fus surpris de ne voir sur le chantier, que deux vaisseaux de cinquante canons, & des magasins assez beaux, à la vérité, mais médiocrement fournis, & en général moins vivans que nos arsenaux de France. On me dit, pour raison, que la ville elle-même étoit un vaste magasin pour l'Etat; & que, dans le cas d'un armement, mille particuliers se présenteroient pour faire des fournitures de toute espece, même de canons.

Les Colleges de l'Amirauté, dont il est difficile de développer l'origine en Hollande, subsistoient déjà au seizieme siecle. Le commerce fleurissant de plus en plus, on fut dans la nécessité d'augmenter les vaisseaux pour le protéger, & d'établir des impôts sur l'entrée & la

sortie des marchandises, pour subvenir aux frais d'une immense navigation. La perception s'en fit d'abord par les villes commerçantes ; car la marine n'avoit alors ni loix ni regles certaines. On créa un Amiral, avec le pouvoir de se donner un Lieutenant, de nommer des Assesseurs, & de former un tribunal, qui connût de tous différends qui interviendroient sur les côtes, dans les ports, & en pleine mer.

Ce tribunal fut partagé en différens Colleges : le premier, dont le département s'étendoit sur la Meuse, résida à Roterdam ; le second qui commandoit sur le Zuydersée, fut fixé à Amsterdam. Les trois autres, c'est-à-dire, ceux de Zéelande, de la Nord-Hollande & de Frise, furent établis à Middelbourg, à Hoorn & à Harlington. Chaque College a son Amiral, son Vice-Amiral, ses Capitaines, ses Officiers, & ses Conseillers, nommés par les villes de son département. Leur jurisdiction embrasse tout ce qui concerne la navigation, la sûreté des ports & des navires. Ils doivent tenir sous la voile un certain nombre de vaisseaux de guerre pour escorter les marchands ;

& ils sont chargés de tous les armemens ordonnés par les Etats-Généraux.

Lorsque leurs Hautes-Puissances ont résolu d'armer sur mer, le Conseil d'Etat fait une pétition aux provinces; & dès qu'elle est accordée, les Amirautés en font le recouvrement, & sont tenues de rapporter à la Chambre des Comptes, un regiftre exact de la dépense & de la recette. Elles prononcent définitivement contre ceux qui fraudent les droits; mais si le capital passe six cens florins, on peut demander la révision de leurs jugemens. On nomme alors des Commissaires qui forment un bureau particulier. L'Appellant doit consigner deux cens florins, soit pour tenir lieu d'amende, soit pour les vacations, frais de voyages, &c. On lui accorde deux mois pour instruire son affaire; & le bureau doit prononcer dans les deux suivans.

Il est recommandé aux villes & aux provinces, lorsqu'elles nomment les Officiers de l'Amirauté, d'examiner si celui qu'elles choisissent, n'a point de parent dans le tribunal; & il lui est expressément défendu à lui-même, de demander une dispense sur cet article. On l'oblige de

jurer qu'il n'a rien donné pour obtenir sa place ; qu'il observera fidélement ses instructions, & les ordres des Etats-Généraux ; qu'il n'achetera aucune marchandise des prises ou confiscations ; ne prendra jamais d'intérêt dans les armemens, ne recevra point de présens, ne se mêlera d'aucune fourniture, d'aucun marché. Ses appointemens sont de mille florins, pour sa personne, de quatre cens pour son logement, & d'environ une pistole par jour, quand on l'oblige à quelque voyage.

La place de grand Amiral, ou d'Amiral général, est réunie, dans la maison de Nassau, avec celle de Stadhouder. Cet officier préside à tous les Colleges, & donne aux flottes les routes & les ordres qu'elles doivent suivre. Mais la plupart des expéditions navales se sont faites sous le commandement des Lieutenans-Amiraux, & Vice-Amiraux de la Meuse, du Zuydersée, de Nord-Hollande & de Zéelande. Le Lieutenant-Amiral Ruyter présidoit à tous les tribunaux. Les Etats-Généraux expédient la commission & l'instruction de celui qui doit commander ;

& les Colleges délivrent les ordres à ceux qui escortent les vaisseaux marchands. Leurs Hautes-Puissances ont quelquefois joint au Commandant, un Conseil tiré de leur Compagnie, qui remplit, sur la flotte, la même commission que celui des armées de terre.

L'esprit d'épargne & d'économie, naturel à la nation, se fait sentir dans la modicité des appointemens qu'elle donne à ses Officiers. L'Amiral n'a guere que huit à dix mille francs de notre monnoie; le Vice-Amiral quatre à cinq; & les autres Officiers à proportion. Ils s'en dédommagent sur l'approvisionnement des vaisseaux; mais souvent on leur fait attendre le remboursement; & on ne leur donne d'avance, que deux mois de nourriture. Le Capitaine doit charger la quantité de vivres qui lui est prescrite, sous peine, ou d'être cassé, ou de nourrir à ses frais l'équipage pendant un tems.

L'Amiral n'a d'autre avantage que ses appointemens, & sa part aux navires qui sont déclarés de bonne prise. Il assemble sur son bord le Conseil général, donne les ordres pour le combat,

regle les signaux; & s'il est tué pendant l'action, son vaisseau ne quitte ni les marques, ni les couleurs qui le distinguent, de peur de jetter l'épouvante dans la flotte. Il a toujours avec lui le Fiscal & le Secretaire; ce dernier tient registre de tout ce qui se passe; & le Fiscal poursuit les criminels à sa requête. Lorsque le procès est instruit, l'Amiral arbore le pavillon rouge pour assembler le Conseil général; & l'Arrêt se forme à la pluralité des voix. Les simples délits sont punis par la confiscation des mois & la prison. Si le Criminel mérite la mort, on le pend aux vergues, on le passe par les armes, ou on le jette à la mer. Si la faute est moins grave, on condamne le Coupable à passer plusieurs fois sous la quille du bâtiment, à être précipité de la vergue dans la mer, fustigé par l'équipage, attaché au mât du navire, ou mis aux fers au pain & à l'eau. La peine de mort ne peut être prononcée que par le Conseil de la flotte, où se rendent tous les Officiers. Quant aux autres punitions, elles sont ordonnées par le Conseil du vaisseau, composé des Capitaines, Lieutenans, Enseignes & Ser-

gens. On tient un registre exact de tout ce qui se fait dans ces sortes de procès ; & au retour, l'Amiral en rend compte à leurs Hautes-Puissances.

Le corps des ordonnances faites pour les Amirautés, descend dans le plus grand détail. Elles commencent par les prieres publiques, auxquelles il est expressément enjoint d'assister soir & matin, sous peine de quatre sous d'amende pour la premiere fois, de huit pour la seconde, & pour la troisieme, d'être mis dans les fers, au pain & à l'eau, pendant huit jours. Quiconque prononce un jurement, paie un escalin, & est fustigé. Tout Officier, soldat ou matelot qui s'enivre, est huit jours au pain & à l'eau ; & pour ne les y pas exposer, il leur est défendu de se régaler entr'eux, & d'avoir à bord des cartes ou des dez. Si quelqu'un provoque son camarade au combat, il est précipité de la vergue & fustigé. S'il lui a fait une blessure, on le fait passer trois fois sous la quille ; & si le blessé meurt, on le jette à la mer attaché sur le dos du cadavre. Un voleur est condamné à restituer le quadruple de son vol, & puni arbitraire-

ment, s'il récidive. Les soldats doivent jurer obéissance & fidélité à leurs Hautes-Puissances, aux Commandans, aux Inspecteurs, & promettre de ne point quitter leur compagnie sans congé. Ils sont tenus de s'embarquer, au premier coup de tambour, quatre jours après leur engagement, d'employer toute leur force, toute leur diligence pour avitailler le vaisseau, d'éviter toute mutinerie, d'en dénoncer les auteurs, sous peine, les uns d'être précipités de la vergue, les autres d'être amandés, réduits au pain & à l'eau, & quelquefois punis de mort.

On décerne cette derniere peine contre les Commandans, contre les Amiraux qui méprisent leurs ordres, ou négligent de nuire à l'ennemi dans le combat; contre les Capitaines qui s'éloignent, sans nécessité ou sans ordre, du pavillon Amiral, refusent d'obéir au signal, prennent la chasse sans leur Commandant, & quittent leur rang, sans y être forcés par quelque accident qui les mette en danger. Lorsque la garde est posée, il est défendu de parler une langue étrangere, de faire des signaux, de demeurer debout, d'aller

à terre sans permission, d'y passer la nuit, de porter de la lumiere dans le navire, de fumer ailleurs qu'aux endroits destinés à cet usage, de fournir des vivres à ceux qui sont en punition, de murmurer sur la distribution de la nourriture, de vendre ni tabac, ni eau-de-vie, de quitter sa chambre pour manger dans une autre, d'emporter ou de cacher des provisions, & sur-tout d'en prendre de force; d'amener ou de laisser entrer aucune femme dans un vaisseau de guerre. L'amende, les fers, la faim, ou le fouet, sont le châtiment ordinaire de la plupart de ces fautes.

En Hollande, où chaque citoyen naît prince & soldat d'une République plus commerçante que guerriere, tout est calculé; chaque goutte de sang versé pour le salut de la patrie est évaluée; & dans le recueil de ces ordonnances, on trouve un tarif du prix des différentes especes de blessures. Ceux qui en reçoivent ou dans le combat, ou en faisant leur service, sont pansés aux dépens de la République. S'ils restent hors d'état de gagner leur vie, ils ont, à leur choix, une somme une fois payée, ou sept francs par semaine

à dépenser. S'ils demeurent estropiés, on leur paie, pour la perte de deux yeux ou de deux bras, quinze cens florins; pour un œil, trois cens cinquante; pour le bras droit, quatre cens cinquante; pour le gauche, trois cens cinquante; pour les deux mains, douze cens; pour la droite, trois cens cinquante; pour la gauche, trois cens; pour les deux jambes, sept cens; pour une seule, trois cens cinquante; pour les deux pieds, quatre cens cinquante; pour un pied, deux cens; & pour les moindres blessures à proportion.

Les vaisseaux de guerre sont employés à ruiner les forces de l'ennemi, à se tenir en croisiere pour la sûreté des bâtimens qui reviennent des Indes, pour assurer la pêche du hareng & de la baleine, pour réprimer les corsaires, & forcer ceux de Tunis & d'Alger à garder les conditions convenues pour le rachat de ceux qui sont pris sous le pavillon Hollandois. La rançon d'un Capitaine est d'environ trois mille florins; celle d'un chirurgien & d'un pilote, dix-huit cens; d'un matelot, sept cens; d'un charpentier, quatre cens. Leurs Hautes-Puissances ont soin de faire des

présens aux Républiques d'Afrique; pour conserver la paix & pouvoir tenir toujours quelques vaisseaux de guerre dans la Méditerranée, pour la sûreté de ceux qui négocient aux échelles du Levant.

Autrefois, les fonds de la marine Hollandoise ne consistoient que dans les prises que les Armateurs faisoient sur l'ennemi. Tous les bâtimens étoient armés en guerre; & la nation ne connoissoit que le métier de pirate; mais depuis la découverte d'une nouvelle route pour les Indes, les gains immenses de ceux qui tenterent le commerce, ont métamorphosé les corsaires en négocians; & les droits d'entrée & de sortie sont aujourd'hui le principal fonds des Amirautés. Ils sont peu considérables pour l'exportation des marchandises fabriquées dans le pays; mais la rentrée en est exorbitante. La graisse de baleine & les harangs ne paient rien pour l'entrée; & les marchandises des Indes sont franches pour la sortie. La Compagnie des Indes orientales s'est abonnée avec les Amirautés, auxquelles elle donne trois cens soixante-quatre mille florins tous les ans, c'est-à dire, environ mille florins par jour. La

moitié appartient au College d'Amſterdam; le reſte ſe partage entre les quatre autres. L'Amirauté lui remet en échange ſes droits ſur tout ce qu'elle porte à l'étranger. En tems de guerre, ſi les fonds ordinaires ne ſuffiſent pas pour fournir à toutes les dépenſes, les provinces y ſuppléent par des ſecours extraordinaires, réglés par le Conſeil d'Etat. Amſterdam fait toujours la troiſieme partie de tous les armemens. Son College eſt riche & puiſſant; & ſes revenus montent plus haut que ceux de tous les autres enſemble. Il a toujours, même pendant la paix, un bon nombre de vaiſſeaux ſous voile, pour la ſûreté du commerce.

Les Officiers qui dépendent de l'Amirauté ſont le Fiſcal, chargé de maintenir les privileges du corps, & de faire apporter les recettes particulieres à la caiſſe générale; le Secretaire, qui garde les regiſtres & delivre les expéditions; le Commis, qui reçoit les déclarations des marchandiſes, les dénonciations, & donne la permiſſion de charger ou décharger les bâtimens aux jours & aux heures prohibés; le Maître des ventes, qui a l'inſpection ſur tous

les effets confisqués, les tient dans des magasins, & préside à la vente qui s'en fait en public au plus offrant & dernier enchérisseur; le Maître des équipages, qui veille sur la fabrication & l'équipement des vaisseaux, vise les mémoires des ouvriers, revend les vieux bâtimens, &c.

La légereté, la promptitude & la facilité des manœuvres de leurs navires, permet aux Hollandois d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages, toujours excellens, se forment à peu de frais par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. En tems de paix, ils en fournissent à la marine de leurs voisins; & l'on prétend que dans la guerre présente, ils en ont au moins vingt-cinq mille à la solde de la Grande-Bretagne.

Un autre avantage de ce peuple est d'avoir maintenu, parmi les Marins, la plus grande sobriété. On donne du gruau tous les matins; & l'on distribue par tête, une livre de fromage & une demi-livre de beurre par semaine: le dimanche à dîner, une demi-livre de porc, de bœuf ou de mouton fumé, avec des pois à volonté;

volonté; les trois jours suivans, des pois & du stochfich ; le jeudi une livre de bœuf ou trois quarterons de porc frais; le vendredi & samedi du stochfich & des pois. On distribue de la bierre sans la mesurer, jusqu'au cap de Finisterre, passé lequel, on ne donne plus que de l'eau; & dans les mers occidentales, on ajoute au gruau un verre de vin.

Les officiers, ceux même qui montent les vaisseaux de guerre, se nourrissent de chair salée, & ne boivent que de la bierre. Il est rare de les voir, comme les nôtres, faire des approvisionnemens énormes de viandes fraîches, & de vins de tous les pays. La table d'un Capitaine François est servie, à peu de chose près, avec la même délicatesse, que celle des habitans des villes les plus riches. Vous sentez combien cette surcharge de provisions embarrasse un bâtiment; combien la quantité de bouches inutiles, qu'occasionne cette somptuosité, devient à charge lorsqu'il faut combattre, ou lutter contre la tempête; sans compter les fréquentes relâches, né-

cessaires pour renouveller les approvisionnemens.

Non contens d'avoir des équipages peu nombreux, de dépenser peu pour leur entretien, les Hollandois ont encore la plus grande attention d'éviter les frais de résidence, qui emportent une grande portion du bénéfice. Ils ne navigent jamais sur leur lest; d'où il arrive qu'une partie de la dépense de leurs armemens est toujours payée par ce qu'ils retirent du fret. Comme ils reçoivent les bois & les autres matériaux de la premiere main, ils construisent leurs vaisseaux à meilleur compte que nous, qui ne les avons que de la seconde. A la honte des nations du midi, elles se fournissent chez les Hollandois de presque tous les cordages dont elles ont besoin pour leur marine. C'est une erreur de croire que nos chanvres ne valent pas ceux du Nord. En supposant même que la France n'en produise pas suffisamment pour ses vaisseaux, ne pourroit-elle pas tirer aussi de la premiere main ces mêmes cordages, que les Hollandois, qui nous les revendent, vont acheter à Riga, à Konisberg, à Petersbourg?

La marine ayant élevé la Hollande au plus haut point de sa gloire, c'est par elle que cette Puissance tâche de se maintenir; & ceux qui excellent dans l'art de la navigation, quoique d'une naissance commune, manquent rarement d'arriver aux premiers honneurs. Ces récompenses, ces dignités excitent encore puissamment l'ardeur que les habitans ont naturellement pour cet exercice; & l'on peut assurer qu'aucune nation n'a produit de plus habiles navigateurs. Leur réputation, qui a volé aux extrêmités de l'univers, passera aux siecles à venir, &, avec leur gloire, éternisera celle de leur patrie. Placés sur un élément orageux, tantôt, comme de simples armateurs, on les voyoit combattre pour eux-mêmes, & s'abandonner plus hardiment à l'impétuosité de leur courage; tantôt, comme Généraux des mers, ils ménageoient avec prudence la gloire & les forces de l'Etat. Les premiers ne faisoient que des coups de mains; il leur falloit plus d'audace: les seconds concertoient des projets, formoient des plans; il leur falloit plus de génie. Les uns & les autres, d'intelligence avec toute la

nature, distinguoient la direction des vents, en diminuoient à leur gré, ou en augmentoient l'impulsion; & l'œil tantôt fixé sur les cieux, tantôt ouvert sur les eaux, ils mesuroient les distances, calculoient les profondeurs, se rendoient maîtres de l'agitation des vagues, & la faisoient servir à leur victoire.

Il étoit tard lorsque je quittai le port; & je remis quelques autres visites au lendemain. Je commençai par la Synagogue Portugaise, édifice superbe, où des colonnes de chaque côté soutiennent les tribunes. Au milieu est une espece d'œuvre, où se place le Rabin accompagné de quelques Juifs. Au fond, en face d'eux, sont les tables de Moïse; & au-dessus est écrit en hébreux: « Dieu te bénisse à ton entrée, & te » conserve à ta sortie ». Ces gens sont debout, le chapeau sur la tête, & un livre hébreu à la main. Ils crient moins, font moins de grimaces, moins de contorsions, que dans la synagogue allemande; & il y regne aussi plus de décence, de richesse & de propreté. Les Allemands ont l'air gueux & sale: les Portugais sont plus étoffés, plus opulens & étalent les plus riches bijoux. C'est

pourtant chez les Allemands, que je vis exécuter un trio qui avoit attiré les jolies femmes du voisinage. La quantité de monde, & un grand nombre de lumieres y causoient une chaleur, que nous supportâmes cependant jusqu'à la fin, en faveur de cette musique. Les uns chanterent assez long-tems ; d'autres y répondirent par quelques versets. Un autre monta ensuite auprès du Rabin, parla longuement, & à voix très-intelligible pour des oreilles hébraïques. Le discours fini, on prit un livre, sur lequel on écrivit le nom de celui qui avoit peroré & offert de l'argent à ceux qui pouvoient en avoir besoin. Cet usage, digne d'être admiré de toutes les religions, est fréquent parmi les Juifs d'Amsterdam, le jour de leur Sabat.

Au sortir de-là, nous traversâmes leur quartier qui est immense, & dont les maisons étoient toutes éclairées par des lampes. Leurs maîtres d'école ont des figures semblables aux Médecins des comédies de Moliere, avec une barbe & des mines fort extraordinaires. Les autres ne sont distingués que par une petite barbe, qui

fait le tour du menton. Les Portugais sont rasés ; & l'on en compte plus de vingt mille. Ils ont, auprès de la synagogue, une maison d'éducation, où l'on éleve tous les Juifs orphelins de la nation Espagnole ou Portugaise. Un maître, payé par la communauté, ne les perd point de vue, & les conduit au temple & dans les classes. On leur apprend leur religion & la langue hébraïque ; & l'éducation finie, ils s'adonnent, suivant leur goût, aux arts, aux sciences, ou au commerce.

Sans suivre exactement l'ordre de mes promenades, je place ici les premiers objets qui se présentent. J'allai d'abord à l'Ecole de Chirurgie, où se trouve un tableau de Rimbrant, dont le sujet, convenable au lieu où il est placé, est d'autant plus affreux, que la nature s'y montre dans la plus grande vérité. Ce sont des maîtres en chirurgie, qui differtent sur la dissection du bras d'un cadavre nud, autour duquel ils sont assemblés. Ce morceau fait le plus grand mérite du cabinet, dans lequel cependant se trouvent encore beaucoup de choses curieuses, analogues à la chirurgie & à l'histoire naturelle. On

me fit voir, dans un bocal, plusieurs de ces vers fameux, qui donnerent, il y a quelques années, de si grandes frayeurs à la Hollande. Ils ont cinq à six pouces de longueur, & sont de la grosseur d'un ver de terre ordinaire. Leur corps, depuis la queue jusqu'à la tête, est garni de pointes rangées deux à deux, qui excedent la peau d'une ligne & demie. On me montra, en même tems, un morceau de la digue, contre laquelle ils avoient travaillé. Il est tellement criblé dans tous les sens, & a tant perdu de sa substance, qu'il ne pese pas le quart de ce qu'il a dû peser dans son entier. On y reconnoît parfaitement le passage de ces insectes, & la juste appréhension que doit causer un animal si redoutable.

Le cabinet de tableaux, qui a le plus de réputation à Amsterdam, est celui de M. Brankam, le plus complet & le plus riche en peintres Flamands. Une sainte-famille, une bataille, le sac d'une ville, un saint Jérôme, des animaux, des ports de mer, des paysages, &, sur-tout, un tableau de fleurs de Van-Huysum, sont les morceaux qui ont le plus fixé mon at-

tention. Le cabinet de M. Neuville, moins nombreux que le précédent, ne lui cede pas pour le choix des maîtres & des tableaux. Celui de M. Pierre Iver offre de très beaux desseins, & un grand nombre d'estampes de Rimbrant. Une entr'autres représente un homme assis, qu'il me dit n'avoir acheté que quatre cens livres. Une autre, qu'on appelle la piece de cent florins, est Jésus-Christ amené devant Pilate, provenant d'une vente faite à la Haye.

Le magasin de porcelaine de M. Dulong me parut curieux par son arrangement & la multitude de pieces rares qui le composent. On y voit un vase de plus de deux pieds de haut, & de dix-huit pouces de diametre, avec des fleurs en relief, dont on me fit remarquer une singularité. Il est cousu en dedans très-visiblement; ce qui paroît par une fente qui va d'un bord à l'autre; tandis qu'il est parfaitement sain en dehors. On croit qu'il a été réparé au Japon même, avant que d'y mettre le vernis, dont on a couvert les joints à l'extérieur : on a laissé paroître, à dessein, la fêlure intérieure, pour en faire un morceau singulier. Je vis deux autres

vases blancs & bleux, sur lesquels Madame Dulong me dit une chose qui mérite d'être rapportée. Elle prétend qu'elle s'en sert à garder des fruits, poires ou pommes, & que ce qu'on y met au mois d'octobre, se conserve dans toute sa bonté jusqu'à la fin de mai.

Je crois vous avoir dit que la Hollande est un des endroits de l'Europe, où il se fait une plus grande consommation de porcelaine. Il est bien étonnant que l'industrie des habitans ait tardé si longtems à se porter vers la fabrication de cette vaisselle, si universellement estimée & recherchée dans le pays. Le plus petit bourgeois attache beaucoup de vanité à en avoir un assortiment. Le paysan même n'est pas exempt de cette sorte de luxe, le plus flatteur pour les Hollandois. C'est de leur Compagnie des] Indes, qu'ils tirent toute celle dont ils font usage; ils ont le bon esprit de mépriser nos manufactures d'Europe; mais ils songent à en établir une à Wesp, à peu de distance d'Amsterdam, & esperent d'entrer en concurrence avec les plus parfaites des autres pays. Ils prétendent même qu'elle leur sera supérieure pour le blanc & la

rareté des imperfections. La pâte aura, de plus, l'avantage de soutenir le feu, sans éprouver la même altération que celle des autres manufactures ; ce qu'elle devra, sans doute, à l'habileté des ouvriers, & à la perfection de leurs fours.

La promenade & les cafés sont les plaisirs ordinaires d'Amsterdam. La comédie hollandoise, la seule qui se joue dans cette capitale, ne peut convenir qu'au goût de la nation. La salle est belle ; & les décorations en sont magnifiques. L'argent de la recette appartient tout entier aux pauvres. La ville entretient les Comédiens, à qui elle donne une certaine pension. Il y a, dans les environs, quelques troupes françoises, le rebut de celles qui courent nos provinces.

Le Jardin Botanique est, sans contredit, un des plus complets de l'Europe pour les productions étrangeres. On y conserve même, dans de grands vases d'eau & de sable, des plantes de mer, de lacs & de rivieres. Tout y est entretenu avec le plus grand soin, le plus grand ordre ; & l'on s'apperçoit à peine du changement des saisons. A la

vue de tant de productions différentes, je croyois retrouver tous les pays que j'avois parcourus ; & j'admirois avec quel art on avoit ainsi rapproché tous les climats. Le poivre de Sumatra, la canelle de Ceylan, le café d'Arabie, le girofle des Molucques, le palmier du Malabar, la muscade de Banda, le tabac de Virginie, la vanille du Mexique, l'herbe du Paraguai, le thé de la Chine, le sucre de l'Amérique, familiarisés, pour ainsi dire, avec nos fraisiers, nos cerisiers, nos framboisiers, se plaisent dans la même terre, fleurissent sous le même ciel. A côté de ce jardin, est une promenade publique, nommé le Plantage. C'est un grand terrein assez bas, au-delà du pont de l'Amstel, divisé en plusieurs allées.

Il y avoit autrefois, à Amsterdam, plusieurs couvens d'hommes & de femmes, qui ont été changés, les uns en maisons de correction, les autres en hôpitaux. Les premieres n'offrent rien de curieux ; on y retient les enfans rebelles, que les parens ne peuvent ramener à leur devoir. On y met aussi des malfaiteurs qui y restent plus ou

moins de tems, suivant la qualité de leurs crimes. On les oblige à scier ou à raper du bois de Brésil; & si, malgré les châtimens, ils se refusent à ce travail, s'ils sont incorrigibles, on les enferme dans une cave qui se remplit d'eau peu à peu, & où ils seroient enfin noyés, s'ils ne vuidoient l'eau en pompant : il faut de nécessité ou qu'ils travaillent ou qu'ils périssent.

Parmi les hôpitaux, nul ne m'a paru mériter plus d'attention, que celui des vieillards. On en admire la beauté, la propreté & la commodité. Chaque personne y a son lit, souvent même sa chambre; & l'ordre qui y regne ne le cede en rien à tout ce que vous connoissez de mieux en ce genre. Pour régir ces sortes de maisons en Hollande, le Magistrat choisit, parmi les bourgeois de chaque ville, les plus honnêtes gens de l'un & de l'autre sexe, qui sont obligés d'y passer quelques jours, pour connoître le train ordinaire de la maison. On les regarderoit comme peu affectionnés au bien général, s'ils cherchoient à s'exempter de cette espece de corvée. Il ne faudroit pas, sur-tout, que les hommes espérassent d'être jamais appel-

lés à aucune charge publique. C'eſt par celle-ci, qu'ont commencé la plupart de ceux qui ſont parvenus aux premiers emplois. Ils y ont donné des témoignages de leur capacité, de leur prudence, de leur probité, de leur bonne conduite. Si, pour quelque affaire imprévue, quelque partie de plaiſir, quelqu'indiſpoſition légere, ils manquent de ſe trouver aux aſſemblées, on les condamne à une amende, qui tourne toujours au profit de la maiſon.

Un ami de M. Van-Cleft me propoſa de me mener aux guinguettes, & delà au Jardin du Juif Pinto. Il y avoit partout une affluence de monde, qui prouve l'immenſe population de cette ville. Chaque homme ayant ſa bouteille, ſa pipe & ſa compagne, buvoit & mangeoit, ſans rien dire, ſa bierre, ſon beurre & ſon fromage. Tout ſe paſſe ſans bruit, ſans mouvement, juſqu'à la danſe même, où le violon & les acteurs ont l'air de dormir de compagnie; bien différens de nos villageois Provençaux, qui, au ſon de l'inſtrument le plus gai, forment des pas ſi légers & ſi juſtes. Le maître d'une de ces guinguettes, pour

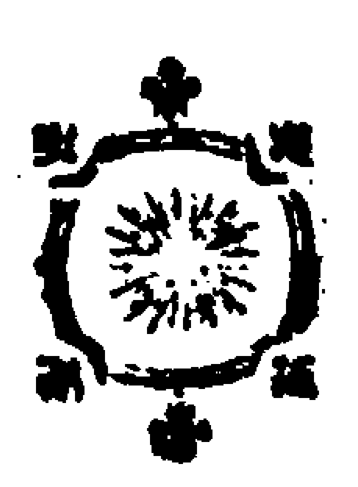
s'attirer des chalands, a imaginé d'y former une ménagerie, qu'on me dit être mieux fournie que celle de Versailles.

J'admirai sur-tout les superbes dehors qui conduisent au célebre jardin de M. Pinto. La multitude des points de vue, des percées agréables, la propreté même des murs de la ville, la beauté de l'eau qui environne chaque bastion, l'élégance de quelques moulins couverts d'un chaume aussi uni qu'une piece de drap, tout contribue à rendre ce pays charmant; & la maison de M. Pinto est une des plus belles du canton. On y voit un grand nombre de statues de marbre, un beau bassin; & une cascade, en face du château, formée de rocailles & de coquillages, représente une chasse du cerf par Diane & ses Nimphes. L'animal termine le haut de la cascade; les chasseurs & les chiens grimpent le rocher, composé de cristallisations, de coquilles & de minéraux. Notre Juif nous conta que son pere avoit acheté, par hasard, ce fond de matériaux vingt-quatre mille livres, & s'en étoit servi pour faire exécuter ce riche morceau. Nous vîmes, de plus, une

infinité de jets-d'eau, de berceaux superbes, de perspectives, de points de vue bien ménagés, & tout ce qui peut décorer un grand jardin. C'est le seul que le Roi de Prusse, lorsqu'il étoit incognito en Hollande, ait voulu voir. Mais ne s'étant donné que pour musicien, il n'eût pas, comme nous, les honneurs des eaux, dont M. Pinto voulut bien nous régaler.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 8 avril 1756.



LETTRE CCXLV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

DANS une ville qu'on peut regarder comme le centre du négoce, il est l'objet de la protection la plus éclairée, & des soins les plus actifs du gouvernement. La République qui voit en lui les causes de sa naissance, de son accroissement & de sa prospérité, donne à chaque branche les encouragemens nécessaires, soit pour accroître, soit pour maintenir dans sa splendeur, un état uniquement formé & élevé par le commerce. Celui de Hollande est tout entier d'économie ; & il n'est point de nation qu'il n'intéresse par quelqu'une de ses branches. Il est naturel que le Négociant les parcoure toutes avec attention, pour s'attacher à celles qu'il croit pouvoir cultiver avec le plus d'avantage ; car cet empire n'a de fondement solide, que dans l'art, l'industrie & l'intelligence de ses habitans. Si on le considere avant que ces peuples

eussent réclamé contre le despotisme, on sera étonné du spectacle qu'il présente aujourd'hui, soit qu'on l'envisage comme puissance dans la balance politique de l'Europe, soit que l'on fasse attention à l'étendue de son négoce.

Des sept provinces qui composent cette République, la plus considérable; celle qui fut bientôt, & est encore le siége principal de son pouvoir & de ses richesses, n'étoit, au tems de la révolution, qu'un marais, dont les habitans ne subsistoient que par le produit d'une pêche médiocre, d'un commerce borné, & de leurs pâturages, presque toujours noyés par les eaux de la mer. L'indigence ne permettoit pas au génie d'y déployer toutes les ressources de l'art, pour les contenir par des digues, les resserrer dans des canaux, les élever même au-dessus du terrein par le moyen des écluses, & se donner enfin le double avantage du desséchement des terres & de la navigation intérieure.

Pour élever ces peuples à ce degré de puissance que la politique n'auroit osé prévoir, il falloit en faire une nation commerçante & guerriere. Les princes d'Orange les formerent à la

guerre ; & la nécessité les rendit commerçans. Sous ces grands maîtres, ils devinrent redoutables ; & la pêche, qui reçut de la liberté de nouveaux accroissemens, fut la premiere branche de leur marine. Livrés d'abord au commerce de cabotage sans sortir des mers d'Europe, ils transportoient les marchandises du midi au nord, celles du nord au midi ; mais dès qu'ils eurent secoué le joug, & que les établissemens des Portugais, possédés alors par le Roi d'Espagne, leur offrirent des conquêtes légitimes, ils employerent toutes les ressources de l'audace & du génie, pour naviguer dans des mers inconnues, prendre des forts, combattre, vaincre & former les deux premieres Compagnies de commerce, qui ont attiré l'attention de l'Europe.

« Il est vrai, me disoit un Hollandois, que nous ne montrâmes » pas, durant cette guerre, cette témérité brillante, cette intrépidité » inébranlable, qui avoient signalé » les entreprises des Portugais ; mais » on nous vit une suite, une persévé» rance immuable dans nos desseins,

» Souvent battus, jamais découragés, » nous revenions faire de nouvelles » tentatives avec de nouvelles forces » & des mesures plus sages. Nous ne » nous exposions jamais à une défaite » entiere; dès que nous avions quel» ques vaisseaux maltraités, nous nous » retirions; & comme nous ne per» dions jamais de vue notre commerce, » la flotte, en se réparant chez quel» ques princes de l'Inde, y achetoit » des marchandises, & retournoit » en Hollande chargée de nouveaux » fonds qu'on employoit à de nouvelles » entreprises; si nous ne faisions pas » de grandes choses, nous n'en faisions » jamais d'inutiles ».

La Compagnie des Indes orientales, qui répandit des trésors immenses dans la République, l'avoit déjà enrichie, lorsque l'Angleterre & la France faisoient des efforts pour l'imiter. Ces sociétés contribuerent sur-tout à l'établissement de la marine hollandoise, & lui donnerent long-tems l'empire de la mer. Ce fut avec le même secours, que ces peuples firent, pendant tant d'années, la guerre en Europe, attaquerent l'ennemi de leur liberté dans

les Indes, continuerent, avec les richesses même des Espagnols, à leur enlever leurs établissemens, &, des retours de l'Amérique & de l'Asie, se formerent un empire dans le commerce, supérieur à celui dont avoient joui Venise, Bruges, Anvers, & les villes Anséatiques. Outre l'avantage d'assortir leurs cargaisons des marchandises des deux Indes, que ces villes ne pouvoient se donner, ils eurent encore celui de tirer du nord, plus que nulle autre nation, des matériaux propres à la construction des vaisseaux, & à l'entretien de la marine.

Par ce moyen, la Hollande devenue l'entrepôt général, & le magasin immense des denrées de l'univers, en fit elle-même le transport aux autres peuples, resserra leur négoce; & ses habitans furent à la fois les banquiers de l'Europe, & les législateurs du change. Aucune nation n'avoit encore montré tant d'art, tant d'industrie, tant d'économie dans la navigation & le commerce; &, ce qui est digne de remarque, cet art, cette industrie, cette économie s'y sont alliés avec le luxe

que les richesses y ont introduit.

La fondation de la Compagnie des Indes orientales, l'un des plus puissans empires de l'Asie, son élévation rapide & prodigieuse, fut, comme je l'ai dit ailleurs (1), l'ouvrage d'un petit nombre de négocians, qui surent réunir l'esprit de commerce à l'esprit de conquête. Cette Société, qui voit tant de Rois Asiatiques prosternés devant elle, est souveraine de plus de pays dans l'Orient, que la Hollande n'en possede en Europe. Sujette d'un côté; de l'autre elle jouit de tous les avantages de la royauté: c'est une république indépendante, renfermée dans une autre république, & dont l'histoire du monde n'offre point de modele. Elle nomme ses Officiers de guerre, de justice, de finance, leve des armées de terre & de mer, regle le nombre des soldats, des impositions, la vente des marchandises, & la répartition des deniers. Elle a droit d'établir des colonies, de bâtir des villes,

(1) Voyez le tome IV du *Voyageur François*, page 91.

de construire des forts, de faire agir les troupes, d'entretenir les gens de guerre, & de battre monnoie. Les Directeurs se remplacent par élection. Ce sont eux qui décident des envois & des retours des vaisseaux, du moment des ventes, & de la politique qu'on doit avoir avec les Souverains de l'Asie; mais c'est au nom de la République, que se font les traités; & c'est à elle, que les Officiers prêtent serment.

L'administration des affaires roule en Europe sur soixante-sept Directeurs qui, partagés en six Chambres, Siégent en différentes villes. Ces Chambres sont celles d'Amsterdam, de Midelbourg, de Delft, de Roterdam, de Horn & d'Enkuysen. La Chambre d'Amsterdam est la premiere & la plus considérable; elle possede seule environ sept douziemes du fond total de la Société, est composée de vingt-quatre Directeurs, entretient un nombre infini de Commis, & plus de douze cens ouvriers dans ses chantiers & ses magasins. Il suffit, dans les moindres Chambres, d'avoir trois milles florins de capital dans la Com-

pagnie, pour être éligible ; mais il faut le double dans celles d'Amsterdam & de Midelbourg. Chaque Chambre a la direction entiere des affaires qui la concernent. Lorsqu'il vaque un emploi de Directeur, elle nomme trois sujets à la pluralité des voix, parmi lesquels les Magistrats de la ville choisissent celui qui doit remplir la place vacante. Il faut qu'il soit au moins âgé de vingt-cinq ans, & n'ait point de parent plus proche qu'au quatrieme degré, dans cette même chambre.

Le Tribunal suprême de la Compagnie est un Conseil de dix-sept Députés de toutes les Chambres, qui se tient ordinairement trois fois par an, à Amsterdam durant six années de suite, & pendant deux autres années à Midelbourg. La premiere de ces assemblées est pour régler la vente des épiceries, & les répartitions qui doivent être faites aux actionnaires ; la seconde pour délibérer sur les lettres arrivées des Indes & les réponses ; la troisieme, pour statuer sur le nombre des vaisseaux qu'on doit envoyer dans les Gouvernemens & dans les Comptoirs. On y nomme le Gouverneur général qui ré-

ſide à Batavia, le Conſeil Supérieur de cette ville, & les principaux Officiers de la Compagnie. Ce Gouverneur, qui la repréſente dans les Indes, vit exactement comme un des plus grands Potentats de l'Aſie. Dans le ſein de la République, il eſt confondu parmi les autres ſujets; & ſa ſouveraineté eſt tellement un domaine de l'Etat, que la Compagnie n'en jouit qu'à titre de privilége, qu'elle doit faire renouveller, pour être continuée dans ſa poſſeſſion. Elle paie pour ſubſide, à chaque renouvellement de privilége, juſqu'à trois ou quatre millions, ſans compter d'autres ſecours qu'elle fournit dans les beſoins preſſans de la nation. Ses Directeurs font examiner & approuver leurs comptes tous les trois ans par les Etats-Généraux; & cette adminiſtration eſt une des branches les plus importantes du gouvernement général de la République.

Ces mêmes Directeurs partagent entr'eux les différentes fonctions de leur miniſtere: les uns ont l'inſpection des magaſins, ſont chargés des achats pour les Indes, font la répartition des marchandiſes, & veillent à la conſervation

tion de celles qui restent dans les magasins. Les autres ont soin des regiſtres, des comptes, des mémoires, des journaux, dirigent la recette & la dépense, s'occupent du chargement & du débarquement des vaiſſeaux, des engagemens des soldats, des matelots, des ouvriers, des munitions de guerre & de bouche, &c. Ceux de la Chambre d'Amſterdam ont trois mille florins d'appointemens; les autres n'en ont guere que douze cens ou deux mille. Ils ne peuvent rien vendre à la Compagnie, sans y être autoriſés par une permiſſion des Etats provinciaux, ou le conſentement des Magiſtrats de la ville. Ils sont garans de leur Caiſſier; mais celui d'Amſterdam eſt tenu de dépoſer cinquante mille florins, dont la Compagnie lui paie l'intérêt. Toute perſonne domiciliée dans les Provinces-Unies, ou pays de leur domination, peut prendre intérêt dans cette Société, mais sans paſſer la ſomme de cinquante mille florins par tête; & il ne faut pas moins d'une pareille miſe, pour avoir droit de nommer un Agent qui soit reçu dans les magaſins, &

puisse se faire représenter les registres & les comptes de la Chambre.

Les frais de la Compagnie sont énormes, & ses bénéfices immenses. L'esprit d'économie pourroit peut-être trouver des réductions & des retranchemens à faire dans les dépenses, & rendre plus utile, à la nation, une branche de commerce qui lui appartient. Autrefois, avec des fonds modiques, elle bâtissoit des villes, fondoit des gouvernemens, construisoit des forts, des magasins, des comptoirs, des édifices publics, armoit des vaisseaux en guerre & en marchandises, combattoit & vainquoit les Espagnols, les Portugais dans les mers des Indes, soutenoit son négoce à main armée; & malgré tant d'établissemens, tant d'entreprises dispendieuses, le bénéfice étoit de trente pour cent, année commune, tandis qu'on n'estime aujourd'hui qu'à vingt-cinq pour cent, les répartitions d'un commerce paisible, qui n'exige plus que les frais modérés d'un simple entretien. La raison de cette différence ne peut se trouver que dans les dépenses de l'administration, énormément augmentées depuis cette

époque. Il eſt vrai que la concurrence des autres Compagnies de l'Europe a pu porter quelque préjudice à celle de Hollande ; mais le dommage ſe réduit, dans l'Inde, à peu de choſe, puiſqu'il ne peut regarder les branches les plus riches, telles que le girofle, la canelle, la muſcade, que les Hollandois exercent excluſivement. On eſtime à deux ou trois millions leurs envois annuels aux grandes Indes, & les retours à ſeize ou dix-ſept ; ce qui ne peut ſe concilier avec une répartition ſi modique, qu'en ſuppoſant des abus infinis dans l'adminiſtration.

Un autre abus eſt la négligence de la Compagnie à mettre ſes poſſeſſions de l'Aſie en état de défenſe. Quoiqu'elle n'ignore pas tout ce qu'elle peut craindre de l'ambition des Anglois, elle laiſſe ſes meilleures places ſans chemins couverts, ſans glacis, ſans ouvrages extérieurs. Batavia même eſt à peine fortifiée ; & le Cap de Bonne-Eſpérance deviendroit bientôt la proie de la Grande-Bretagne, ſi elle vouloit en tenter la conquête : nul obſtacle pour le débarquement ; nulle difficulté pour l'attaque. Elle ſeroit ſecondée par les habi-

sans même, que la tyrannie des Employés de la Société Hollandoise fatigue depuis long-tems. Ternate, la principale des Moluques, tomberoit bientôt sous la même Puissance ; Amboine subiroit le même sort ; & Banda, qui n'en est qu'à trente lieues, n'occuperoit pas la bravoure des Anglois plus de vingt-quatre heures.

La Compagnie des Indes occidentales s'est formée, comme la précédente, de sociétés de marchands, & doit sa naissance aux mêmes circonstances. Il falloit qu'une partie de la Nation fût, en même tems, guerriere & commerçante, pour donner, à la République, des forts sur la côte d'Afrique, & de grandes possessions en Amérique, comme elle en possédoit dans les Grandes-Indes. Le fameux Pensionnaire Barnevelt, si connu par ses disgraces, imagina d'accumuler les trésors de l'occident sur ceux de l'orient en faveur de ses compatriotes. Il assembla à la Haye les plus habiles négocians de toutes les villes de Hollande, & leur proposa de former une seconde Compagnie, sur le modele de la premiere ; mais la mort tragique de ce grand Républicain ne lui permit pas d'achever son ouvrage.

Les Etats-Généraux, animés du même zéle, publierent un arrêté qui donnoit la permission de naviguer aux Indes occidentales, avec le privilége exclusif de trafiquer, pendant quatre ans, dans les pays que chacun auroit découverts. Quelques marchands s'étant ensuite associés, en obtinrent un pour la navigation & le commerce d'Afrique, depuis le tropique du Cancer, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & en Amérique, depuis l'extrêmité méridionale du banc de Terre-Neuve, jusqu'au détroit de Magellan & de le Maire. On les autorisoit à former des ligues & des alliances avec les naturels du pays, à faire la paix & la guerre, à bâtir des forts & des villes, à fonder des colonies, à lever, rassembler, & tenir sur pied des soldats, à armer des flottes, à administrer la justice civile & criminelle, à exercer la police, &c; mais tout cela au nom & sous l'autorité de leurs Hautes-Puissances. Les fonds furent réglés à sept millions deux cens mille florins; on fixa le droit de voix délibérative, pour lequel il falloit avoir au moins douze cens florins dans la caisse.

On créa cinq Chambres ; & l'on établit un Conseil de dix-neuf Directeurs, qu'on obligea de recevoir, dans leurs assemblées, un ou plusieurs Députés des Etats-Généraux. On ne peut pas être à la fois Directeur des deux Compagnies. Cette derniere a éprouvé des variations & des pertes, qui ne changent rien au fond de sa constitution. Elle conserve encore quelques places dans l'Amérique & dans l'Afrique, où elle entretient des Gouverneurs, des Commandans & des Directeurs ; & la régie est à peu près sur le même pied que dans les Indes orientales. La répartition des dividendes n'est pas réglée ; les Actionnaires attendent quelquefois deux ou trois ans ; & le produit ne monte guere qu'à deux & demi pour cent, année commune ; ce qui n'accrédite pas les actions.

La Compagnie des Indes occidentales fut, pendant quelques années, plus opulente que celle des grandes Indes, par les prises immenses qu'elle fit sur les Espagnols ; mais la perte du Brésil lui porta un coup funeste. Une autre cause de son décroissement est l'acte de navigation, qui défend

l'entrée des ports d'Angleterre, à tous vaisseaux étrangers, chargés d'autres denrées, que de celles du crû de leur nation. Il est clair qu'un pareil acte ne laissé presque aucun commerce aux Hollandois avec la Grande-Bretagne: leur état n'est, ni ne peut devenir une puissance territoriale, puisque ses terres produisent à peine de quoi nourrir le quart de ses habitans; c'est une puissance maritime, qui s'est élevée par le commerce, & songe moins à faire valoir ses productions, qu'à tirer parti de celles des autres peuples. Dans ce dessein, les Hollandois ont travaillé à établir chez eux le premier marché de l'Europe, & se sont procuré par-là, outre le bénéfice d'acheter & de vendre sans cesse, celui de commission qui est immense, surtout à Amsterdam.

Cette liberté de négocier avec toutes les nations, leur rend plus intéressantes celles qui, par leurs productions naturelles, leur industrie, ou leur consommation, fournissent le plus de matiere à ce commerce. Plus l'agriculture sera florissante en France, plus ils auront de denrées à transporter. Plus nous étendrons notre ma-

rine, plus ils nous vendront de matériaux pour l'entretenir.

J'ai parlé ailleurs de la Société de Surinam (1). Celle du Nord, ou de la Pêche de la Baleine, jouissoit d'un privilége exclusif sur les côtes de la Nouvelle-Zemble jusqu'au détroit de Davis, & sur celles de Spitzberg, de l'Isle des Ours & de Groënland. Cette Compagnie ne subsista que jusqu'en 1695; parce que les frais d'administration absorberent les bénéfices de ce commerce qui redevint libre; & les Hollandois le continuerent avec plus de succès. Il fut défendu à tous les habitans des Provinces-Unies, de frêter des navires à des étrangers, de leur vendre des chaloupes, des barrils, des voiles, des harpons & autres ustensiles propres à cette pêche, pour ne pas faciliter leur concurrence. Les bâtimens destinés à ce trafic sont de deux à trois cens tonneaux; & l'on n'y emploie guere que deux cens cinquante navires; car, outre que les risques de

(1) Voyez le tome XI du *Voyageur François*, page 335.

la mer sont très-grands, il y a des hasards infinis, qui rendent souvent cette pêche infructueuse pour un plus grand nombre de vaisseaux. Chaque navire a cinq ou six chaloupes, chaque chaloupe six à sept hommes. L'art a donné, depuis quelques tems, un petit encouragement à ce négoce, en employant le blanc de baleine à la bougie. Cette partie de l'animal, qui ne trouvoit qu'une très-médiocre consommation dans la pharmacie, est aujourd'hui plus recherchée.

Pendant la saison de cette pêche, il se fait d'assez grosses gageures à la Bourse d'Amsterdam, sur le nombre de baleines que la flotte rapportera. On donne aussi beaucoup de primes pour livrer des fanons & de l'huile, à un certain prix, pendant les mois d'octobre, novembre & décembre; & ceux qui ont le bonheur d'en avoir à propos, font souvent de grands profits; car ces deux sortes de marchandises sont devenues si nécessaires, & les succès de la pêche sont si incertains, qu'il y a quelquefois une augmentation de valeur de cinquante par cent.

La pêche du harang, regardée comme le berceau de la marine Hollandoise, est la premiere source de la richesse de son commerce. On l'appelle la grande pêche par excellence, l'école des matelots, la subsistance de la nation, la mine d'or de la République. Nés sur les eaux, les Hollandois labourent la mer, en tirent leur nourriture, & débitent annuellement trois cens mille tonnes de cette denrée, qui rapportent soixante millions de florins de bénéfice, non-seulement par la construction des bâtimens & le travail des ouvriers qu'on y emploie, la préparation des ustensiles, la consommation des vivres, des boissons, du sel; mais encore par les travaux qui se font au retour de la pêche, les droits de magasinage, de commission, les cargaisons destinées pour l'étranger, & le fret. Ce sont là, sans doute, les grands motifs qui ont toujours attiré l'attention des Etats-Généraux, & les ont engagés à donner à cette sorte de négoce & d'industrie nationale, les encouragemens & la protection propres à la faire prospérer. Le poisson salé, pêché par les sujets de la République, ne paie aucun droit

d'entrée dans les ports ; celui de ſortie eſt très-modique.

On diſtingue ici trois eſpeces de harangs, à ſel fin, à gros ſel, & harangs vuides. Les premiers ſont les meilleurs & les plus chers ; les ſeconds ſe vendent un quart de moins ; les troiſiemes, qui ſe pêchent en novembre, ſont prohibés, mais tolérés cependant comme nourriture du pauvre. On appelle harang braillé, un harang poudré de ſel ſans avoir été vuidé, pour le conſerver ſeulement juſqu'à ce que le bateau pêcheur gagne le port, où il ſe vend comme du harang frais. On le ſale une ſeconde fois ; & on le remet dans les mêmes barrils d'où on l'avoit tiré. Les pêcheurs Hollandois ne peuvent vendre, en mer, leur poiſſon aux étrangers ; ils ſont obligés de l'apporter au port d'où ils ſont partis ; &, ſuivant les loix du pays, ni eux, ni aucun des ouvriers employés à cette pêche, ne doivent quitter les Etats de la République, ni ſe louer à d'autres Puiſſances, ni même leur vendre des filets, des bateaux de pêche, ou autres uſtenſiles.

On a établi des Commiſſaires dans

tous les ports, pour veiller à l'apprêt & à la salaison du harang. Aucun bateau pêcheur ne peut aller en mer, sans leur permission ; & les vaisseaux de guerre, destinés à protéger la pêche, ont aussi, sur ceux qui la font, une sorte d'inspection, tant que dure cet exercice. Le sel qu'on emploie pour la salaison, doit être de bonne qualité, en quantité suffisante, & le poisson encaqué dans des barrils sains, qui ne puissent ni le gâter, ni le corrompre.

Ces détails vous font juger de l'attention que donnent ces peuples à tout ce qui concerne ce genre de commerce. Ils regardent la mer comme le champ qui offre de plus riches moissons à leur industrie. Les mines les plus précieuses ne leur sont point à comparer, tant qu'ils s'occupent à donner, à leurs pêcheries, l'étendue immense dont elles sont susceptibles. La faculté que nous leur accordons d'introduire parmi nous les marchandises du Nord & de la Baltique, qui proviennent en grande partie de la vente de leur poisson, en est le plus puissant moyen. S'ils ne faisoient entrer dans nos ports que des denrées de leur cru, nos bateaux

pêcheurs se multiplieroient; & nos Armateurs, étendant leur commerce avec les Danois, les Suédois & les Russes, fourniroient à ces peuples nos poissons salés, & nous rapporteroient leurs productions.

Joignez à ce premier avantage, l'utilité que la France retireroit de cette augmentation de pêcheurs, qui sont, pour les armées navales, comme nos milices pour les forces de terre. Les bateaux destinés à la pêche peuvent être envisagés comme le berceau des peuples qui habitent les campagnes voisines de l'Océan; les maîtres ou les patrons les élevent à en connoître les agrès & les manœuvres; & trois campagnes de chaque pêche suffisent pour l'instruction d'un novice. S'il s'embarque, en cette qualité, à l'âge de quinze ans, il est matelot-pêcheur formé, & a sa part à l'âge de dix huit; delà le goût de l'élément & du métier. Ces hommes servent, à leur tour, sur les vaisseaux de guerre: on les fixe ordinairement, pendant leur premiere campagne, aux basses manœuvres. Les pêcheurs sont, dans l'ordre des mariniers, ceux qui se multiplient davantage: leur résidence presque constante dans le lieu de

leur naiſſance, & la nature des pêches les portent à ſe marier. Ils ne ſont point expoſés au libertinage & à la débauche, comme les matelots de long cours; auſſi ſont-ils forts & d'une ſanté robuſte. On pourroit démontrer que cette eſpece d'hommes eſt auſſi recommandable, que celle des laboureurs: ceux-ci bornent leur travail à ſillonner la terre, à en recueillir les productions & à les vendre. Ils reſtent oiſifs pendant une partie de l'année, tandis que les pêcheurs s'occupent ſucceſſivement & ſans relâche ſur terre & ſur mer; ils labourent & façonnent leurs terres en février, ſement leur graîne de chanvre en mars & avril, & paſſent les trois mois ſuivans à la pourſuite du maquereau. Entre cette pêche & celle du harang, ces matelots, leurs femmes & leurs enfans recueillent leur chanvre, le tillent, le peignent & le filent pendant l'hiver pour en faire des filets. Ce travail leur donne une aiſance inconnue à nos payſans, & les fait ſubſiſter, en même tems qu'il procure à l'Etat un revenu proportionné au ſuccès de la pêche. Ces hommes précieux ſont, tour à tour, laboureurs,

pêcheurs, matelots, soldats, suivant que le service de la patrie le demande.

Si la pêche du harang est le berceau du navigateur, celle de la morue est l'école où il forme son tempéramment dans un exercice dur & pénible. Il s'expose à des coups de vent & de mer, qui mettant sa vie en danger, le rendent très-attentif aux manœuvres qu'ordonnent le Capitaine. Echappé du naufrage, elles restent imprimées dans la mémoire du matelot qui leur doit son salut; & c'est par ces dangers fréquens, qu'il s'instruit, & devient bientôt un excellent marin, plus estimé, en général, & plus recherché, que les matelots élevés dans les voyages de long cours.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 10 avril 1756.



LETTRE CCXLVI.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LES manufactures sont encore un objet assez étendu du commerce hollandois. La tolérance & un asyle assuré ont enrichi ce pays de l'industrie des autres nations. Son négoce, joint à l'intelligence & à l'économie la plus recherchée, a sçu donner à ces fabriques réfugiées, la réputation qui assure le plus grand débit. Leurs étoffes ont soutenu, pendant long-tems, la concurrence de celles de Lyon, qui, à la vérité, par la beauté, le goût & la variété des desseins, possedent une supériorité décidée sur toutes les autres. Dans la suite, la cherté de la main d'œuvre, causée par l'abondance de l'argent, les impôts sur les maisons, le prix excessif des loyers & des denrées, ont presque entiérement détruit en Hollande ces mêmes manufactures. Il ne reste que quelques fabriques de petites soieries, particuliérement à

Harlem, où elles ont même beaucoup de peine à se soutenir.

Les draps fabriqués à Utrecht & à Leyde, ont conservé leur réputation. Les superfins sont aussi bons, aussi beaux, que ceux des manufactures étrangeres ; & les noirs d'Utrecht sont supérieurs. Les camelots de Leyde égalent ceux de Bruxelles ; mais la cherté les a réduits à la seule consommation intérieure. Il y a dans les prix, huit à dix pour cent de différence ; ce qui cause un désavantage considérable, qui leur est commun avec les fabriques d'Angleterre dans les mêmes genres.

Les toiles, dans les provinces de Groningue, de Frise & d'Overissel, se sont toujours également soutenues. Les manufactures de Flandres, d'Allemagne & de France n'ont rien pu faire de mieux, que de les approcher. Les toiles de Hollande se distinguent des autres, tant par le blanc, la finesse, le grain, la bonté & l'uni, que par l'aunage & la maniere dont elles sont pliées. C'est à Harlem, la blancherie de l'Europe la plus renommée, qu'on leur donne le lustre & le beau blanc qu'on y admire.

On achete, en écru, des toiles de Westphalie, de Juliers, de Flandres & du Brabant ; on les fait blanchir à Harlem ; & on les vend sous le nom de toile d'Hollande. On ne cherche point à leur donner une longueur artificielle, comme dans d'autres blancheries, en les tordant au tourniquet ; artifice lucratif, mais qui dégrade la marchandise, & en altere la bonté. On ne les tord qu'à la main ; & on emploie les cendres de la meilleure qualité.

Les fabriques de papier ont été dans l'état le plus florissant ; mais celles qui se sont élevées en France & en Allemagne, leur causent beaucoup de préjudice : cependant comme les belles toiles fines y sont plus rares que les toiles communes, c'est en Hollande principalement, qu'on fait du papier sans mêlange. Nous l'imiterions aisément en prenant le même soin ; & je ne doute pas que nous ne fassions en France, quand nous voudrons, du papier qui ait les mêmes qualités que celui de Hollande. Ce dernier est infiniment précieux à la République, tant pour la consommation intérieure, que par ce qu'il fournit en même tems à l'exportation.

Mais la manufacture la plus importante, la plus étendue, la plus riche, la plus nécessaire, c'est la construction des vaisseaux. Les chantiers de l'Amirauté & de la Compagnie des Indes ne sont pas comparables à ceux de ce fameux village de Sardam, que Pierre-le-Grand choisit, comme la premiere école de l'Europe, pour toute sorte de bâtimens de mer. On prétend que les constructeurs s'engageroient à livrer un vaisseau de guerre par jour, si on leur donnoit trois mois d'avance. La République paie à l'étranger tous les matériaux de cette immense construction; mais le commerce en fait bientôt rentrer la valeur par le moyen du fret, qui est devenu la principale cause des richesses de la nation.

Amsterdam est peut-être la ville qui possede, au plus haut degré, l'art de tailler les diamans, soutenu par celui qu'ont eu ses négocians, de se réserver le trafic du diamant brut, & d'en établir chez eux la premiere main: soit qu'il leur arrive directement des Indes orientales ou du Brésil; soit qu'ils le reçoivent de Londres, ou de Lisbonne. Si on l'achete ailleurs qu'en Hollande, on est tou-

jours dans la nécessité de l'y envoyer pour la taille ; & c'est ainsi que l'art & le commerce se soutiennent & s'entretiennent mutuellement, sans craindre la désertion des ouvriers, qui, partout ailleurs, ne trouveroient point à s'occuper. Ce négoce rapporte à la main d'œuvre plus de six florins par karat.

La librairie fut aussi, pendant longtems, très-florissante. On connoît encore de grandes fortunes, qui n'ont point eu d'autre source, que cette branche de trafic; & les superbes éditions des Elzévirs prouvent à quel point de perfection a été portée l'imprimerie hollandoise. Aussi n'y a-t-il peut-être point d'endroit dans l'univers, où il y ait autant de libraires & d'imprimeurs qu'à Amsterdam. Ils fournissent le monde entier de bons & de mauvais livres; mais plusieurs désavantages tendent à diminuer ce négoce qui tombe chaque jour. La supériorité de notre librairie a infiniment restreint celle de Hollande, où le papier est plus cher qu'en France, & où l'on a moins d'occasions de se procurer de bons manuscrits. D'ailleurs ce pays n'est point, pour les livres, un lieu de consommation. Les libraires

ſont obligés de faire une partie de leur commerce par échange ; & il ne leur arrive preſque jamais de ſe défaire d'une édition pour de l'argent comptant. Toute leur reſſource eſt dans les foires de Francfort & de Leypſick, dont les livres ſont la principale richeſſe.

J'ai lu quelque part, qu'un François, Homme de Lettres, voyageant dans l'Empire, un Baron Allemand ſe piqua de lui montrer ſa bibliotheque, l'une des mieux choiſies & des plus nombreuſes du pays. Croiriez-vous qu'elle étoit preſque toute compoſée d'ouvrages écrits en notre langue, que notre Voyageur ne connoiſſoit pas même de nom ; il ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe ; & le poſſeſſeur de tant de tréſors le prenoit pour un ignorant. Ce François ne ſavoit pas que ces ſortes de livres s'impriment en Hollande, & qu'on les envoie, par ballots, aux foires de Leypſick & de Francfort. Les libraires, auſſi adroits que les nôtres, ne manquent pas de dire que ces ouvrages ont, parmi nous, le plus grand ſuccès ; &, ſur leur parole, toute la nation Germanique s'empreſſe d'en faire l'ac-

quiſition. Ils impriment tout ce qui ſe préſente, ſans goût, ſans choix, ſans diſcernement; & leur empreſſement à s'en procurer une vente plus prompte, fait que leurs éditions fourmillent de fautes dont ils ſe garantiroient, s'ils y mettoient plus de tems, ou qu'ils ne plaigniſſent pas la dépenſe que demanderoit une réviſion faite par des gens intelligens & éclairés.

On trouve ici peu de bons écrivains: ce ne ſont ni de ces hommes qui, après avoir écouté long-tems la nature, font retentir ſes leçons au milieu de leurs concitoyens; ni de ces légiſlateurs attentifs ſur les mouvemens d'un empire, & habiles à en prévoir, à en prévenir la chûte; ni de ces philoſophes établis par le génie & par la vertu, pour en faire reſpecter les loix, pour oppoſer au torrent de la fauſſe morale des digues inſurmontables, pour faire couler de toutes parts dans nos demeures, dans les places publiques, dans les cours des Princes, les ſources du vrai, du beau, de l'honnête, pour en abreuver leur ſiecle & la poſtérité.

La Hollande préſente tout le contraire: l'un, comme un hiſtrion, monte ſur

la ſcene pour divertir les ſpectateurs ; l'autre, comme un artiſan mercenaire, s'empreſſe de multiplier ſes écrits, pour multiplier ſon gain. Celui-ci, comme un Empyrique, diſtribue au peuple des poiſons pour des remedes ; celui-là, comme un brigand, ſe poſte ſur la route du génie, pour exterminer les paſſans. La plupart ſont des Moines défroqués & apoſtats, qui, après avoir abandonné leurs vœux & leurs couvens, ne trouvant pas de quoi vivre, font des livres comme ils chantoient à l'égliſe, en répétant les idées d'autrui, ſouvent ſans les entendre, & s'imaginent que pour copier ce qu'ont dit de grands hommes, ils ſont eux-mêmes de grands écrivains. D'autres deviennent Auteurs par contagion ; la manie d'écrire ſe communique parmi eux comme le fanatiſme, & produit à peu près les mêmes effets. Les libraires s'inquietent peu du mérite de l'ouvrage ; pourvu qu'il ſoit nouveau, ils trouvent toujours à le débiter à leur maniere. On l'annonce dans les gazettes ſous un titre intéreſſant ; on en fait un éloge pompeux ; & s'il eſt ſi mauvais, qu'on ne puiſſe vendre qu'une partie de l'édition, on l'annonce l'année ſuivante ſous un

autre titre; on l'augmente de quelque préface; & à l'aide de cette supercherie typographique, on se défait de tous les exemplaires d'un mauvais livre.

Voilà ce qui contribue à gâter l'esprit, non seulement des habitans de ce pays, mais encore de la plupart de ceux qui s'appliquent à la lecture. Ces boutiques de librairie sont des especes de laboratoires, où l'on compose des philtres pernicieux, qui corrompent le goût, détruisent le bon sens, offusquent la raison, dérangent l'esprit humain, & empoisonnent la nourriture qu'il peut tirer d'un bon ouvrage. La seule crainte d'introduire une gêne qui, dans la suite, pourroit nuire a leur liberté, empêche les Hollandois d'arrêter le cours de ces sortes d'écrits, si contraires au progrès des sciences & des lettres.

Le commerce du Nord avoit passé des villes Anséatiques entre les mains des Hollandois, lorsque l'Angleterre, si éclairée sur ses intérêts, publia son acte de navigation. Cet acte fameux est l'époque de la diminution de ce négoce doublement precieux à la République, tant parce qu'il est la sour-

ce

ce d'où elle tire presque tous les matériaux nécessaires à l'entretien de sa marine, que parce que c'est avec les productions des Etats septentrionaux, qu'elle trafique chéz les nations du midi. On comprend, par ce négoce, celui de la Russie, de la Norvege, de la Suede, & généralement de tous les ports de la mer Baltique; & l'on assure qu'il occupe mille à douze cens vaisseaux, dont plus de la moitié appartient aujourd'hui à l'Angleterre. Cette Puissance a établi des maisons de négocians en Russie, qui sont en plus grand nombre & plus riches, que celles des Hollandois. En parcourant les autres pays du nord, on trouvera partout le commerce des Provinces-Unies inférieur à celui de la Grande-Bretagne. Les Danois ont rendu le leur entiérement actif; ils navigent eux-mêmes directement; la Suede s'efforce de les imiter; à l'égard des villes Anséatiques, elles savent assortir leurs entrepôts pour la consommation de l'Allemagne, & ne passent par les mains des Hollandois, que pour l'article des épiceries. Le trafic de la Norvege est une autre branche très-importante

pour la République ; celui de Livonie se fait à Riga, à Revel, à Nerva, à Pernau, celui de la Pologne à Dantzik, celui de Holstein à Lubert, & à Stetin celui de la Poméranie.

Les marchandises qu'on envoie dans le Nord, sont de l'or, de l'argent, des étoffes de soie, des draps, des épiceries, du ris, du sucre, de l'indigo, des bois de teinture, de la clincaillerie, des modes, du verre, de la bijouterie, des toiles, de la laine, de l'huile, du vin, des fruits secs, du café, du fromage, du papier, de l'eau-de-vie; & l'on en rapporte du chanvre, du goudron, des mâts, des pelleteries, des cuirs, du suif, de la colle de poisson, de la cire, du miel, des planches, des bœufs, des vaches, du fil d'archal, des chaudrons, du fer, de l'acier, des armes à feu, du plomb, du salpêtre, du duvet, & du bled de Pologne. Il n'y a presque aucun des ports de la mer Baltique, qui ne s'efforce aujourd'hui de se donner une navigation directe, qui tend à resserrer toujours, de plus en plus, le commerce du Nord pour la Hollande. Comme c'est en partie avec les denrées, & les marchan-

diſes de France, que ſe fait ce négoce prodigieux, je penſe qu'en nous chargeant nous-mêmes de cette importation, & vendant nos productions au même prix, nous gagnerions, au-deſſus de nos rivaux, les dépenſes du magaſinage, le double fret, la commiſſion, les frais de débarquement, & le bénéfice du change. Ajoutez à cela l'objet conſidérable des retours que nos navires rapporteroient en échange, partie pour notre uſage, partie pour les exporter directement dans les pays méridionaux.

Les Hollandois font preſque ſeuls le commerce du Rhin, & ſont regardés comme les uniques propriétaires de la navigation de ce fleuve, par lequel ils s'étendent juſqu'à Bâle. La Moſelle, le Mein, & le Neker qui s'y jettent, leur donnent une communication facile avec Coblentz, le pays de Treves, la Lorraine, Mayence, Francfort, Manheim & la Souabe, qu'ils approviſionnent de toutes les productions du midi & du nord. La plupart de ces denrées ſont d'une conſommation immenſe dans toute cette étendue de pays. Elles entretiennent le

commerce de Francfort, qui n'est qu'un entrepôt subordonné à celui des Provinces-Unies; de façon que cette correspondance, qui s'étend fort loin dans l'Allemagne, n'est guere qu'un trafic de la seconde main; & la Hollande est la premiere. Les bois, les vins du Rhin & de la Moselle, le fer, le tabac de Souabe, du Palatinat, de Spirback sont les principaux articles du retour de ce négoce, qui est de plus de cent millions, année commune, & ne se fait presque que par commission. Celui de la Meuse n'a guere d'objet intéressant, au-delà d'une navigation intérieure, que le pays de Liége, qui fait une assez grande consommation de sucre, d'épiceries, de poisson, de cuir, & de productions des Indes. La Hollande en retire des armes, du charbon de terre, des ustensiles de fer, &c; elle approvisionne de laine, d'huile & de savon, les manufactures d'étoffes répandues, en grand nombre, dans les environs de Liége, d'Aix-la-Chapelle, & de Juliers. Cet article est d'un si grand produit, que le seul entrepôt de ces marchandises, qui se fait à Nimegue, pour y être expédiées par terre à leur

destination, y enrichit immensément les Commissionnaires.

Une des branches les plus intéressantes du trafic hollandois est celle des Pays-Bas Autrichiens. Un tems viendra, sans doute, que cette belle & riche contrée s'affranchira, du moins en partie, du tribut qu'elle paie à l'industrie de ses voisins. Ses ports, devenant ce qu'ils étoient autrefois, ses manufactures, les plus anciennes de l'Europe, pourront recouvrer leur premiere splendeur, & ses peuples reparoître tout à la fois, cultivateurs, industrieux, manufacturiers & négocians. Anciennement ils tiroient leur papier de la Hollande; aujourd'hui leurs fabriques leur en fournissent pour leur consommation. Celles des toiles peintes d'Anvers sont encore des établissemens utiles, qui ont ôté aux Provinces-Unies une partie considérable de leur commerce : les toiles blanches de coton sont actuellement les seules qu'elles vendent aux Flamands. Il est honteux, pour ces derniers, de ne pas tirer de leur propre pêche, le poisson frais qu'ils consomment, & d'être obligés de l'acheter des Hollandois : plus hon-

teux encore, de ne pas recevoir de nous directement, l'huile, le sel, l'eau de-vie, la soie, le coton filé, les fruits de Provence & les productions du Levant. Une navigation plus active, de la part des ports d'Ostende & de Furne, les affranchiroit d'un tribut d'autant plus fort, que les Hollandois ne reçoivent d'eux, que du colzat, des toiles, des dentelles, des pierres & des briques. Ostende, plutôt que Roterdam, deviendroit le dépôt des laines d'Espagne qui se fabriquent à Limbourg, à Juliers, à Aix-la-Capelle; & les Négocians des Pays-Bas ne seroient plus obligés de freter, pour leur compte, des vaisseaux Hollandois, qui diminuent infiniment leur bénéfice.

Le commerce de la Hollande avec l'Angleterre, si considérable avant l'époque fameuse de l'acte de navigation, ne consiste plus aujourd'hui qu'en tabac, en étain, en étoffes de laine, en grains, en bijouterie, en bœuf & poisson salé, en cuir, en charbon de terre, que les Provinces-Unies tirent des isles Britanniques. Ce trafic est presque entiérement à l'avantage de la Grande-Bretagne; & si vous en excep-

tez ce qui se consomme par les sujets de la République, le reste de ces marchandises, employé à la réexportation, ne donne peut-être pas un million de bénéfice. Les droits ou les prohibitions absolues, à l'égard des fabriques étrangeres, ne permettent presque plus aux Hollandois de rien envoyer en Angleterre, excepté quelques toiles; encore cet article est-il extrêmement borné, par les soins que l'on y donne à la culture du lin, sur-tout en Irlande. Les envois de la Hollande sont donc réduits uniquement aux épiceries; & les Anglois gagnent encore seuls le fret & la commission de ce qu'ils fournissent.

Il se fait, entre la France & les Provinces-Unies, un trafic immense, respectivement utile, & qu'aucune des deux nations ne sauroit gêner sans nuire à l'autre, & sans se nuire à elle-même. On peut le diviser en commerce de terre & de mer. Le premier a pour objet les manufactures, la clincaillerie & les modes, que les Hollandois tirent de France par les Pays-Bas. Le second se fait dans tous les ports du royaume, & n'est point borné à nos seules productions; il embrasse

encore celles de nos Colonies, & plusieurs articles que notre Compagnie des Indes reçoit de ses établissemens, ou que le Levant nous fournit par la voie de Marseille. La moitié de ces envois passe de la France à Amsterdam ou à Roterdam, soit pour le compte des habitans du pays, soit pour y être vendus au profit de nos propres Négocians. Cette importation immense se fait en entier par les vaisseaux de la République, qui nous fournissent des bois de charpente, des mâts, des planches, des cordages, & de toutes les marchandises du nord, nécessaires à la marine. Notre pêche du harang est trop foible, pour opposer aux Hollandois, à cet égard, de la concurrence chez l'étranger; mais elle est assez étendue, pour leur nuire dans la consommation intérieure du royaume.

Ces peuples portent en Espagne des toiles de toute espece & de tout prix; mais elles ne sont pas fabriquées chez eux; ils les tirent du Brabant, de la Flandre, de la Picardie, de la Normandie, de la Bretagne, de la Westphalie, de la Silésie; & les Espagnols les paient plus cher, que s'il les achetoient de la pre-

niere main. Les toiles des Indes pourroient aussi leur être vendues à meilleur compte, par ceux de nos négocians qui font le commerce de la Chine, que par les Hollandois, qui sont obligés de faire supporter aux marchandises étrangeres les frais énormes de leur administration. Ces derniers fournissent encore à l'Espagne des épiceries, des poissons secs, des cartes à jouer, de la cire, pour lesquels ils tirent, de Saint-Sébastien, des laines, des chataignes, & jusqu'à des noisettes; de Bilbao, du fer, du safran, des oranges; de Séville, de l'huile, des olives, du marroquin; de Malaga, d'Alicante, de Valence, de Barcelone, des vins, des raisins secs, des figues, des amandes, de l'anis, de la soude, des soies, du savon, de l'eau-de-vie, du sel; de Cadix, de l'indigo, du bois de Campêche, de la cochenille, du cacao, du tabac, du quinquina, & des piastres, dont ils ne peuvent se passer pour leurs paiemens aux Indes orientales & au Levant. Ils prennent, en Portugal, de l'or, des diamans bruts, de l'ambre gris, &c; mais cette branche est réduite à peu de chose, depuis que les Anglois

se sont rendus les maîtres de presque tout le commerce de ce royaume.

L'Italie est un débouché considérable des marchandises que la Hollande tire des Indes, de l'Amérique & de la pêche ; & les retours conviennent principalement à son négoce avec l'Allemagne & les Etats septentrionaux. Gènes, Livourne, Venise, Naples & Messine sont presque les seuls entrepôts de ce que l'Italie fournit aux étrangers & ceux-ci à l'Italie. Les Hollandois portent, dans toutes ces villes, les productions des Indes & du Nord, & tous les fruits de l'industrie de l'Europe. On leur donne en échange des étoffes de soie, des huiles, des pâtes, du marbre, & toutes sortes de marchandises du Levant.

Les Etats-Généraux ont érigé une Chambre de direction à Amsterdam, pour tout ce qui concerne le commerce de la Méditerranée. Cette Chambre nomme les Consuls qui résident en Turquie; & la République entretient un Ambassadeur à la Porte, pour protéger ce commerce. On leur envoie des présens pour les Ministres du Grand-Seigneur ; & pour

fournir à ces frais, l'Etat accorde aux Directeurs divers droits sur les vaisseaux qui partent ou qui reviennent, & deux pour cent sur les retours de Smirne & d'Alep. Pour assurer la navigation, & être en état de se défendre contre les Corsaires barbaresques, les bâtimens qui entrent dans cette mer, doivent être deux de conserve, montés au moins de vingt quatre pieces de canon, & de cinquante hommes d'équipage, sous peine de mille florins d'amende, & de perdre le fret du navire. Ceux qui reviennent du golphe de Venise, sont obligés, sous la même peine, de toucher à Zante, & n'en peuvent partir qu'en compagnie de trois ou quatre vaisseaux armés en guerre. De-là ils doivent se rendre à Livourne, & attendre qu'il y en ait un plus grand nombre, pour faire voile ensuite de conserve dans leur retour en Hollande.

Smirne étant l'Echelle principale du commerce du Levant, & l'entrepôt d'une grande partie de celui de la Perse avec l'Europe, les Hollandois y portent des draps, du fer, du sucre & de l'argent, & en tirent des soies, des

toiles de coton, du poil de chevre & de chameau, de la rhubarbe, des marroquins, du café, du mastic de Chio, de l'opium, des tapis, &c. Livourne & Marseille sont aussi des entrepôts où l'on envoie les mêmes marchandises, mais sur-tout quantité de draps assortis de différentes couleurs. On porte ces mêmes assortimens à Alep, à Constantinople, au Caire; & les bénéfices qui donne ce négoce, consistent principalement dans les retours, sur tout pour les nations qui ne peuvent y envoyer des draps de leurs fabriques. Cette partie, la plus précieuse du trafic du Levant; est presque entiérement perdue pour les Hollandois, à cause du haut prix que la main d'œuvre donne à leurs manufactures. C'est au bon marché de ses draps, & à la sagesse de ses réglemens, que la France doit sa prospérité dans cette branche de négoce. Autrefois ni la Hollande, ni même l'Angleterre ne pouvoient approcher des Etats du Grand-Seigneur, que sous notre banniere; mais aujourd'hui ils y trafiquent par eux-mêmes; & l'on peut dire qu'à mesure que leur commerce s'est accru, le notre y a souffert un af-

foibliſſement conſidérable, des pertes & des banqueroutes.

Mais pour interrompre cette matiere un peu ſérieuſe, & que je reprendrai dans la lettre ſuivante, je finirai celle-ci par vous parler du fameux village de Sardam, où Pierre-le-Grand, déguiſé en charpentier, apprit à conſtruire des vaiſſeaux. Il eſt ſitué au-delà de l'Ye, à deux lieues d'Amſterdam, près de l'embouchure de la riviere de Saen, s'étend le long de ſes bords, & ſe joint à un ou deux autres villages, qui pourroient paſſer pour la continuation du premier; le tout enſemble m'a paru avoir une lieue & demie de longueur. Je pris une barque à voiles pour m'y rendre d'Amſterdam; & comme le vent étoit favorable, je ne mis qu'une heure à faire ce trajet.

Deux choſes me frapperent également en arrivant : l'une eſt cette multitude innombrable de moulins à vent dans un pays où il n'y a que de l'eau, & l'autre l'extrême propreté des habitans. Ces moulins, dont le nombre monte à plus d'onze cens, ſervent à différens uſages, comme à moudre du

bled, à ſcier des planches, à broyer du bois des Indes, de la moutarde, du millet, de la navette, à faire du papier, à pulvériſer du tabac, &c. Quoiqu'ils different beaucoup des nôtres, l'effet cependant en eſt le même. Une poutre de quarante pieds de long, ſur ſeize à dix-huit pouces de groſſeur, ſe trouve ſciée en huit planches dans moins de deux ou trois heures, ſuivant la force du vent.

Mais ce qui differe encore plus de nos moulins, c'eſt l'extrême propreté de ceux de ce pays, qui ne peut être comparée qu'à celle des maiſons & des barques. Les moulins à huile même ſont frottés & cirés, & n'ont pas la moindre odeur. C'eſt principalement ici, qu'on porte les étrangers à bras, pour ne pas ſalir les appartemens, ni même l'eſcalier. Chaque maiſon a deux portes : l'une reſte toujours fermée; ou ne s'ouvre que pour les enterremens, les baptêmes & les mariages. Les petits carreaux de faïance, qui tapiſſent l'auberge où je logeois, plaiſent à la vue; & les perches, les anguilles cuites à l'eau, qu'on y mange, char-

ment le goût. C'est ce qui s'appelle du Water-Fisch. Je vis des boutiques aussi bien fournies que celles d'Amsterdam : tout y ressent la richesse & l'aisance. Un trait singulier de propreté est de colorier les troncs des arbres, pour qu'ils symmétrisent davantage avec les autres ornemens des jardins. Tout ce pays offre des vues d'eau, de petits ponts, des maisons, de bois à la vérité, mais toutes de structure & de couleurs différentes, formant un aspect fort agréable. Les femmes sur-tout m'ont paru charmantes ; leur habillement contribue à les parer ; des ornemens d'or massif couvrent la tête de ces jolies paysannes ; à l'égard de la propreté, on leur reproche de n'avoir pas de leur personne, le même soin que de leurs meubles.

On me fit entrer dans un temple qu'on appelle l'église du Taureau, dont l'origine est représentée sur un tableau au fond du chœur. Un taureau furieux saisit une femme grosse, la jette en l'air ; & dans cet instant la femme accouche, & retombe avec son enfant. Ce dernier-ci vécut un mois ; la mere mou-

rut au bout de trente-six heures. Le temple & le tableau conservent la mémoire de ce fait singulier.

Je suis, &c.

A Amsterdam, ce 12 avril 1756.



LETTRE CCXLVII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LE fret, la commission & les assurances sont trois autres sources de richesses pour la République. Par le moyen de leur entrepôt général, les Hollandois sont toujours assurés du double fret de l'aller & du retour. On ne voit point, comme chez les autres nations, leurs vaisseaux naviguer sur leur lest. Ils ne font presque point de frais de relâche pour attendre un chargement; & chez eux, ils sont expédiés promptement & sans dépense. Leur construction, & la légereté de leurs manœuvres exigent moins d'équipages; & tout ce qui sert à la navigation est exempt de droits. On construit dans tous les ports des Provinces-Unies, des bâtimens de toute grandeur; & cette construction ne peut être qu'immense, pour soutenir une navigation si étendue. Il seroit difficile de se représenter la multitude infinie d'ouvriers

ſans ceſſe occupés ſur les chantiers ; & dans les différentes manufactures qui donnent, à une partie des matériaux, les préparations néceſſaires pour être employés ; la quantité de négocians & de travailleurs que demande ce commerce ; le nombre des hommes qu'occupe l'armement & le déſarmement, le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. Ajoutez-y les travaux en magaſin, les commiſſions, & les bénéfices des propriétaires ſur le loyer de leurs navires, & vous aurez une idée du profit immenſe du fret pour la République. Il eſt d'autant plus avantageux, qu'il eſt toujours certain, qu'il eſt privilégié ſur les marchandiſes, qu'il eſt payé par les étrangers, ſe diviſe en un nombre infini de mains, & fait ſubſiſter un peuple nombreux.

Il ne faut pas croire que la navigation hollandoiſe ſoit toute entiere pour le compte de la nation, & que ſon négoce conſiſte uniquement à acheter les productions d'un pays, pour les tranſporter dans un autre. Il eſt vrai que c'eſt ainſi qu'elle forma d'abord ſon entrepôt général ; mais cet entrepôt

une fois établi, la Hollande fut bientôt regardée comme le premier marché de l'Europe. Ce commerce fit naître une autre branche infiniment précieuse, en ce qu'elle produit également des moyens de subsistance au peuple, & donne une grande étendue au bénéfice du fret : je parle de la commission, par laquelle une partie des marchandises est apportée en Hollande pour le compte des étrangers, & transportée de même sur les vaisseaux de la nation. Ce trafic, qui occupe des fonds considérables, produit un bénéfice certain, & ne court aucun risque, sur-tout depuis la création de plusieurs Chambres d'Assurances, qui forment, comme je l'ai dit, une nouvelle source de richesses pour l'Etat.

L'assureur se charge des pertes & des dommages qui peuvent arriver sur mer à un vaisseau ou à sa cargaison, pendant son voyage, soit par tempête, naufrage, échouement, piraterie, changement de route, jet en mer; soit par le feu, le pillage, déclarations de guerre, hostilités, représailles, & généralement toutes sortes d'infortunes, moyennant une

prime proportionnée aux dangers. Ce contrat est le sujet ordinaire d'une infinité de contestations, sur-tout lorsqu'on s'écarte des regles de la bonne foi ; & même avec une bonne foi respective, il s'éleve souvent des questions très-délicates, très-difficiles à résoudre, & cependant très-intéressantes pour le commerce. Les Assureurs sont protégés en justice comme les orphelins ; parce qu'ils n'ont aucun moyen de tromper, & que les Assurés en ont mille de surprendre leur confiance, soit en faisant assurer des navires & des cargaisons ou supposés, ou dont la perte est projettée, concertée & préparée ; soit en insérant, dans le contrat, des valeurs déjà perdues ; soit en exagérant les pertes & grossissant le dommage. La mauvaise foi n'est jamais présumée de la part des Assureurs.

On m'a parlé d'une Société de Fraudeurs, que le gouvernement néglige de réprimer. On prétend qu'ils ont formé une espece de caisse d'assurance dans le sein même de la capitale ; & que, lorsqu'un de ses membres s'est laissé surprendre, la caisse rembourse au délinquant la somme dont la loi punit sa

contravention. Sous cette ſinguliere & criminelle protection, le fraudeur conſerve paiſiblement ſon état & ſon innocence. Jugez delà, avec quelle ſécurité, & juſqu'à quel point la fraude ſe commet; s'étend & ſe perpétue. Le Prince d'Orange, dernier Stadhouder, frappé de l'énormité de cet abus, eſpéra de le faire ceſſer, en liant les négocians à leurs devoirs naturels par la religion du ferment; mais l'intérêt a fait ajouter un ſecond crime au premier; & les coupables ſont en même tems fraudeurs & parjures.

Ce pays étant, comme je l'ai dit, le premier marché de l'Europe, & en même tems une eſpece de caiſſe générale des négocians de toutes les nations, il n'eſt point d'endroit, où il y ait une circulation auſſi immenſe de lettres de change & de papiers de commerce qu'à Amſterdam. La plus plus grande partie de celles que la Hollande tire ou accepte, ont pour valeur les marchandiſes & les denrées des quatre parties du monde. L'Uſance de l'Italie, de l'Eſpagne, du Portugal, ſur cette capitale, eſt de deux mois de date; l'Uſance de Dantzick, de Konigsberg, de Riga, n'eſt que

d'un mois ; & celle de Vienne, d'Aug
bourg, de Nuremberg, de Cologne
de Leypsick, de quinze jours.

La Hollande, & sur-tout Amster
dam, offre un grand nombre de Négo
cians doués de toutes les lumieres pro
pres au commerce, soit qu'ils l'entre
prennent pour eux mêmes, soit qu'i
le fassent pour le compte des étran
gers. Ils reçoivent des ordres de toute
les parties du monde, pour des vente
ou pour des achats, qu'ils sont en éta
d'exécuter sur le champ. Ils ajoutent
ces connoissances la probité la plu
exacte, & donnent aux intérêts d
leurs Commettans, la même attentio
qu'à leurs propres affaires ; ou s'ils le
distinguent, ce n'est que pour être en-
core plus exacts dans celles qui leu
sont confiées. Citoyens, politiques,
hommes de société, ils peuvent pré-
tendre à toutes les places que les talen
doivent remplir. Tandis que leurs vais-
seaux, chargés de denrées & des ouvra-
ges de leurs manufactures, vont cher-
cher les productions des climats les
plus éloignés, ils ont par-tout des mi-
nistres qui les servent, qui les aver-
tissent, qui exécutent. Des courie

portent leurs ordres dans toutes les places de l'Europe ; & leurs noms sur un papier circulant, font rouler & multiplier les fonds qu'ils veulent transporter ou répandre. Ils ordonnent, ils recommandent, ils protegent ; les voyageurs les plus illustres ont besoin de leur crédit, ont recours à eux pour leurs recherches. Ils favorisent à la fois l'industrie de ceux qui veulent travailler, & les efforts des curieux qui veulent s'instruire. Leur état n'exclut ni la noblesse de la naissance, ni celle des sentimens ; supérieurs aux autres par leurs vues, leur génie, leurs entreprises, ils augmentent, par leurs fortunes, les richesses de la République.

L'industrie du négociant Hollandois consiste aussi à faire valoir celles des autres nations qui ont intérêt qu'elle se perpétue. C'est sur-tout la nature de son commerce, qui établit chez tous les peuples une heureuse concurrence dans leurs achats & dans leurs ventes : ils se défont plus aisément & plus utilement de leur superflu, & se procurent ce qui leur manque à plus bas prix. L'activité que les Hollandois donnent au négoce & à l'industrie de

toute l'Europe par leur navigation, est encore animée & considérablement accrue par la somme immense de crédit qu'ils font circuler dans toutes les villes de commerce. Cette circulation est si importante, que si on la supposoit suspendue, toute industrie tomberoit; les fruits de l'agriculture & des arts seroient à charge à leurs propriétaires; & les finances, dans la plupart des Etats de l'Europe, en seroient sensiblement affectées.

Pour ne parler que de la Hollande, c'est aux richesses que procure cet esprit de négoce, que la République doit la rapidité & l'étendue de sa puissance; mais pour la porter à ce point d'élévation, il falloit le concours d'une infinité de circonstances, dont l'histoire du monde ne fournit que ce seul exemple. Il falloit que les Portugais enlevassent aux Vénitiens le commerce des Indes orientales, en ouvrant une nouvelle route par le Cap de Bonne-Espérance; que ces mêmes Portugais fissent la conquête des côtes occidentales de l'Afrique, & qu'en même tems Christophe Colomb découvrît l'Amérique pour le compte des

rois

rois d'Espagne ; que Philippe II réunit toutes ces possessions ; que ce même Prince obligeât, par un mauvais gouvernement, les Provinces-Unies à secouer le joug ; & que, par le vice de ce même gouvernement, il opprimât le négoce de ses autres provinces des Pays-Bas. Il falloit que cette République naissante se trouvât forcée, dès son berceau, par la nature & la situation de son territoire, de vivre de son travail & de son industrie ; que trois hommes lui donnassent l'empire de la mer, & que trois Princes de la maison d'Orange assurassent sa souveraineté sur le continent. Il falloit qu'elle fût fortifiée par les Protestans chassés de France, qui vinrent en foule y chercher un asyle ; que la guerre qu'elle soutint pour conserver sa liberté, la mit en état de dépouiller les Portugais de tous leurs établissemens des Indes & de l'Afrique ; que les François & les Anglois ignorassent le prix du commerce maritime, & que celui de l'Europe entiere fût entre les foibles mains des Espagnols & des Portugais. Il falloit que l'Angleterre & la France, presque toujours en guerre, eussent égale-

ment besoin de l'alliance des Hollandois, & que chacune d'elles ne voyant, dans l'accroissement de leur négoce, que la diminution de celui de sa rivale, fût plus disposée à le favoriser qu'à le traverser. Il falloit que la République eût donné à la pêche du harang une assez grande étendue, pour en approvisionner toute l'Europe, & que cette pêche, en contribuant à l'élévation de sa marine, lui ouvrît une communication avec le Nord, qui seul pouvoit lui fournir les matériaux nécessaires à la construction.

Les Hollandois ont soutenu pendant quelque tems leur commerce & leur puissance dans cet état de splendeur; & c'est à cette époque, que l'Angleterre, qui avoit ouvert les yeux sur ses propres ressources, commençant à les regarder comme un peuple rival, songea qu'elle ne pouvoit leur disputer les grandes richesses, que par une grande marine, Tels furent les motifs de son acte de navigation; & cette loi, qui, en apparence, frappoit sur toutes les nations, n'affectoit réellement que les Provinces-Unies, puisqu'elles étoient les seules, qui ne pussent rien transporter

de leur crû dans la Grande-Bretagne.

Tout ce qui est arrivé depuis en Europe, a rendu encore plus sensible le décroissement du commerce de la Hollande. Les guerres terminées par les traités de Nimegue, de Riswick, d'Utrecht, d'Aix-la-Chapelle, ont épuisé ses finances; elle a été obligée d'avoir recours à son crédit; elle a fait des emprunts qui ont surchargé l'Etat d'un intérêt ruineux; elle a été forcée de mettre des impôts excessifs, supportés presque tout entiers par l'industrie des habitans. La main d'œuvre est devenue plus chere; les fabriques ont dépéri à proportion que la matiere augmentoit de prix, & que celles des étrangers entroient en concurrence avec elles. Les autres nations, éclairées sur leurs véritables intérêts, établirent des Compagnies qui firent perdre à celles des Hollandois une partie de leurs avantages; & insensiblement l'esprit de négoce se répandant sur toute l'Europe, chaque peuple sentit l'importance de faire son commerce directement, d'avoir une marine marchande, une marine militaire, qui fussent en état de se défendre des entreprises des autres Puissances.

Jettez, Madame, un coup-d'œil sur l'histoire du commerce, vous y remarquerez les mêmes changemens, les mêmes révolutions, que dans celle des empires. Vous le verrez occuper successivement l'Asie, l'Europe, l'Afrique; se former par les mêmes causes, s'accroître par les mêmes moyens, sujet aux mêmes revers. Vous trouverez d'abord, qu'il doit son origine à l'agriculture: celle-ci donna aux hommes un superflu qui les mit à portée de faire des échanges. Ceux qui recueilloient trop de grains, en donnoient à leurs voisins pour équivalent des troupeaux qu'ils en recevoient. Des familles, cet usage passa aux hameaux, des hameaux aux villes, & des villes aux contrées voisines. Mais ce n'étoit encore qu'un commerce de terre, qui se réduisoit à une circulation intérieure: bientôt les avantages qu'on retiroit de ces échanges, engagerent à les étendre jusques chez l'étranger. On construisit des radeaux, puis des barques, & ensuite des vaisseaux complets, à l'aide desquels on franchit les fleuves, on traversa les mers. Les peuples qui habitoient sur les côtes, s'adonnerent à la

navigation. Les ſeuls Egyptiens, quoique poſſeſſeurs d'un pays fertile, ne connurent pas d'abord ce négoce extérieur; leur religion s'y oppoſoit; leur politique attachoit même une eſpece de déshonneur à la profeſſion de marin.

Les nations chez leſquelles il prit ſes principaux accroiſſemens, furent celles qui étoient abſolument dépourvues de tout : tels étoient les Phéniciens, les premiers qui aient fait le commerce d'économie, qui conſiſte à répandre, dans chaque contré du monde, le ſuperflu de toutes les autres. Ils naviguerent ſur la Méditerrannée, parcoururent les côtes d'Eſpagne, & pénétrerent même dans l'intérieur du pays.. Ils avoient déjà paſſé le détroit, & abordé aux iſles Britanniques, avant ques les autres peuples euſſent oſé perdre de vue leur rivage. Leurs principales villes étoient Tyr & Sidon, ſi connues par leur opulence. Sidon s'étoit ſoumiſe à payer un tribut aux Aſſyriens; Tyr, devenue l'entrepôt des productions de l'univers, s'enorgueillit, & oſa ſe liguer contre les rois de Babylone. Nabuchodonoſor entreprit de la détruire; il y parvint après un

siége de treize ans; mais il ne fit qu
renverser des édifices & des murailles;
les Tyriens sauverent leurs richesses,
& bâtirent, dans une isle voisine, une
autre habitation qu'Alexandre saccagea à son tour, & fit construire à sa
place la ville d'Alexandrie.

Les Anciens ont parlé de cette cité fameuse, comme de l'endroit de l'univers
que le commerce avoit le plus accrédité. Rien n'approchoit de sa magnificence & de sa splendeur; rien n'égaloit la
commodité de son port, la beauté de
ses maisons, le nombre de ses habitans. Toutes les richesses de l'Asie &
de l'Afrique y étoient conduites par la
mer Rouge & par le Nil. Les étrangers
y accouroient de toutes parts: appuyés
du secours des loix, ils y avoient leurs
priviléges, leurs immunités, le libre
exercice de leur religion; & par ces
heureuses facilités, Alexandrie avoit
cessé d'être une ville particuliere; c'étoit la cité commune de tous les peuples, la patrie générale de tous les
hommes. Mais les richesses des Egyptiens les affoiblirent: ils devinrent
presque tous marchands, & ne combattirent plus qu'avec des troupes étran-

geres, tirées de la Grece & de la Macédoine. Ces deux contrées se soumirent aux Romains ; & l'Egypte suivit leur exemple. Ce n'étoit pas encore le tems, où le commerce devoit faire la principale force des Etats ; il n'influoit pas, comme aujourd'hui, sur la puissance des nations qui le cultivoient. « Voulez-vous, disoit Crésus au roi de » Perse, réduire sous vos loix les habi» tans de Sardes ? Ordonnez que leurs » enfans soient instruits & élevés dans » toutes les parties du négoce ».

Carthage, colonie de l'ancienne Tyr, située au milieu de la Méditerranée, embrassa, par l'étendue de son commerce, toutes les régions connues : rien ne fut plus rapide que ses progrès : devenue, en peu de tems, la reine des mers, elle envoya des colonies en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, & fut, par sa navigation, ce qu'est aujourd'hui la Grande-Bretagne. Mais ce qui fit la grandeur de cette fiere république, fut à la fin la cause de sa perte. « C'est » elle, disoit un Romain aux Carthagi» nois, c'est la puissance que vous avez » acquise par votre marine, ce sont les

» trésors que vous en retirez, qui hâtent
» votre ruine. C'est elle qui vous en-
» gage à violer tous les traités de paix,
» à piller nos navires marchands,
» qui vous enhardit à ne rien respec-
» ter; car rien n'est plus impérieux &
» plus insolent, que la supériorité mari-
» time ». Carthage osa lutter contre
ces peuples invincibles, qui donnoient
la loi à l'univers, & qui l'envelopperent
dans leurs conquêtes. La même
raison qui avoit entraîné la perte des
Phéniciens & préparé celle de l'Egypte,
causa aussi celle des Carthaginois, qui
succomberent sous les armes des Romains.

Ceux-ci, qui, sans faire le négoce, eurent, à force de victoires, toute l'opulence des nations marchandes, les imiterent dans leurs abus, & devinrent, à leur tour, la proie des barbares. L'invasion des peuples du Nord & des Sarasins en Europe y annéantit le commerce. Il reparut toutefois dans un coin de l'Italie; & les Lombards le soutinrent dans un état florissant. C'est à eux, que nous sommes redevables de l'usage de la banque, des livres à parties doubles, & de quantité d'autres pratiques

utiles & ingénieuses, qui facilitent & assurent le négoce.

La Flandres, devenue à son tour l'entrepôt des peuples d'Occident, se rendit célebre par ses foires, où se trouvoient des marchands de toutes les parties du monde. Dès le dixieme siecle, plusieurs manufactures s'y étoient établies; & l'on y fabriquoit des draps & des toiles. Deux siecles après, se fit cette fameuse confédération des villes Anséatiques, qui s'empara en peu de tems, de tout le trafic intérieur de l'Europe. Soixante-douze villes, depuis Nerva en Livonie jusqu'au Rhin, entrerent dans cette ligue commerçante; & l'on vit sortir, du sein de cette société, de nouvelles loix pour les affaires de négoce, qui font encore partie des ordonnances de la marine marchande de divers pays. La puissance de ces Négocians confédérés s'accrut au point, qu'ils oserent entreprendre des guerres, & entretenir des troupes considérables. Les Princes de l'Europe en prirent enfin de l'ombrage; chacun d'eux rappella ses Sujets; & le nombre des villes Anséatiques se trouva réduit aux six

premieres qui avoient jetté les fondemens de la confédération, favoir, Hambourg, Lubek, Brême, Roftock, Cologne & Dantzick.

Les Vénitiens trafiquoient au Caire dès le tems des Califes d'Egypte. Tamerlan détruifit Aftracan, leur principal entrepôt dans l'Orient : ils furent contraints d'en chercher un autre, & de changer de route ; mais les Portugais s'en frayerent eux-mêmes une nouvelle à l'aide de la bouffole. Les Vénitiens fentirent de quelle importance il étoit pour eux, de rendre inutile cette découverte ; ils propoferent au Soudan d'Egypte de couper l'Ifthme de Suès, & de creufer un canal de communication entre le Nil & la mer Rouge. Si ce projet eût pu réuffir, Venife auroit confervé l'empire du commerce des Indes, & l'efpérance de s'élever au rang des premieres Puiffances de l'Europe.

En moins de cinquante ans, les Portugais fe rendirent maîtres de tout ce qui pouvoit favorifer leur négoce en Orient. Lisbonne devint le magafin général des productions les plus rares & les plus précieufes de ces contrées,

Ils tournerent ensuite leurs vues du côté de l'Afrique, & rejetterent les propositions de Christophe Colomb, qui avoit conçu le hardi projet d'aller chercher un autre hémisphere. L'Espagne profita de leur refus & des découvertes de ce nouvel Argonaute. Tous les trésors du Nouveau-Monde passerent dans ses mains, & la mirent en état de marchander la liberté de l'Europe. Cependant ces richesses factices appauvrirent le pays qui les possédoit, & anéantirent l'industrie qui naît du besoin. L'Espagne obligée de recourir aux nations voisines pour son nécessaire physique, devint en quelque sorte leur tributaire.

Sous Philippe II, le plus riche, le plus absolu des Monarques, de pauvres pêcheurs oserent se soustraire à son empire. Quelle fut leur ressource dans une guerre de quatre-vingt ans? Le commerce & la pêche. Celle du harang sur-tout, occupoit parmi eux cent cinquante mille hommes & trois mille bâtimens. Leur pouvoir maritime s'accrut de telle sorte, que dans l'espace de treize années, leur

Compagnie d'Occident équipa jusqu'à huit cens vaisseaux, & en enleva plus de six cens aux Espagnols. Enfin sept petites provinces, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivieres, souvent submergées par la mer que l'on contenoit à peine avec des digues, n'ayant, pour tout bien, que le produit de quelques pâturages, fonderent une des plus riches & des plus puissantes Républiques du monde, & le modèle peut-être des Etats commerçans.

Les Anglois ne commencerent à porter leur vue du même côté, que sous le regne d'Elisabeth. Ils ont senti depuis, que la mer étoit leur véritable élément; & la supériorité qu'ils y ont acquise, n'a été soutenue que par celle de leur négoce. A l'aide d'une marine formidable & de leurs innombrables manufactures, ils sont prêts à fournir à toutes les nations, ce qu'ils ne tiroient autrefois que des pays étrangers; & ils le disputent aux Hollandois, par leur navigation sur toutes les mers. Ceux-ci, devenus négocians par force, instruits par l'expérience, ont toute la constance & la sagacité nécessaires pour réussir. Leur trafic est sûr; & s'ils n'en

retirent pas tout ce qu'il pourroit rapporter, du moins ils ne s'exposent point aux grandes pertes. Mais leur prévoyance les rend quelquefois un peu lents; leur économie va jusqu'à la lésine; & la crainte de perdre ne leur permet pas de hasarder des coups décisifs. L'Anglois, en réunissant tous ces avantages, n'en affoiblit aucun. Plus riche que les premiers, par la fertilité de son terroir & l'étendue de son pays, il est en état de supporter la diminution de son gain, & même ses revers. Hardi dans ses entreprises, calculateur exact, moins minutieux que ses rivaux, versé par état dans la science du négoce, il pourroit avec le tems, s'emparer de toutes les mers, & donner l'exclusion aux autres peuples.

Charlemagne & François I ont successivement rétabli notre commerce, ruiné par l'invasion des Barbares & par toutes les guerres qui ont désolé le royaume. Henri IV établit plusieurs manufactures, & créa une Chambre de Négocians; mais c'est le regne de Louis XIV, qui est proprement l'époque du véritable commerce de la Nation. Colbert, ce ministre éclairé, encouragea l'industrie, l'aida de ses bienfaits, peupla les

colonies, fit fleurir la navigation, créa des Compagnies, & établit un Conseil, où assistent des Députés de toutes nos villes marchandes. C'est avec ces secours créés par lui-même, que Louis-le-Grand fit face à toute l'Europe, qu'il put armer quatre-vingts vaisseaux de ligne, lever plus de quatre cent mille hommes, & les soudoyer pendant deux guerres qui ont duré vingt-trois ans.

Les Etats du Nord ont été les derniers à sentir les avantages du commerce. Depuis quelque tems le Danemarck l'encourage ; & ce royaume qui, au seizieme siecle, n'entroit pour rien dans le systême politique de l'Europe, est aujourd'hui en état d'entretenir trente vaisseaux de ligne, & une armée de quarante mille hommes. La Suede, toujours belliqueuse jusqu'à Charles XII, est maintenant convaincue qu'on ne fait plus la guerre avec du fer seulement, & qu'il faut de l'or qui ne s'acquiert que par le négoce. Vous savez ce que Pierre-le-Grand a exécuté en faveur de la Moscovie. Les Polonois, toujours bornés à leur trafic de bled, ont enfin établi chez eux des

manufactures. L'Allemagne n'a qu'un très petit nombre de ports ; mais elle possede une grande quantité de mines d'argent. Les Lapons eux mêmes négocient en hiver avec les Suédois, & en été avec les Norvégiens.

Il regne, parmi les peuples de l'Europe, une activité générale à rendre les pays fertiles, les habitans industrieux, le commerce florissant. Cette émulation a pénétré jusqu'aux extrêmités de la terre ; mais comme un trafic, qui ne se fait que par échange, ne peut être que très-resserré, on y a substitué la monnoie, dont on prétend que les Phéniciens ont été les premiers inventeurs. D'abord elle se donnoit au poids ; ensuite, pour éviter l'embarras de peser, on imprima sur chaque piece, une marque qui en désignoit la valeur. A ce nouvel expédient on joignit celui des lettres de change, qui leve tous les obstacles de transport, de frais de voitures, de vols, &c. On fit plus ; pour faciliter encore & abréger ces négociations, on imagina des monnoies de compte, dont la valeur fictive est invariable, & a toutefois un

rapport certain avec les especes réelles de chaque pays. Ces monnoies imaginaires ne sont que des noms collectifs, sous lesquels on comprend un certain nombre de pieces monnoyées. Par exemple, la Livre, dont la France se sert depuis le regne de Charlemagne, n'est point une espece effective; elle désigne seulement une quantité réductible en différentes pieces. Cette livre numéraire n'a jamais changé de valeur: elle s'est toujours divisée en vingt sols, & les sols en douze deniers. Ces sortes de monnoies & les lettres de change sont devenues l'ame & le mobile de tout le commerce, dont les avantages consistent à encourager l'agriculture, à favoriser l'industrie, à augmenter l'aisance publique, à accroître la population, à agrandir la puissance des Etats. Considéré dans l'éloignement, il se présente à l'esprit philosophique sous un aspect non moins intéressant. On le voit planter & cultiver en Amérique le sucre, l'indigo, le ris & le tabac, vivifier ce continent si long tems inutile à l'humanité, féconder des terres qui, jusqu'alors avoient refusé tous secours à leurs

ſauvages poſſeſſeurs, &, pour faire valoir ce fond précieux, exporter d'Europe les bleds & les vins qu'elle a de trop, acheter des Negres en Afrique, & ſuivi d'un peuple d'eſclaves, créer, peupler, enrichir un nouveau monde.

Je ſuis, &c.

A Amſterdam, ce 14 février 1756.



LETTRE CCXLVII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

DEPUIS un mois, je cours de cité en cité, comme le hasard, la fantaisie ou les circonstances me conduisent. Sans suivre ni le chemin le plus court, ni la route la plus droite, j'ai visité les sept provinces, m'arrêtant dans chaque lieu, séjournant dans chaque ville, écrivant ce que je voyois, ce que j'entendois, ce que je lisois ; & de tout cela, j'ai formé plusieurs lettres, où vous trouverez, sans doute, le même désordre, les mêmes écarts que dans mes courses.

Dans un pays coupé par mille canaux, par-tout on trouve des barques qui, d'heure en heure, partent d'une ville à l'autre, sans attendre ni faire attendre les Voyageurs. Accompagné d'un jeune Légiste, parent de M. Van-Cleft, je partis pour la Nord-Hollande, ou West-Frise, qui tient, par un petit isthme, à la Hollande méridionale.

Elle étoit anciennement couverte de lacs & de marais, que les habitans, par leur travail & leur induſtrie, ont changés en des prairies agréables & fertiles. La mer l'environne de tous côtés ; & comme elle eſt de ſept à huit pieds plus baſſe que l'Océan, ce n'eſt que par le moyen des digues, dont l'entretien coûte des ſommes immenſes, que ces peuples ſe garantiſſent des inondations. Les eaux venant de la mer du Nord dans le canal du Texel, acquierent un mouvement d'autant plus furieux, qu'il eſt plus reſſerré par les iſles & les bancs de ſable, dont ce parage eſt rempli. Pour obvier à ce danger, on a d'abord pratiqué, le long du rivage, un grand nombre de batardeaux & d'éperons, qui rompent la violence des flots. Au bord de la mer, on a fiché des pieux dans le ſable ; on les a revêtus de planches, ou entrelaſſés de branches d'arbre, pour former des eſpeces d'encaiſſemens, dans leſquels on a verſé de groſſes pierres amenées de Norvege. Tout vaiſſeau Hollandois, qui va commercer dans le Nord, eſt obligé, à ſon retour, de ſe charger d'un nombre déterminé de ces pierres, en forme de

lest. Le long de ces encaissemens, du côté de la terre, regne un parapet de quinze à dix-huit pieds de haut, large de sept ou huit, uniquement formé d'herbes marines, sans aucune façon ultérieure. Ces herbes s'affaissent par leur propre poids, se convertissent en terre, & font une masse assez solide, derriere laquelle est la digue véritable, élevée d'environ deux toises au-dessus de la plus haute mer, mais de quatre ou cinq pieds plus basse que le parapet. Des poteaux numérotés, distans l'un de l'autre de quarante à cinquante toises, indiquent à ceux qui sont préposés à l'entretien des digues, la partie confiée à leurs soins. La digue n'étant formée que de sable, le vent pourroit y causer du dégât; pour prévenir cet inconvénient, on y fait croître des joncs & des roseaux qui la retiennent & la raffermissent. Cette partie, gazonnée du côté de la terre, présente un talud, qui, par une pente douce, va gagner le niveau de la campagne, sur laquelle le parapet domine de plus de vingt pieds.

On m'avoit vanté ce travail comme la plus étonnante merveille de la Hol-

lande ; ce qui m'a frappé uniquement, c'est l'immense circuit de cet ouvrage ; car d'ailleurs, quoiqu'il fît assez de vent, j'ai vu une mer tranquille, roulant à peine des flots sans écume jusqu'aux premieres pierres. Les remparts de Saint-Malo, la jettée du Havre & celle de Dunkerque opposent, depuis long-tems, leurs efforts à une mer bien plus terrible que le Zuyderzée. En un mot, j'ai vu un grand travail, mais assez simple ; j'avois l'idée d'une merveille. La dépense & l'entretien de ces digues sont repartis sur toute la Nation ; & chaque district est taxé suivant l'utilité qu'il en retire, & à proportion de l'étendue de pays qui se trouve à l'abri des débordemens.

Nous avions loué une premiere barque à Amsterdam, qui traversa à voile le bras de mer ; il s'en présenta d'autres toutes prêtes, qui nous menerent à la ville d'Edam. Les canaux qui y conduisent, & la campagne qu'ils embellissent, sont ornés, de côté & d'autre, de petites maisons peintes, formant l'aspect des paysages Chinois. Ces canaux sont étroits, mais droits, profonds, & pleins jusqu'au niveau de la terre.

On arrive d'abord à Monikedum, ville médiocre sur le Zuyderzée, avec un port passable, où nous nous arrêtâmes pour changer de barque. On nous raconta qu'anciennement, une troupe de jeunes filles avoit trouvé dans des roseaux, au bord de cette mer, une femme marine, & lui avoit appris à filer & à faire la révérence; malgré leurs soins & leur babil, elle resta muette comme un poisson.

Edam est le pays de Hollande où se fait le meilleur fromage : j'eus la curiosité d'en goûter en passant; il ne me parut pas audessous de sa réputation. Malheureusement nous n'avions point de vin dans notre bateau ; & l'eau du canal est saumâtre & de mauvais goût. L'envie que j'eus d'en boire, nous valut à chacun, un coup de bierre de la part de notre Patron, qui nous offrit sa bouteille de très-bonne grace.

Horn n'est éloignée d'Edam que de deux lieues. C'est une assez grande & belle ville, bien percée, ornée de canaux & d'allées d'arbres. Les dehors en sont charmans : d'un côté on voit la mer, de l'autre, de vastes prairies remplies de bestiaux, & par-tout des

maisons peintes comme vous en voyez dans les papiers de la Chine. La chere qu'on y fait, ne répond ni à la beauté, ni à la richesse, ni à la fertilité du pays. On y sacrifie tout à la propreté des cuisines, qui ne souffre ni marmites ni casserolles ; & l'on craint de salir jusqu'à l'âtre des cheminées. A peine voulut-on nous y faire cuire des œufs frais ; & nous ne pûmes jamais obtenir une omelette. Du beurre, du frommage, & une espece de vin très-liquoreux, voilà ce qui acheva notre dîner. La ville de Horn a le meilleur havre de la Zuyderzée ; ce qui la rend très-commerçante. Outre un des Colleges de l'Amirauté, elle a une Chambre de la Compagnie des Indes ; & c'est le lieu où s'assemblent les Etats de West-Frise. Il y a, de plus, une école latine dans une des sept maisons religieuses qu'on y voyoit avant la réformation.

On prend un chariot couvert, à six personnes, pour aller à Enkuisen ; & l'on passe d'abord par une rangée de tilleuls taillés en forme de berceau. A gauche sont des allées charmantes, & à droite des prairies avec d'autres

d'arbres, dont on peint les troncs de blanc à l'huile. On ne quitte ces avenues, que pour entrer dans un village ſur un pavé de briques, large de trois toiſes, & orné d'un double rang de maiſons, qui continue pendant trois lieues juſqu'à la ville. On rencontre ſur cette route, une multitude de petites voitures dorées, ſemblables à nos cabriolets, montées par deux payſans bien nourris, bien vêtus, & jouiſſant d'une ſanté raviſſante. Nous avions vu plus de deux cens de ces chars dans la ville d'Horn le jour du marché au fromage. La place étoit pleine de cette denrée, qui ſe peſe dans des balances publiques. Les plus gros ſont d'environ vingt-ſix livres; & la livre ne vaut guere que quatre ou cinq ſous de notre monnoie.

Les deux tiers d'Enkuiſen ſont entourés de la mer qui en fait une preſqu'iſle. Une grande rue, propre & alignée, qui la traverſe, en eſt le principal embelliſſement. Les autres, de droite & de gauche, ſont ornées de canaux & de belles allées, qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Cette ville fut la premiere, dans la Nord-Hollande

lande, qui secoua le joug des Espagnols. Elle fut long-tems renommée pour la navigation; mais son port est aujourd'hui embarrassé par le sable qui s'y amasse; & son commerce en poisson est aussi fort diminué. On vante son hôtel-de-ville; ses autres maisons sont bâties de pierre. Elle fournit beaucoup de charpentiers & de matelots à la république. Nous fîmes le tour de ses murs sur ces digues fameuses, dont on dit tant de merveilles : elles continuent jusqu'à Medemblick & au delà.

Medemblick n'est qu'une petite place, mais forte, & défendue par un bon château : c'étoit autrefois la résidence des Rois de West-Frise. Elle a un port où les Hollandois déchargent les bois qu'ils tirent de Suede & de la Norvege. Ses digues passent pour les plus belles du pays; lorsqu'il survient une tempête extraordinaire, & que l'onde en fureur est prête à les rompre, on lui oppose de grandes voiles qui arrêtent sa violence, & l'empêchent de trouver un passage. C'est ainsi que de simples toiles, tendues avec soin & à propos, mettent cette contrée à couvert des inondations, & sauvent la vie à un nombre

infini de citoyens attentifs à les éviter. Ces Bataves, créateurs de la terre qu'ils cultivent, l'accroissent encore aux dépens de Neptune, & savent la conserver malgré lui.

Tantôt on suit ces digues; tantôt on les quitte pour arriver à Alcmaer, une des principales & des plus anciennes villes de la Nord-Hollande. Elle tire son nom des marais où elle est située, & dont plusieurs ont été desséchés par ses laborieux habitans. Les abords en sont charmans; & l'on y voit même des forêts assez sombres; chose rare dans un pays, où l'on n'a guere d'autres arbres, que les allées de tilleuls qui bordent les chemins, les rues & les canaux. Hors de la ville est un jardin public, plus grand que nos Thuileries, formé de bosquets, de boulingrins, & d'un bois qui offre un couvert délicieux. Non loin delà, est un pont orné de bancs, d'où l'on jouit d'une vue enchantée, d'eaux, de prairies, de bestiaux & de maisons diversement décorées. J'eus la curiosité d'en voir l'intérieur; mais, à la propreté près, qui y est extrême, ainsi que dans celles de la ville je n'y trouvai rien de bien merveilleux

Les ſervantes qui nous en firent les honneurs, eurent ſoin de laiſſer leurs pantoufles au bas de l'eſcalier, & voulurent exiger de nous la même cérémonie. Deux ou trois pieces aſſez grandes compoſent tout l'appartement. On y voit des porcelaines, communes à la vérité, mais arrangées avec art, une armoire d'uſtenſiles de cuivre jaune, plus brillant que l'or, une autre de pieces d'argenterie, des rideaux de mouſſeline brodée, & par-tout, de jolies payſannes. Elles nous montrerent leurs beſtiaux, qui ſont d'une taille & d'un embonpoint qui font plaiſir, & nous expliquerent la façon de faire ces excellens fromages à croûte rouge, auſſi vantés que le parmeſan.

Alcmaer n'a que le douzieme rang aux aſſemblées de la province de Hollande; mais elle en tient un très-diſtingué dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie. C'eſt dans cette ville que les téleſcopes, ou lunettes d'approche, furent inventés par Jacques Métius, vers l'an 1609. On ſe ſervoit, depuis long-tems, de tubes à pluſieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés, & la rendre plus nette; mais ces tubes n'é-

toient point garnis de verre. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard. Métius vit des écoliers qui, en jouant en hiver sur la glace, se servoient du dessus de leur écritoire comme de tube. Y ayant mis des morceaux de glace, ils étoient fort étonnés de voir les objets se rapprocher. L'habile artiste profita de cette observation, à l'aide de laquelle il inventa le télescope.

La ville d'Alcmaer est assez grande, très-propre, bien bâtie; les canaux sont beaux, les rues bien percées. L'Hôtel-de-Ville auroit assez d'apparence, s'il y avoit une place vis-à-vis : il donne directement sur une rue, au bout de laquelle est la grande église, dont l'orgue n'est pas un morceau indifférent. Ce temple, cette maison de ville, & l'arcenal sont trois bâtimens assez estimés, & les seuls qui se fassent remarquer, avec les fortifications & les remparts bordés d'arbres. Les habitans aiment & cultivent les fleurs, dont la nature est avare dans ces climats. On parle d'une vente de cent vingt oignons de tulipes, qui monta à des sommes incroyables.

Egmond n'eſt qu'à une lieue d'Alcmaer. Ce lieu a pris ſon nom d'une branche du Rhin appellée l'Eg, qui ſe rendoit dans la mer au pied d'une colline, ſur laquelle on avoit bâti un monaſtere. D'autres diſent que lorſque ſaint Adalbert eut abattu les idoles de ce canton, il s'écria en latin : grace à Dieu ! ces lieux ſont purs : *ſunt loca* HÆC MUNDA ; & que ces derniers mots donnerent le nom à cet endroit. Théodoric, premier comte de Hollande, par reſpect pour les reliques de ce Saint, y fonda un couvent de filles ; l'illuſtre maiſon d'Egmond n'a pas moins contribué à rendre ce lieu célebre. Elle fut éteinte en 1707, dans la perſonne de Procope, comte d'Egmond. Il ne laiſſa qu'une fille appellée Claire-Eugénie, qui, par ſon mariage avec le comte de Biſache, porta ſon nom & ſes armes dans la maiſon de Pignatelli.

Voulant viſiter les digues d'Helder à l'extrêmité ſeptentrionale de la Nord-Hollande, nous nous embarquâmes ſur un canal qui nous conduiſit le long du Zype, où l'on ne voit preſque plus que des chaumieres. Le

Zype est un grand terrein, occupé autrefois par les eaux, défendu aujourd'hui des incursions de la mer par de fortes digues, entrecoupé de fossés & de levées avec symmétrie, sur deux lieues & demie de long, & une de large. Nous descendîmes dans un cabaret, où l'on fournit des chariots de postes, qui nous menerent à Helder en trois heures. Ce n'est qu'un simple village, situé sur le bord de la mer, au milieu d'une pointe qui s'avance vers l'isle du Texel, & dont une partie est construite sur la digue même, & par conséquent sur le sable. On a pris, sans doute, des précautions, pour que les maisons pussent résister à la violence des vents. A une demi-lieue de-là, est un second village, aussi gros que le premier, mais dont la plupart des maisons sont couvertes de chaume, ou plutôt de joncs. Elles ont, malgré cela, un certain air de propreté, que n'ont point nos chaumieres en France. On compte, dans les deux villages, environ quinze cens habitans, Catholiques, Réformés, & Anabaptistes. Les derniers sont les plus riches, & les premiers les plus nombreux. Un seul curé célebre

la messe alternativement dans les deux villages, & n'a de revenu que son casuel, qui peut aller à sept ou huit cens florins. Je fus d'autant plus satisfait des digues d'Helder, que ce sont peut-être les seules, qui, par la difficulté, l'étendue, la solidité du travail, répondent à l'idée que m'en avoit donnée les voyageurs. C'est-là que l'Ocean furieux, déchaîné, menace la terre d'envahir son domaine; la main de l'homme réprime sa rage écumante, & lui oppose une barriere, contre laquelle ses flots vainement irrités, viennent se briser en frémissant.

On ignora long-tems, en Hollande, l'art de construire des digues; & les côtes étoient périodiquement submergées selon la hauteur des marées, & le débordement des rivieres. Les premieres furent élevées, dit-on, dans l'onzieme siecle; mais on n'apprit à leur donner de la solidité, que dans le douzieme. La conservation de tout le pays dépendant de leur résistance, on créa un Conseil, dont le siége est ambulatoire : il s'assemble tantôt à Leyde, tantôt à Delft, quelquefois à Roterdam; il est chargé de visiter les ouvrages,

de veiller à leur entretien, & ne se tient qu'en pleine campagne & sur les digues mêmes.

Les terres voisines de ces travaux sont couvertes de pâturages, & la mer très-poissonneuse. Tous les matins, excepté les dimanches, les Pêcheurs apportent le poisson sur la digue, l'étendent sur l'herbe ; & chacun choisit & fait son prix ; ou plutôt le vendeur propose un prix qu'il rabaisse ensuite, jusqu'à ce qu'il trouve un acheteur. Au-dessus du second village, au haut des premieres dunes, on allume, toutes les nuits, un fanal pour servir de phare aux vaisseaux qui cherchent l'entrée du Texel. C'est une espece de gril ou de grand réchaud carré, élevé de deux pieds, & chargé de houille, qui rend un feu très-éclatant.

Assez près de ce fanal, sur la pente des dunes, du côté de la mer, un exemple terrible de justice est présenté aux yeux des matelots Hollandois. L'équipage d'un vaisseau de la nation s'étant révolté contre leurs chefs, les rebelles s'emparerent du navire, & le menerent à Lisbonne. La République réclama le vaisseau & les coupables,

qui furent livrés, conduits, jugés & punis au Texel. On entoura leurs corps de cercles de fer, afin que plus long-tems conservés, ils apprissent à ceux qui seroient tentés de suivre leur exemple, que la République n'est pas moins sévere pour punir le crime, que généreuse pour récompenser la vertu.

L'isle de Texel est séparée de la pointe de la Nord-Hollande par un canal large d'une lieue; il sert de passage à tous les vaisseaux qui entrent de l'Océan dans le golphe de Zuyderzée. Elle a trois lieues de long sur deux de large. Le terroir en est bon, les pâturages excellens; & l'on y fait des fromages très estimés. Elle est environnée de dunes & de fortes digues, qui la garantissent des flots de la mer, plus élevés que son sol. Un port assez vaste, gardé par une bonne citadelle, est le rendez-vous de toutes les flottes qui partent de la Zuyderzée, tant pour les Indes, que pour diverses contrées de l'Europe.

On raconte que sous le regne de Guillaume II, roi des Romains & comte de Hollande, tout l'espace que couvre cette mer, étoit rempli par des

pâturages abondans. Hatman Galama, gentilhomme Frison, avoit des terres dans ce district. Un jour qu'il se promenoit dans ses prés, il apperçut un harang dans une fosse qui n'avoit aucune communication apparente avec la mer. Il jugea qu'il falloit qu'elle se fit sous terre, & que le terrein sur lequel il marchoit, étoit creux ; d'où il conclut, que sans cesse miné par un élément qui détruit les fondemens les plus solides, il ne pouvoit long-tems subsister. Il se pressa de vendre ses biens ; & du produit il acheta un village que ses descendans possedent encore. Sa prévoyance le servit utilement ; car le terrein fut abîmé ; & les vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre dans ce même endroit, où paissoient anciennement de nombreux troupeaux. Ce trait d'histoire pourroit effrayer les Hollandois, s'ils étoient moins accoutumés au spectacle des eaux. Leur industrie d'ailleurs & leur travail ont forcé la mer à restituer une partie des terres qu'elle avoit englouties ; & l'on continue à recouvrer ce qu'on peut, par le moyen des digues & des moulins.

Les mêmes voitures qui nous avoient conduits sur ces côtes, nous

ramenerent près d'Alcmaer. Nous en prîmes d'autres pour Harlem, grande, riche & belle ville, qui tient le second rang entre celles de la province. Nous vîmes en passant le beau village de Bevervick, & une infinité de jolies maisons de campagne. Harlem, située à quelques lieues d'Amsterdam, est arrosée par divers canaux, & traversée par la riviere de Sparre, qui va se perdre dans l'Ye, à quelque distance de la ville. Son église de saint Bavon, une des plus grandes, & peut-être la plus belle de la province, fut érigée en cathédrale par Paul IV; mais les habitans ayant embrassé le calvinisme, chasserent l'Evêque, & pillerent les églises. On a prétendu rétablir cet évêché de nos jours; & l'on dit que le Prélat, qui n'est guere connu que des Catholiques, fait sa résidence à Amsterdam.

La grille du chœur de saint Bavon est en cuivre jaune, & d'un très-beau travail. Le vaisseau est gothique, & de la plus vaste étendue; & l'orgue, qui en occupe tout le fond, passe pour la meilleure & la plus belle de l'Europe. Son jeu, extrêmement sonore, se fait

entendre avec raviſſement, & remplit toute l'égliſe. Elle eſt portée par quatre colonnes de marbre, avec un morceau de ſculpture repréſentant la Religion, la Muſique & la Poéſie, ſous l'emblême de pluſieurs perſonnages, le tout parfaitement exécuté en marbre blanc, par un artiſte Italien, nommé Xavery. A la gauche de l'Organiſte, eſt la figure du roi David jouant de la harpe; & pour pendant, une autre figure qui joue du violon. Plus haut & plus en dehors, deux Renommées embouchent la trompette; & la petite orgue qui forme un corps avancé, paſſeroit pour très-conſidérable, ſi elle n'étoit dominée par la grande. D'un côté, on voit une tête d'homme, de l'autre, un boulet de canon ſcellé dans le mur. Celui qui nous dit que cette tête eſt celle du duc d'Albe, arrachée par le diable & poſée en ce lieu, n'ajoutoit, apparemment, pas plus de foi que nous à cette tradition. On prétend que le boulet, parti de l'armée Eſpagnole, lorſqu'elle aſſiégeoit cette ville, étoit entré par la fenêtre, avoit paſſé près du Miniſtre qui prêchoit alors, & s'étoit enchaſſé dans l'endroit où on le montre comme une curioſité.

Il y a, dans Harlem, onze chapelles appartenant aux Catholiques. Ceux-ci ont, pour la plupart, ou le fronton, ou un des montans de leur porte, marqué d'un C, pour avertir les Ministres réformés de n'y point entrer pour faire la collecte. Les prêtres Romains doivent, sans doute, avoir aussi quelque avertissement qui les empêche de se tromper, lorsqu'ils portent le viatique aux malades. Dans les villages, c'est souvent une croix qui distingue les maisons des Catholiques.

L'hôtel-de-ville, quoique bien bâti, n'a cependant rien de brillant. Je desirois d'y entrer, pour y voir un livre imprimé par Laurent Coster, regardé ici comme l'inventeur de l'imprimerie. Vous savez que Mayence & Strasbourg lui disputent cet honneur; & il paroît que l'invention de Coster, si elle est de lui, car on la connoissoit à la Chine depuis mille ans, n'étoit autre chose qu'une gravure en bois : découverte utile, sans doute, mais bien inférieure aux caracteres détachés & mobiles, imaginés à Mayence. Le livre de Coster, *speculum humanæ salvationis*, se garde dans une cassette d'argent; &

sa statue est auprès de la cassette. On montre aussi sa maison par curiosité; & l'on y voit une inscription pompeuse, gravée en lettres d'or, qui dit que c'est méconnoître Dieu, que de feindre de ne pas connoître cet Artiste.

Les fameuses blanchisseries de toile aux environs de Harlem, sont un objet plus digne de l'attention des voyageurs; mais on s'empresse peu à les faire voir, de peur que les étrangers ne s'instruisent au préjudice de la nation. On nous expliqua cependant, d'assez bonne grace, les différentes parties de ce Travail. Il commence le 10 d'Avril, & finit le premier d'Août; parce qu'avant & passé cette saison, on ne peut plus rendre la toile aussi blanche. Le prix du blanchissage est fixé à deux sols l'aune par les Etats, qui ont également prescrit le tems du travail. Les pieces de toile ou de mousseline s'étendent sur des prés dont on a fauché l'herbe : coupés par des canaux qui entourent chaque coupure, ils donnent la facilité de jetter de l'eau, de côté & d'autre, sur la toile, avec de grandes peles de bois, étroites & creuses; on les arrose ainsi douze à quinze

fois le jour. On passe ensuite chaque piece à une lessive de cendres tirées de Moscovie, puis à un petit lait de vache, dont il se consomme souvent pour deux mille écus dans une seule blancherie. On met jusqu'à cent pieces de toile dans de grandes cuves, puis dans un bain de petit lait; on les rapporte ensuite sur le pré; & ce travail se réitere plusieurs fois. Des servantes viennent les reprendre pour les laver dans de l'eau chaude avec du savon noir. Je comptai vingt-deux petites cuves employées à cet usage, rangées dans une même salle, avec des numéros dans le fond, qui sont aussi sur les pieces dont chaque ouvriere est chargée. On reconnoît à la blancheur, celle qui a le moins ménagé ses bras, ainsi que la plus paresseuse, qui, par ce moyen, ne peut pas jetter la faute sur une autre. Au milieu de cette salle est une espece de tribunal, où le maître & sa famille passent la journée pour voir travailler leur monde, & l'empêcher de s'amuser. On fait enfin sécher les toiles sur un terrein plus élevé que la prairie; on les plie avec beaucoup de soin & d'adresse; & on les renvoie dans

les mêmes coffres qui les avoient apportées de Cambray, du Brabant, de Paderborn, d'Angleterre, des Indes même, & de tous les pays.

Il se faisoit anciennement un autre commerce célebre à Harlem, celui des fleurs. On assure qu'un seul oignon de tulipe y a été vendu jusqu'à cinquante mille francs. C'étoit une folie, un délire épidémique, qui aveugloit toutes les conditions. On mettoit les tulipes à l'encan comme des pierreries; & l'on se faisoit honneur de cette possession, comme d'un capital de la plus grande importance. On raconte qu'en 1637, on trafiqua pour des millions de ces fleurs. On vit le possesseur d'une tulipe, épris de ses charmes, en écraser les cayeux, pour la conserver seul, & empêcher d'autres florimanes de l'acquérir. Cette jalousie eut non-seulement la fleur pour objet, mais encore la façon de l'élever, & inspira aux Cultivateurs le jargon des Alchimistes. Chacun se jetta follement & aveuglément dans ce commerce pernicieux & frivole; & l'Etat se vit obligé d'arrêter ce désordre. Le systême des billets de banque ne causa pas plus d'agitation dans les esprits,

ni de révolution dans les fortunes. Le fruit de ses travaux, l'épargne de plusieurs années, le nécessaire de sa famille, l'avide artisan vendit tout, pour acquérir un petit jardin, où il pût cultiver quelques tulipes, sur lesquelles il fondoit les plus grandes espérances. L'homme riche achetoit ces précieux oignons pour les revendre plus cher. C'étoient des especes d'actions, qui, après avoir profité chez quelques propriétaires, alloient perdre leur prix chez le dernier des acquéreurs.

Ce même goût subsiste encore, mais avec moins de chaleur. On achete les tulipes sur le lieu même ; on marque celle qu'on a choisie ; & l'oignon qui la produit, est livré au tems marqué par l'acheteur, ou par celui qui est chargé de sa procuration. Ce commerce est pratiqué, dit-on, avec beaucoup de bonne foi ; mais il n'est pas hors de propos d'y veiller. Les curieux qui passent au printems par cette ville, ne manquent pas de visiter les jardins de Voorhelm, couverts alors des plus belles fleurs. En automne, on vous montre des quantités innombrables d'oignons de tulipes & de jacintes, de

griffes de renoncules, d'anémones, &c, rangées par étages & étiquetées. Il y a de ces oignons qui se vendent depuis un écu jusqu'à cent cinquante florins. La terre qu'on emploie est un sable gris, assez sec, mêlé avec du fumier de vache ; & l'hiver, ce qui reste enterré se couvre d'un demi-pied de tan, qui conserve parfaitement ce qu'on lui confie. Voyant des œillets jaunes, bordés de rouge, je demandai au Fleuriste, s'il en avoit aussi de noirs ? Il se mit à rire, & me dit que c'étoit la folie des Allemands, de croire qu'il y en eût de cette couleur ; qu'il n'en avoit jamais vu, & donneroit mille écus, non-seulement pour en avoir, mais pour en voir.

On me parla d'un établissement singulier, & peut-être unique dans son genre, qui piqua ma curiosité. Autour d'un grand jardin, environné de quatre allées dont le milieu est occupé par des fleurs, des arbres fruitiers & des légumes, regne une enfilade de petites habitations fort propres, qui n'ont que le rez-de-chaussée. Chaque maison est composée de trois pieces, d'un grenier, & d'une petite cour

avec une sortie en dehors. Lorsqu'un de ces appartemens est vacant, un homme & sa femme, ou deux freres, ou deux amis, ou même une personne seule l'achetent à vie, plus ou moins cher, suivant le nombre ou l'âge de ceux qui veulent l'habiter. Chacun alors n'a plus qu'à se meubler, à se vêtir, à se procurer du vin, s'il veut en boire; le reste lui est abondamment fourni par les administrateurs; & la nourriture, dont on m'a fait le détail, y est délicate, saine & abondante.

Ici, comme dans toutes les villes de Hollande, on peut se promener le long des quais, dans les rues plantées d'arbres & bordées de canaux. Près de la ville, du côté de Leyde, est un petit bois, travaillé de maniere à rendre la promenade agréable, mais toujours dans le goût hollandois. Quelques allées sont fort étroites, & absolument abandonnées au soin de la nature. D'autres, beaucoup plus larges, sont taillées en berceau, d'autres, plus grandes, façonnées en forme de rues; le gazon du milieu représente le pavé; des lisieres sablées le long des arbres, imitent les trotoirs; des tilleuls taillés à

pic, sont les maisons ; & leur sommet formé en triangle, représente le pignon du bâtiment. Derriere ce bois, près de la riviere, est une longue enfilade de maisons de campagne, appellée le paradis des Anabaptistes ; parce que la plupart de ces habitations leur appartiennent.

Comme le sol est fort bas en Hollande, il s'est formé, dans l'intérieur des terres, une grande quantité de lacs d'eau douce. Le plus considérable, qui étoit autrefois un pays cultivé & habité par plusieurs villages, est situé entre les villes d'Harlem, d'Amsterdam & de Leyde. Il a environ six lieues de long, deux de large, très-peu de profondeur ; & vers le milieu sont deux petites isles, où l'on engraisse le bétail. Il se rétrécit entre Harlem & Amsterdam ; & cette partie s'étend jusqu'à la digue qui le sépare des eaux de l'Ye, avec lesquelles on peut le faire communiquer, par le moyen de trois écluses pratiquées dans la digue même. Parmi les divers poissons que cette mer de nouvelle création fournit en abondance, il se trouve des coquillages d'une prodigieuse grosseur. La navigation y

est utile pour le commerce, mais incommode & même dangereuse pour les passagers. Les exemples de naufrage n'y sont pas rares; & l'on n'a pas oublié l'accident funeste, où Fréderic, roi de Boheme, vit périr à ses yeux le jeune prince son fils, sans pouvoir lui donner de secours.

Mais quand la navigation seroit plus sûre ou plus utile, cet avantage ne balanceroit pas le préjudice qu'a causée l'inondation. Cette mer occupe actuellement trente mille arpens de terrein, & prend tous les jours de nouveaux accroissemens. Que de terre perdue, dans un pays où l'on en connoît si bien la valeur! On entend dire souvent à des vieillards, que ce lac s'est élargi de plus d'une lieue. Le progrès qu'il fait sans cesse dans les terres en les minant, engage quelquefois les villes & les communautés qui habitent ses bords, à y chercher du remede. On a fait différentes cartes, qui doivent servir d'instruction pour le mettre à sec; mais il en coûteroit des millions. Plusieurs particuliers se sont offerts pour cette entreprise, & ne demandoient d'autre récompense, que la propriété du terrein; leurs offres ont été rejettées;

il paroît néanmoins, que la Hollande pense sérieusement à ce projet. Selon les plans proposés, on ouvriroit les dunes vis-à-vis de Leyde, pour y pratiquer un lit au Rhin jusqu'à la mer; & avec le secours de cinq ou six cent moulins, on vuideroit le lac, en le faisant décharger, partie dans ce fleuve, partie dans l'Ye du côté d'Amsterdam.

Ces moulins, destinés à élever les eaux, sont composés de quatre roues qui tournent ensemble, & ont en dedans plusieurs conduits, faits en spirale, qui viennent se réunir au centre de la roue. L'eau qu'elles puisent par des ouvertures pratiquées à leur circonférences, coule par ces spirales, se vuide dans un canal fait exprès, & passe dans un réservoir voisin, où elle est reprise par une seconde machine, ensuite par une troisieme, puis par une quatrieme, &c. Le service en est sûr, très-prompt, & épargne une infinité de bras dans un pays, où les machines agissent comme les hommes, & les hommes comme des machines.

Quelques savans avoient formé, à Harlem, une Société particuliere, pour y faire des expériences, & conférer

ensemble sur les résultats. Ces conférences donnerent l'idée d'une Association semblable aux autres Académies de l'Europe. Tous les membres se proposerent de réunir leurs travaux, pour concourir au bien, à la gloire de la patrie, à l'encouragement des sciences & des arts. Il fut réglé qu'on feroit des mémoires, qu'on fonderoit des prix pour ceux qui auroient le mieux traité les sujets proposés. Sept Magistrats ouvrirent la premiere assemblée en 1752. Dans le courant de la même année, le nombre des Associés fut augmenté; & cette Compagnie, composée aujourd'hui des plus savans hommes de la nation, a élu le Stadhouder pour son Protecteur. Tous les ans elle distribue un prix, qui consiste en une médaille d'or, autour de laquelle on voit, en guise de cordon, le nom de celui qui l'a remporté; & l'Académie a déjà fait paroître un volume de ses mémoires, plein de recherches utiles & intéressantes. Elle exclut de ses travaux les sujets de pure spéculation, & travaille pour la postérité comme pour son siecle. Elle s'occupe sur-tout des moyens de rendre les machines, les inventions

plus commodes & moins dispendieuses. Les observations, les découvertes sur la botanique, la chimie, l'anatomie, la médecine, la chirurgie, en un mot, tout ce qui peut contribuer à la perfection des arts, entre dans le plan qu'elle a embrassé. Elle n'exclut pas même les matieres de théologie; mais elle écarte les controverses particulieres; & l'on ne traite cette science, que dans ses principes généraux. Enfin on travaille sur tous les objets de littérature, d'histoire, de métaphysique, de politique, de physique, d'histoire naturelle, de morale, de géographie, qui peuvent être de quelque utilité.

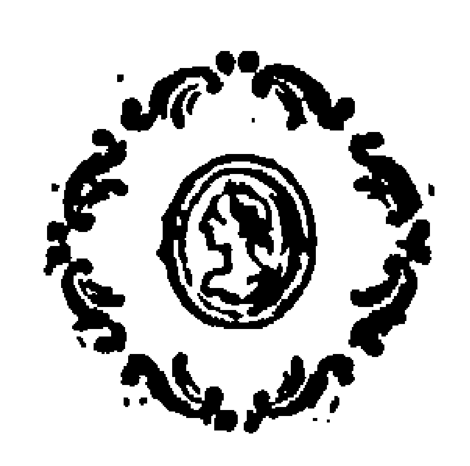
On voit, dans ces Mémoires, différentes gravures, dont quelques-unes entr'autres rappellent une découverte assez curieuse, faite par un menuisier de la ville d'Harlem. Il faisoit scier les pieds d'une chaise qui étoit trop haute; & parmi les morceaux coupés, il en vit un qui le frappa par les merveilles qu'il crut y découvrir. Il voulut d'abord suivre dans le bois (c'étoit du pommier) le dessein qui se présentoit à la surface; & il en scia jusqu'à dix lames de quelques lignes d'épaisseur.
Toutes

Toutes ces lames paroissent offrir des vues de villes & de bâtimens; il y en a même, sur lesquelles on remarque, comme dans l'éloignement, des églises, des clochers, des ramparts si bien formés, qu'on jugeroit que ce sont des plans faits à la main. L'espace en avant, parfaitement proportionné avec le lointain, représente tantôt des terrasses, tantôt une riviere. Au-devant d'une de ces villes, est une piece d'eau, sur laquelle un petit point noir a l'air d'une barque; & sur un des clochers, on croit appercevoir un cadran, dont l'aiguille marque une heure & demie: la même apparence subsiste avec une loupe ordinaire. Au-dessus de ces villes, on voit par-tout un ciel bien ordonné, autrement coloré que le reste du tableau; & quelquefois une aurore qui se leve derriere la ville. Toutes ces vues sont d'une couleur brune: les coups de lumiere & l'obscurité des ombres y sont si bien distribués, qu'en les regardant même d'assez près, on les prendroit plutôt pour un ouvrage de l'art, que pour des jeux de la nature. Le bas de la chaise dont ce morceau a été scié, étant de forme conique, les dix tableaux ne sont pas tous du

même diametre. Le sieur Schut, c'est le nom du Menuisier, les a offerts à l'Académie pour mille florins; mais la Compagnie n'étant pas encore dans l'intention d'assembler un cabinet de curiosités, s'est contentée de les faire graver, pour les publier dans ses mémoires.

Je suis, &c.

A Harlem, ce 13 mai 1756.



Faute à corriger.

Page 144, *ligne premiere*, d'arbres, *lisez* arbres.

LETTRE CCXLIX.

SUITE DE LA HOLLANDE.

Nous reprîmes le chemin d'Amsterdam; & à une lieue de Harlem, nous mîmes pied à terre, pour passer la digue qui sépare les deux mers. On apperçoit sur la droite, le château de Swanembourg, où s'assemblent les Etats de Rheynland, petit pays qui comprend Leyde, Harlem, & plusieurs villages circonvoisins. Ce château est d'une grandeur médiocre, joli d'ailleurs, & de l'ordre Ionique. Au-delà de la digue, on retrouve un second canal, où l'on s'embarque pour Amsterdam. J'y fis mes remerciemens & mes adieux à mon Médecin; & je partis pour Leyde, la plus ancienne cité des Bataves, excepté Utrecht. Ptolomée la nomme *Lugdunum Batavorum*; & les Romains l'appelloient la capitale des Germains, *Caput Germanorum*.

Cette ville est, après Amsterdam, la plus peuplée de la Hollande: on y

compte soixante mille habitans. Les rues en sont belles, propres, bien percées, les maisons bien bâties ; & les canaux qui la traversent y forment plus de cinquante isles, où l'on aborde par plus de cent soixante ponts. Une de ces rues est appuyée sur une voûte ou arcade d'un quart de lieue de longueur, sous laquelle coule un ruisseau qui entraîne les immondices. On navige, plusieurs fois l'an, sur ce canal souterrein, pour le visiter & le nettoyer.

Les quais le long du Rhin, les rues même, & quelques canaux plantés d'arbres, font par-tout de jolies promenades ; mais les fenêtres étant absolument offusquées par les branches, dont le tronc n'est éloigné que de deux ou trois pieds des murailles, doivent nécessairement incommoder les habitans. Deux de ces canaux portent le nom de Rhin, se réunissent ensuite, & vont perdre leur nom & leurs eaux dans le sable à Catwick, près de la mer. N'imaginez pas que ce soit encore ici cette riviere fameuse, qui arrose & fertilise l'Alsace, l'Allemagne & une partie des Pays-Bas : elle n'en est, tout au plus que l'ombre ou l'image : une tempête

furieuse amoncela une si grande quantité de sable à l'entrée de ce fleuve, que ses eaux, obligées de refluer, se pratiquerent de nouvelles issues.

La ville de Leyde peut avoir une lieue & demie de circonférence ; & l'on y entre par huit portes. On y comptoit dix-huit maisons religieuses avant la réformation. Son château, nommé le Bourg, paroît un ouvrage des Romains. Il est bâti dans une isle que le Rhin forme au milieu de la ville, & sur une espece de montagne faite de main d'hommes. On y trouve un puits d'une profondeur surprenante, dont l'eau est douce, mais en petite quantité. L'enceinte de ce fort, qui subsiste encore, est de forme circulaire ; & le haut des murs, d'où l'on découvre la ville & la campagne, est crénelé. On a planté des vignes & des arbres dans l'intérieur ; ensorte que la colline n'est plus qu'un verger, qui renfermoit anciennement des cerfs, des biches, des chevreuils & des paons. On voit ailleurs les restes d'un vieux château, dont les pierres sont larges, épaisses, & liées par des crampons de fer. C'étoit, dit-on, le palais du Préteur, ou plutôt l'endroit

où les Danois recevoient les impôts qu'ils établissoient sur la Frise. Les ruines des anciens monumens qui sont aux environs de Leyde, & celles qu'on y découvre tous les jours en fouillant la terre, semblent prouver que les Romains ont séjourné long-tems dans cette partie de la Hollande.

Parmi les églises de cette ville, la plus vaste, & peut-être une des plus belles des sept provinces, est celle de saint Pierre. C'est un grand vaisseau gothique, d'une juste élévation, mais dont le plafond est en bois. On y voyoit autrefois une tour fort haute, qui tomba au commencement de l'autre siecle, & dont les fondemens existent encore. Je connois peu d'églises qui renferment un si grand nombre d'épitaphes, la plupart de Médecins, de Sénateurs, & de Ministres du Saint Evangile. On y lit, entr'autres, celle de Boërhaave sur le mausolée que la ville de Leyde a fait élever au génie salutaire de ce célebre Médecin, *salutifero Boerhaavii genio sacrum:* c'est une urne de marbre blanc, ornée de draperies & de guirlandes, sur un piedestal de marbre noir. Six têtes ciselées, dont quatre

représentent les quatre âges de la vie, & les deux autres la Médecine & la Chymie, forment un grouppe entre l'urne & le piedestal. Sur une des faces, est le buste du Docteur en médaillon, avec cette devise : *sigillum veri simplex*, « le simple sceau de la vérité ». D'un côté on a gravé la date de sa naissance, & de l'autre celle de sa mort.

Herman Boërhaave naquit en 1668 à Voorhout, près de Leyde. Son pere, Pasteur de cette ville, lui apprit les langues savantes, & le destina au même ministere; mais sa mort laissa au jeune homme la liberté de suivre son goût qui le portoit à la médecine. Il fut reçu docteur en cette science en 1693 ; & bientôt l'université de Leyde lui donna les témoignages d'estime les plus éclatans. Il y enseigna la médecine, la chymie & la botanique, & s'acquit une si grande renommée, que les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons. La ville de Leyde fut alors l'école de l'Europe pour toutes ces sciences; & toutes les Puissances y envoyerent des disciples, qui trouverent dans l'habile Professeur, non-seule-

ment un maître éclairé, zélé, laborieux, mais encore un pere tendre, qui les encourageoit dans leurs travaux, les consoloit dans leurs peines, les soulageoit dans leurs besoins. Les Académies des Sciences de Paris & de Londres se l'associerent; & il fit part à l'une & à l'autre de ses découvertes sur la chymie. Lorsque Pierre-le-Grand vint en Hollande pour s'instruire de la marine, il alla également prendre des leçons de ce Docteur célebre, dont la réputation étoit répandue jusqu'à la Chine. Un Mandarin lui écrivit avec cette seule adresse : *à l'illustre Boërhaave, médecin en Europe ;* & la lettre lui fut rendue directement. Cet homme fameux mourut en 1738, laissant une fille unique, riche de quatre millions, quoiqu'il eût d'abord été obligé de donner des leçons de mathématique pour subvenir à ses besoins.

Depuis Hippocrate, aucun médecin n'a plus mérité que lui, l'estime de ses contemporains & la reconnoissance de la postérité. Il joignoit aux lumieres & aux talens supérieurs de l'esprit, les qualités du cœur qui rendent l'homme précieux à la société. Nous avons de

lui des Institutions de Médecine, qu'il composa pour ses éleves, des Aphorismes sur la connoissance & sur la cure des maladies, & des Elémens de chymie, qui passent pour son chef-d'œuvre. Tous ces ouvrages sont en latin, ainsi qu'un traité des maladies vénériennes, qu'on vient de traduire en françois. Quelques personnes, plus attachées à la bienséance qu'à l'utilité publique, voudroient que les livres qui traitent de pareilles matieres, fussent écrits dans une langue morte. Elles insistent sur le danger de mettre entre les mains de tout le monde, des ouvrages propres à exciter la curiosité des jeunes gens. C'est, sans doute, par des vues si sages, que le savant Astruc a composé en latin ses livres admirables des maux vénériens; & il est probable que ce même motif engagea l'illustre Boërhaave à écrire dans le même idiome, un traité sur le même sujet. D'autres, au contraire, pensent que rien n'est plus capable d'inspirer à la jeunesse beaucoup de retenue & de circonspection, que ces sortes de lectures. Quel est, en effet, le jeune homme le plus emporté par ses

passions, qui, après le récit des affreux ravages que cause cette cruelle maladie, & des remedes violens qu'elle exige, soit tenté d'en courir les risques?

L'église de Notre-Dame, qui est aujourd'hui le grand temple des François & des Wallons réformés de cette ville, n'a de remarquable, que l'épitaphe fastueuse de Joseph Scaliger. Né à Agen en 1549, il embrassa le calvinisme à l'âge de vingt-deux ans, & vint achever ses études dans l'Université de Paris. Appellé à celle de Leyde, il y professa pendant seize ans, & mourut en 1609. Ce fut, sans contredit, un des plus beaux esprits du dernier siecle. Ebloui par les louanges excessives que lui atttiroit son savoir, il s'imaginoit que la nature s'étoit épuisée en sa faveur, & que les autres hommes n'avoient reçu en partage qu'une profonde ignorance. De son autorité privée, il s'étoit établi directeur de la république des lettres; & les membres qui la composoient alors, ne paroissoient à ses yeux que de vils esclaves. Il étoit sur-tout entêté d'une noblesse prétendue, qu'il faisoit remonter jusqu'aux anciens Princes de

Vérone; & il avoit publié un livre, pour relever l'ancienneté & l'éclat de sa maison. Le terrible Scioppius, qui aspiroit à la premiere place dans l'empire littéraire, saisit cette occasion pour satisfaire sa jalousie & son animosité. Il découvrit dans l'ouvrage de son rival, près de cinq cens fautes, & assaisonna sa critique des injures les plus grossieres. Elles remplirent d'ennui & de tristesse l'ame du pauvre prince de Véronne, qui mourut au bout de deux ans, percé des traits dont il avoit montré à ses ennemis le funeste usage.

Ce qui donne le plus d'éclat à la ville de Leyde, c'est, sans contredit, son Université. Guillaume I, prince d'Orange, la fonda en 1575, comme gouverneur de la Hollande, au nom de Philippe II, roi d'Espagne. La beauté du lieu, la douceur des habitans, les promenades charmantes dont la campagne est diversifiée, le voisinage de la mer, la situation du pays qui est comme le centre de la province, tout concouroit à faire choisir cette ville pour un pareil établissement. Le 8 de Février on y commença les leçons publiques; & tous les ans, au même jour, on fait l'ins-

tallation du Recteur nommé par le Stadhouder, & que ce Prince choisit parmi trois Docteurs, dont la liste lui est présentée. Cette Académie, devenue très-florissante, se vante d'avoir eu des professeurs du premier mérite, & nomme entr'autres Grotius, Heinsius, Vossius, Gronovius, Burmannus, Saumaise, Descartes, S'gravesande, &c.

Daniel Heinsius, né à Gand, d'une famille distinguée, fut disciple de Scaliger, & lui succéda dans sa place de professeur d'histoire & de politique. On a de lui des traductions assez fideles de Maxime de Tyr, & de la politique d'Aristote, à laquelle il a joint un traité sur la tragédie; d'Hésiode, auquel il a ajouté des notes; de Théocrite, de Moscus, de Bion; plusieurs ouvrages de littérature & de philosophie, un recueil de harangues, & un autre de vers grecs & latins. Il eut un fils qui cultiva les lettres comme son pere, travailla dans le même genre, fut employé dans les négociations, & mourut à la Haye en 1681, âgé de soixante-un ans.

Les Vossius ont tenu un rang distingué parmi les littérateurs Hollandois du dix-septieme siecle. Gerard-Jean,

pére de quatre fils célebres, se rendit habile dans les belles-lettres & dans l'histoire. Son mérite lui valut la direction du collége de Dordrecht ; on lui confia ensuite une chaire de chronologie & d'éloquence dans l'université de Leyde. Appellé à Amsterdam, pour y remplir celle de professeur d'histoire, il y fit imprimer des *in-folio* sur les Ecrivains grecs & latins, sur les mathématiques, l'idolatrie, la chronologie, le pélagianisme, les étimologies, les vices du langage, & plusieurs autres sujets remplis d'un savoir profond, & de remarques solides. Le dernier de ses fils, Isaac Vossius, passa en Angleterre, & devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages, sur des matieres d'érudition, suivant le goût du tems, répandirent son nom par toute l'Europe. Louis XIV chargea Colbert de lui envoyer une lettre de change, comme une marque de son estime & de sa protection. Dans la lettre qui accompagnoit ce présent, on lui disoit que si ce Monarque n'étoit pas son souverain, il vouloit du moins être son bienfaiteur, en considération d'un nom

que son pere avoit rendu illustre, & dont il conservoit toute la gloire.

Gronovius, professeur de belles-lettres à Deventer, puis à Leyde, où il mourut en 1672, étoit né à Hombourg en 1611. Il a donné des éditions estimées de plusieurs Auteurs latins, tels que Plaute, Saluste, Tite-Live, Seneque, Pline, Quintilien, Aulugelle. Il a restitué un grand nombre de passages, & en a corrigé d'autres avec beaucoup de succès. Il eut un fils, aussi savant que son pere, qui voyagea en Angleterre, en France, en Italie. Le Grand-Duc de Toscane lui donna une chaire à Pise, qu'il quitta pour aller occuper celle de son pere à Leyde. Il mourut en 1716, âgé de 71 ans, avec le titre de géographe de cette ville, & la réputation d'un homme savant, mais caustique. Son caractere le fit plus haïr, que ses ouvrages ne le firent estimer. Les principaux sont des éditions d'Auteurs grecs & latins, & plusieurs écrits polémiques, où il a répandu une partie du fiel amer qui le dévoroit.

François Burman, né à Leyde en

1626, professa la théologie à Utrecht, & publia plusieurs livres sur cette science. Son fils lui succeda, & écrivit sur les mêmes matieres. Un troisieme Burman occupa une chaire de professeur d'histoire, d'éloquence, de grec & de politique, & mourut en 1741, avec la réputation d'un savant laborieux & d'un commentateur infatigable, dont les ouvrages marquent plus de savoir que d'esprit, plus d'érudition que de goût.

La plupart de ces Savans joignoient à un corps plus robuste que celui d'un athlete, une prodigieuse mémoire, & un travail encore plus prodigieux. Ils avoient entassé autant d'érudition, qu'il soit possible d'en faire entrer dans une tête; mais il n'avoient presque jamais ménagé un moment pour penser; tout étoit employé à lire. Si vous leur proposiez une question, ils vous accabloient en versant, avec profusion, tout ce que les différens mots, dans lesqnels étoit énoncée votre demande, rappelloient à leur souvenir; & s'ils omettoient quelque chose, c'étoit précisément le point que vous desiriez de savoir.

Claude Saumaiſe naquit d'une famille noble, à Semur en Bourgogne, où ſon pere fut ſon premier maître dans l'étude des langues ſavantes. Il embraſſa le calviniſme, & ſe retira à Leyde, où il fut profeſſeur honoraire après Scaliger, dont il partagea les défauts & les talens. Son orgueil ne pouvoit ſouffrir de contradiction; & dès qu'on n'étoit pas de ſon ſentiment, on étoit qualifié d'ignorant, de bête, ou de frippon. Un Savant de ce caractere ne devoit pas vivre long-tems en paix; auſſi Saumaiſe eut-il continuellement les armes à la main. Il rencontra dans le pere Petau, un adverſaire redoutable; qui ſçut bien lui rendre les injures qu'il en recevoit. Petau étoit d'une humeur auſtere & farouche; il avoit d'ailleurs affaire à un hérétique; c'étoit, pour un Jéſuite, une raiſon de plus de ne pas le ménager. Saumaiſe éprouva le ſort de Jules Scaliger, & ſuccomba ſous les traits du célebre Milton. L'attaque fut ſi violente, qu'elle ne contribua pas moins que l'humeur inſupportable de ſa femme, à lui cauſer la mort. Cette femme, qui étoit une mégere, le maîtriſoit comme un enfant,

ſe glorifiant néanmoins d'avoir épouſé le plus ſavant de tous les Nobles, & le plus noble de tous les Savans.

La philoſophie péripatéticienne jouiſſoit alors en France de la plus grande faveur. Deſcartes ſe retira en Hollande, pour n'avoir aucune eſpece de dépendance qui le forçât à la ménager. Pendant un ſéjour de vingt-cinq ans, qu'il fit en différens lieux des Provinces-Unies, il eut des ennemis & des enthouſiaſtes. L'univerſité d'Utrecht fut carthéſienne dès ſa fondation; celle de Leyde parut ſuivre ſon exemple; mais quelques pédans, entêtés des chimeres ſcolaſtiques, firent défendre la nouvelle philoſophie comme dangereuſe; & ſon Auteur paſſa en Angleterre, où ſes opinions ne trouverent pas moins d'obſtacles qu'en Hollande.

A tous ces noms fameux, dont l'Univerſité de Leyde ſe glorifie, j'ajouterai ceux du phyſicien Muſchenbrock, célebre par ſes découvertes ſur l'électricité, & du ſavant Alaman, Suiſſe de naiſſance, connu dans le même genre, par ſon zele, ſes talens, ſes lumieres, & l'accueil qu'il fait aux étrangers. J'ai voulu moi-même, une

ſeule fois, aſſiſter à ſes leçons; & j'ai admiré avec quel art il ſait les rendre agréables & intéreſſantes par le choix des matieres, claires & faciles par la netteté & la préciſion. Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut l'attention, le ſilence qui regnoit dans cette aſſemblée nombreuſe, la juſteſſe, l'air de candeur & de ſimplicité de l'habile Profeſſeur, le ſoin avec lequel il écartoit tout ce qui pouvoit déroger à la dignité d'une inſtruction ſérieuſe & utile. Outre le cabinet de phyſique qui appartient à l'Univerſité, M. Alaman en a un autre chez lui, aſſez bien monté pour y donner des leçons particulieres. C'eſt là, que ce grand phyſicien offre aux yeux, & développe à l'eſprit, les phénomenes les plus ſurprenans de la nature. Ce docte & agréable licée eſt ſouvent honoré & embelli de la préſence de femmes illuſtres & aimables, qui ſuivent avec aſſiduité les cours de phyſique qu'on y donne, & font briller quelquefois, non-ſeulement cette curioſité qui leur eſt naturelle, mais encore la plus ſubtile capacité.

On ne fait aucune difficulté à Leyde de conférer les grades de l'Univerſité

aux Catholiques, excepté en théologie; mais les parens qui craignent de confier leurs enfans à des Protestans, préferent de les envoyer à Louvain, ou dans d'autres académies des Pays-Bas; ce qui cause à la ville de Leyde un préjudice auquel il feroit facile de remédier, en établissant un professeur catholique dans chaque faculté.

Les Fabricans & les écoliers forment ici plus des trois quarts des habitans; aussi dit-on que dans Juillet & Août, qui sont le tems des vacances, les rues paroissent désertes. Les personnes occupées aux manufactures, ne sortent que les dimanches. Les principales fabriques sont de draps & de différentes sortes d'étoffes.

Ces draperies furent les premieres causes de l'aggrandissement de cette ville. Plusieurs bourgeois d'Ypres, de Liége, de Gand & autres lieux trop exposés à la guerre, se retirerent à Leyde, dont la situation leur parut plus propre pour cette espece de travail. Ils s'établirent entre le vieux & le nouveau Rhin, dessécherent cet emplacement, y bâtirent des maisons, y creuserent des canaux, les

revêtirent de briques, & y dresserent des ponts-levis, afin que les bateaux chargés pussent y passer avec leurs mâts & leurs voiles. Se trouvant encore trop resserrés par la quantité de gens qui y arrivoient, les habitans furent obligés de s'aggrandir une seconde fois, en joignant au premier terrein, ce qui forme aujourd'hui la rue de Harlem. Ces accroissemens successifs se réitererent souvent, jusqu'à ce qu'enfin la ville fut environnée de murailles; & embellie d'un large rampart, qui en fait le tour en dedans, & forme, en dehors, une charmante promenade.

Les Hollandois comparent Leyde à Athenes, & la regardent comme la métropole des Doctes de leur pays. Ils y ont un cabinet de physique, d'histoire naturelle, d'antiquités, un jardin des plantes, un observatoire; une bibliotheque publique, un amphithéâtre d'anatomie, & tout ce qui peut donner de la facilité & de l'éclat à une ville studieuse & savante. Les facultés de droit & de médecine y ont joui, dans tous les tems, de la plus grande splendeur, par le soin qu'on a toujours eu

d'y attirer les plus célébres docteurs de l'Europe. On y trouve d'excellens maîtres pour les exercices du corps, d'autres pour les langues, la musique, les mathématiques. On y compose une Gazette françoise, dont le double objet est de satisfaire la curiosité publique sur les événemens & les découvertes qui peuvent l'intéresser, & de former un recueil de mémoires & de détails propres à servir à l'histoire. Une correspondance étendue, suivie & exacte, tant au dehors que dans l'intérieur, lui procure des pieces & des monumens qui font connoître la politique du jour & les intérêts des Puissances.

A l'entrée du jardin botanique, on lit une inscription latine, qui permet de voir tout, & défend de toucher à rien. Le Professeur qui en a la direction, explique aux étudians la nature, les propriétés, les vertus des simples, & quelquefois les mene herboriser sur les dunes, où quantité de plantes salutaires croîssent naturellement. On entretient avec autant de soin que de dépense, celles qu'on apporte des deux Indes, dont ce jardin est toujours très-bien fourni,

Dans une des galeries qui l'environnent, est le cabinet d'histoire naturelle. On y voit des raretés de tous les tems, de tous les pays; des idoles des payens, des dépouilles de serpens, des habits étrangers, des momies d'Egypte, des animaux à plusieurs têtes, une oie du détroit de Magellan, une chauve-souris des Indes, des oiseaux à cornes, des poissons ailés, un almanach des Lapons, des patins de Finlande, une trompette du Japon, la peau d'une sirene, les bottes de Charles-Quint, &c. Il y a, sur le côté, une salle bâtie exprès, pour placer des antiques trouvés à Rome, & légués par un Curieux. Dans le nombre, je n'ai vu de beau qu'un Hercule appuyé sur sa massue, un Apollon, & un jeune homme, dont il n'y a que le tronc de pur; les bras & les jambes ont été ajoutés depuis.

Le cabinet d'anatomie, moins remarquable par sa structure, que par les pieces qu'il renferme, offre d'autres curiosités. Il est construit en amphithéatre, pour donner aux spectateurs la facilité de voir toutes les parties de l'homme ou de l'animal dont on fait la dissection. Ce lieu est orné de squelettes

humains de toutes les tailles, de tous les sexes, de tous les âges, qui font le tour du cabinet. On montre, dans une autre piece, des squelettes d'animaux, mêlés avec ceux de quelques criminels punis pour leurs forfaits; la vessie d'un homme, contenant seize pintes d'eau; la peau d'un autre, préparée en façon de parchemin; des boyaux dont on a fait une chemise; un prince d'Egypte embaumé depuis deux mille ans; un squelette de baleinon bien entier, de vingt pieds de long; la tête d'une baleine beaucoup plus grande, un singe des Indes avec des ailes, une main de nymphe marine, & le squelette d'un jeune homme qui avala un couteau, en voulant se défaire d'une arrête qui l'étrangloit. On lui ouvrit l'estomac; & il vécut encore trois ans après l'opération.

Au sortir de cette salle, en tournant sur la gauche, on trouve un escalier qui conduit à la bibliotheque publique. Un Bibliothécaire, choisi parmi les professeurs de l'université, en est le Directeur, & a sous lui des Substituts qui ouvrent la salle deux fois par semaine, le mercredi & le samedi,

depuis deux heures jusqu'à quatre. Le fond principal de cette collection est composé des livres précieux dont Scaliger l'a enrichie; de ceux que les Curateurs de l'Académie ont achetés des héritiers de Vossius, & sur-tout des manuscrits hébreux, samaritains, arabes, persans, éthiopiens, que Golius a légués à la ville par son testament. Ce Golius, né à la Haye en 1596, succéda au savant Erpenius dans la chaire d'arabe de l'université de Leyde. Il voyagea en Afrique & en Asie, pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales. Les Turcs le laisserent fouiller dans les bibliotheques de Constantinople, & lui proposerent divers avantages pour le retenir parmi eux: il préféra le séjour de Leyde, où il donna quelques traductions d'ouvrages arabes.

Plusieurs particuliers de cette ville ont aussi de riches cabinets de livres & de tableaux, non pour faire servir à la décoration de leurs maisons, ce qui n'est propre qu'à l'instruction de l'ame & à l'ornement de l'esprit. Car ne croyez pas qu'on voie ici, comme en France, de ces hommes lourds, qu'un défaut

défaut d'éducation a privés des avantages de l'étude, amonceler des volumes dans tous les genres, & affecter de former des bibliotheques. Les Hollandois se mocquent de ces gens qui, dénués des premiers élémens des lettres humaines, mettent au nombre des meubles, ce qui n'est destiné qu'à orner la mémoire, à éclairer le jugement, & recueillent les ouvrages des Auteurs grecs & latins, sans aucune connoissance ni de ces langues, ni de ce que contiennent leurs écrits.

L'Université ou Académie de Leyde occupe l'emplacement d'un ancien couvent de religieuses, où l'on voit encore la forme d'une petite église. On y compte quinze Professeurs, dont trois en théologie, trois en jurisprudence, cinq en médecine, & les autres pour la philosophie, l'histoire, l'éloquence, la littérature & les langues. Les Curateurs, élus à vie par les États de Hollande & de West-Frise, sont, avec les Bourguemestres, chargés de pourvoir à leur entretien, & à celui de tous les Officiers & Suppôts de l'Université. Les Etudians jouissent du privilége de ne payer aucun

droit pour le vin & la biere qu'ils consomment à leur table ; & s'ils pêchent contre les loix de la société, même en affaires criminelles, ils ne doivent être jugés que par le Recteur, les Assesseurs, les Bourguemestres & les Echevins, pourvu qu'ils soient inscrits sur les registres de l'Académie, où les personnes du plus haute rang se font honneur de voir leur nom. On trouve, dans ces mêmes registres, que les François s'étant approchés de Leyde dans le dessein de l'assiéger, les Etudians allerent, sous la conduite de leurs Professeurs, offrir leurs services aux Magistrats contre l'ennemi en cas d'attaque ; mais le dégel qui survint, ayant fait partir notre armée, on frappa une médaille pour éternifer cette brave & intrépide résolution. Henri IV marqua sa reconnoissance, du secours qu'il avoit reçu des Etats de Hollande, en faisant valoir, dans son royaume, les certificats d'étude & de capacité accordés par l'Université de cette ville, & maintint les Gradués dans les titres & les honneurs qu'ils avoient obtenus en cette même Ecole.

C'est dans une des cours de l'Académie, qu'étoit anciennement la fameuse

imprimerie d'Elzevir, d'où sont sorties ces belles éditions grecques, latines, hébraïques & arabes, dont les Sçavans ornent encore leurs cabinets. Il n'y a plus de libraire de cette famille, depuis la mort du dernier de ce nom, arrivée à Amsterdam en 1680. Les plus célebres de ces Artistes ont été Louis, Bonaventure, Abraham & Daniel Elzevirs. Ils n'égaloient pas nos Etiennes pour l'érudition; mais ils ne leur cédoient, ni dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils les ont même surpassés pour l'élégance & la délicatesse des petits caracteres. Leur Virgile, leur Térence, leur Nouveau Testament grec, & quelques autres livres ornés de lettres rouges, vrais chefs-d'œuvre de typographie, satisfont également l'esprit & la vue par l'agrément, la finesse & la correction.

Le Prince d'Orange avoit fondé l'Université de Leyde, pour récompenser les habitans de leur attachement à son parti. Ils en avoient donné tout récemment une preuve bien sensible, en fermant leurs portes aux troupes de Philippe II; & le siége qu'ils soutinrent, en préférant les horreurs de la guerre, de la peste

te & de la famine à la domination espagnole, est peut-être un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Il n'y avoit pas un soldat, pas un matelot, qui ne fût couvert de blessures. Dans une attaque particuliere, un Zélandois arracha le cœur d'un Castillan, le mordit & le rejetta avec indignation, en disant : « il est trop amer ». Les provisions étoient épuisées ; l'ennemi offroit aux Assiégés la plus belle capitulation : le peuple expirant demandoit du pain : le Bourguemestre le voyant attroupé, parut sur un perron & dit : « mes amis, j'ai juré d'être fidele, » jusqu'à la mort, au Prince & aux Etats, » je ne suis point parjure ; vos maux » m'affligent ; si mon corps peut appaiser votre faim, je vous le livre ; partagez-le entre vous ; j'aime mieux » qu'il vous serve de nourriture, que » de proie à la cruauté de l'ennemi ». Dès ce moment les clameurs cesserent ; & ce même peuple, du haut des remparts, cria aux Assiégeans : « nous mangerons notre bras gauche ; mais nous » conserverons le droit pour nous défendre ; &, si nous sommes vaincus, » pour mettre le feu à nos maisons &

» nous brûler, nous, nos femmes & » nos enfans ».

Le Prince d'Orange avoit ordonné de percer les digues, & fait partir une flotte chargée de provisions. Elle fut long-tems arrêtée par des vents contraires; mais une tempête, qui favorisa l'inondation, facilita l'entrée de ce secours. Les Assiégeans prirent la fuite; & la flotte arriva à Leyde, dont la peste, compagne de la famine, avoit enlevé le tiers des habitans. On conserve, dans le cabinet d'un particulier de cette ville, la représentation de ces deux fléaux, suite malheureuse de ce siége à jamais mémorable. Dans l'un, on voit des hommes, des femmes, des enfans se jetter, avec fureur, sur le cadavre d'un animal mort; composer une bouillie détestable avec de vieux cuirs, des peaux de poisson sec, des os de cheval, de vache, de chien, ramassés dans les fumiers; nourrir les enfans avec les boyaux, à moitié pourris, des animaux qu'on vient de dévorer; se repaître de feuilles de vignes, de racines d'arbre, de rats, de souris, qu'on ne se donne pas même le tems de faire cuire. Des hommes exténués languis-

ſent en attendant le trépas ; des enfans à la mamelle périſſent ſur le ſein deſſéché de leurs meres expirantes.

Le ſecond tableau préſente des objets plus effrayans : c'eſt celui de la peſte qui acheve de ravager cette ville malheureuſe. L'affreuſe calamité porte la terreur & la mort par tout où elle eſt, & la conſternation où elle n'eſt pas. Tout devient ennemi ou ſuſpect; & chacun ſonge à ſa conſervation aux dépens de celle d'autrui. La guerre la plus vive n'exerce point de pareilles hoſtilités ; les précautions les plus ſéveres, les plus dures, paroiſſent raiſonnables & néceſſaires ; on leur ſacrifie les devoirs les plus ſacrés de l'humanité, quelquefois même les liaiſons les plus tendres, les plus intimes du ſang & de la nature. Le pavé eſt couvert de malades & de mourans ; on ne voit au milieu des rues, que des cadavres, de vieilles hardes, des charriots, qui enlevent des corps morts. Les portes, les fenêtres des maiſons, les ſoupiraux des caves, les iſſues par où l'on peut monter ſur les toits, en un mot, toute ouverture eſt bouchée, fermée, cadenaſſée. A meſure que la peſte étend

ses progrès ; les Chirurgiens, les Infirmiers, les Fossoïeurs de viennent plus rares. Les cadavres séjournent ; l'infection augmente; les vivans sont, en quelque sorte, plus à plaindre que ceux qui périssent. Chaque jour enleve plus de deux cens habitans ; & le nombre des pestiférés devient si considérable, que le soin principal est de trouver des emplacemens libres, pour former de nouveaux hôpitaux. Les Administrateurs eux-mêmes succombent, & occupent ces mêmes lits, d'autant plus effrayans pour eux, qu'ils n'y ont vu aucun malade que la mort ait épargné.

Dans ces affreuses circonstances, arrive la flotte chargée de provisions. On ne peut exprimer la joie qui vient ranimer toute cette ville malade & affamée : ces squelettes ressuscités trouvent des forces pour courir sur les quais. Ils dévorent des yeux ces bateaux remplis de pain, de bled, de fromage, de harangs. Les vieillards, les enfans, les femmes, les hommes tendent les mains, pour recevoir ce que leur jettent les soldats. Quelques-uns viennent à la nage, & montent sur les barques. Ceux qui ont attrapé

quelques morceaux, courent à leurs maisons, les porter à leur famille; & tous s'écrient : « graces au ciel! » Leyde est délivrée; béni soit le » Prince qui nous rend à la vie ». Les Chefs vont au temple, & ordonnent des chants de reconnoissance. Le *Te Deum* est interrompu mille fois, par les sanglots que l'attendrissement & la joie arrachent aux assistans. Les transports redoublent par l'arrivée du Prince lui-même, qui vient marquer sa satisfaction à ce peuple reconnoissant; & le Sénat ordonne qu'on célébrera tous les ans, à pareil jour, une fête solemnelle en mémoire de ce bienfait. Cet événement est le sujet d'un troisieme tableau qui se voit dans le même cabinet.

On fit, durant le siége, de la monnoie de papier, dont il se trouve encore des pieces, avec cette légende : *hæc liberta-* » *tis origo : pugno pro patria*. Nous souf- » frons pour notre liberté; nous com- » battons pour la patrie ». On conserve aussi un pain, qu'on dit avoir été miraculeusement transformé en pierre, pour punition d'une jeune fille qui en refusoit à sa sœur durant la famine.

En parcourant cette ville, on me fit

remarquer une maison où s'assemblent les Jurés Tailleurs, pour les affaires de leur Communauté. On y montre la table où travailloit, du même métier, ce trop fameux Jean de Leyde, ce Patriarche des Anabaptistes, qui eût l'audace de se faire proclamer roi de Sion. On y garde son portrait & celui de sa femme, avec un tableau qui représente son entrée triomphante à Munster. Obligé de se rendre à discrétion, il est conduit devant l'Evêque qui lui reproche les maux qu'il a causés à son peuple. « Mon cher Waldeck, » répond l'imposteur, le mal dont tu » te plains, n'est pas aussi grand que » tu veux le faire entendre. Je peux te » procurer le centuple de tout l'argent » qu'il t'en a coûté. Enferme-moi dans » une cage; fais-moi transporter dans » toutes les provinces de l'Europe. Ne » tire des curieux qu'un florin par tête » pour voir le roi de Sion; & je t'as» sure que tu recueilleras de quoi payer » tes dettes & augmenter tes revenus. » Tu seras content, dit le Prélat; je » t'enfermerai dans une cage, mais » d'une autre façon que tu n'espères ». On le conduit de ville en ville pour le

faire voir au peuple & intimider le rebelles. On lui déchire la chair ave des tenailles ardentes ; & l'on met so corps dans une cage de fer, qu'o place au haut d'une tour.

Parmi les rues de Leyde, on re marque celle de Rapembourg, aussi frappante par l'étendue, que par la beauté. Au milieu est un large canal planté d'arbres dans toute sa longueur & orné, de chaque côté, de jolies mai sons. La grande rue & la plus mar chande commence à la porte de la Haye & finit à celle d'Utrecht, près de laquelle le vieux Rhin entre dans la ville, & va se perdre, à une lieue, dans les sa bles de Catwick. On le passe sur plusieurs ponts de bois & de pierre : l'un, nommé Pont-au-Bled, sert de marché pour cette denrée; un autre, pour une raison semblable, s'appelle le Pont au-Poisson. Après ces deux premieres rues, celle de Harlem est la plus considérable; mais un des grands défauts de cette ville est la puanteur qu'exhalent la plu part de ses canaux, dont l'eau tou jours dormante, ne se renouvelle pres que jamais. Les moulins, construits pour lui donner quelques rafraîchissemens, entraînent beaucoup de peine & de

dépense, & produisent peu d'effet, sur-tout pendant les grandes chaleurs.

Chaque quartier de Leyde présente quelque établissement utile. Ici, c'est un hôpital pour les vieillards, pour les passagers, pour les pauvres & pour les foux; là, une maison pour les orphelins, où cinq cens enfans apprennent à lire, à écrire, à travailler. Le soin qu'on prend, en général, dans toute la Hollande, pour subvenir aux besoins des familles indigentes, est digne d'éloge & d'admiration. Il est peu de pays, où l'on fasse plus de charités, ni avec tant d'ordre. Pendant l'hiver on distribue des couvertures de lit, de la tourbe, &, en diverses saisons, du linge, des draps, des chemises, & toujours du pain. Tous les trois mois, les Magistrats se donnent la peine d'aller eux-mêmes recueillir dans une bourse, ce qu'il plait à chacun de donner; & cette collecte est appliquée aux besoins des pauvres Réformés. D'après cela, je ne croyois pas trouver ici des mandians : il y en a cependant, mais en petit nombre.

Les draperies de Leyde font vivre

une infinité d'étrangers. Les laines fines qu'on y emploie, viennent d'Espagne; les plus grossieres s'apportent d'Angleterre & de Poméranie. Les halles aux draps, aux sagettes, aux bouracans, sont des especes de magasins, où l'on examine si ces étoffes ont la qualité qu'exigent les ordonnances; & si on les approuve, on les marque aux armes de la Cité. Des gens du métier, établis par les Magistrats, sont chargés d'y veiller avec attention, & d'en faire de fideles rapports.

Si Leyde a fourni, à quantité de fugitifs, des moyens de subsistance, ceux-ci, par reconnoissance, y ont apporté les arts de leurs pays, &, par-là, ont contribué à rendre ses manufactures plus riches & plus florissantes. Il se tient, tous les ans, deux grandes foires, pendant lesquelles on n'arrête personne pour dettes.

La police s'observe avec un ordre, un soin, une vigilance, qui font l'agrément & la sûreté des citoyens. La propreté des rues est un des points, sur lesquels on ne le cede ici à aucune des autres villes hollandoises, si délicates sur cet article. Des gens préposés pour

prendre soin des ouvrages publics, avertissent les Magistrats, dès qu'ils ont besoin de réparation. Tous les ans, à un jour marqué, les Bourgeois exposent devant les maisons, les sceaux, les pompes, les échelles à feu; & le Bourguemestre, passant par toutes les rues, reconnoît si tout le monde est prêt à faire son devoir en cas d'accident. La nuit, des hommes gagés vont par la ville, chargés d'annoncer les heures, les demi-heures, de ramener chez eux les coureurs, les ivrognes, les gens qui s'égarent, de prendre garde au feu, de faire fermer les maisons, d'arrêter les voleurs, de veiller enfin au maintien de l'ordre public. Cette sorte de garde se fait dans toutes les villes de Hollande, même dans les villages, mais avec des circonstances qui varient, suivant la police de chaque lieu.

Un autre établissement très-sage, est le tribunal des Pupilles. Une femme ou un homme veuf, qui se remarient, sont obligés d'y prêter serment, qu'ils ont fait un inventaire fidele, n'ont rien tu, rien caché, rien recelé de leur bien. On leur prescrit l'ordre qu'ils doivent observer pour l'éducation des enfans,

pour la conservation de leur patrimoine ; & souvent le Conseil se charge du capital, en payant les intérêts, s'il y a lieu de craindre que les parens ne soient insolvables.

Leyde est gouvernée par un Conseil de quarante Sénateurs, parmi lesquels le Stadhouder nomme quatre Bourguemestres. Le grand Bailli administre la justice civile & criminelle conjointement avec huit Echevins. L'Hôtel-de-Ville est un grand bâtiment, dont les différentes salles offrent quelques tableaux assez remarquables, un entr'autres, de Luc de Leyde, qui représente le dernier Jugement.

Il part tous les jours de cette ville, depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir, neuf barques pour Harlem, huit pour Utrecht, autant pour Delft, autant pour la Haye ; de maniere qu'on a presque à toutes les heures, la facilité d'aller, de revenir d'un lieu à l'autre, & d'arriver toujours au tems précis. Je viens d'en retenir une, qui doit me conduire demain à la Haye.

Les environs de Leyde, & la campagne qui en releve, passent en

quelque ſorte, pour le jardin de la Hollande. Les fruits, les racines, les légumes y croiſſent en abondance, & ſont d'une excellente qualité. Les villages paroiſſent de gros bourgs, dont les habitans jouiſſent de la plus grande aiſance. On y fait le meilleur beurre du pays; on y boit la meilleure biere; on y mange le meilleur pain; ce qui, joint à la beauté des points de vue, y attire beaucoup de nobleſſe & de gens riches. On me fit voir une maiſon qui porte encore aujourd'hui le nom de Deſcartes, parce qu'elle ſervit anciennement de retraite à ce Philoſophe, qui y compoſa, dit-on, ſon premier ouvrage. La ſolitude de ce lieu abſolument iſolé, & par là même, très-propre à la méditation, eſt, ſans doute, ce qui l'avoit engagé à s'y retirer. De quelque côté qu'on jette les yeux, on y jouit d'une vue admirable. On découvre ſur-tout la ville de Leyde, qui, par la grande quantité d'arbres dont ſes quais, ſes rues, ſes places ſont ornés, reſſemble moins à une cité, qu'à une forêt. Auſſi l'a-t-on appellée un bois dans une ville, & une ville dans un bois.

Le village de Rhinsbourg étoit anciennement une riche abbaye de filles nobles de l'ordre de saint Benoît, où les Comtes de Hollande avoient leur sépulture. C'est aujourd'hui le chef-lieu d'une sorte de sectaires dont j'ai parlé. Le célebre Poiret y faisoit sa résidence, & y est mort en 1715. Poiret étoit de Metz, où il s'appliqua aux langues savantes & à la théologie. Retiré en Hollande, les livres mystiques, & principalement ceux de la Bourignon échaufferent tellement son imagination déréglée, qu'il résolut de vivre & d'écrire dans le même genre. Il avoit conçu une si grande admiration pour cette femme, qu'il n'en parloit qu'avec l'enthousiasme d'un fanatique. La dame Guyon, autre visionnaire, avoit aussi beaucoup de part à son estime. On a de lui plusieurs ouvrages qui traitent de ces rêveries, tels que son *Economie divine*, sa *Paix des bonnes ames*, & une édition en dix-neuf volumes des œuvres de la Bourignon, précédée de la vie de cette fameuse illuminée.

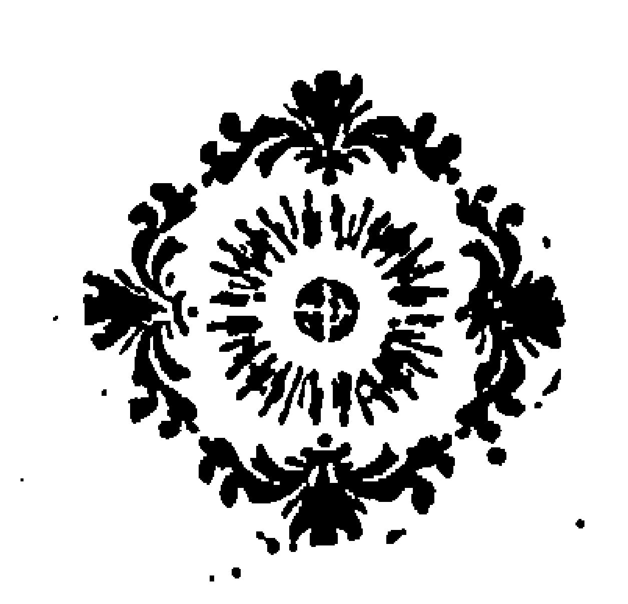
A une lieue de Rhinsbourg, est le village de Noortwick, orné de jolies maisons de campagne. Celui de Val-

kenbourg est renommé pour sa foire aux chevaux, qui se tient au mois de septembre. Sa situation est agréable, ainsi que celle de Catwick, près de la mer, où les Romains avoient élevé un fort, sous le nom d'*Arx Britannica*, Citadelle Britannique, qui a été englouti par les flots. C'étoit originairement un camp fortifié, dont on fit un magasin pour le bled qui venoit de la Grande-Bretagne. Les fondemens de ce château se découvrent quelquefois lorsque la mer se retire, & que certains vents soufflent avec violence. Les fouilles qu'on y a faites pour y chercher quelques antiquités, ont achevé de le dégrader. Sa forme est un quarré équilatéral, environné d'une double muraille avec des tours dans les encoignures. Au milieu, étoit un vaste bâtiment, qui servoit de magasin; & autour duquel étoient vraisemblablement les logemens de la garnison. Cet endroit s'avance toujours de plus en plus dans la mer; ce qui prouve que l'Océan gagne sans cesse du terrein. Les flots ont déjà enlevé un grand nombre de maisons; & l'on ne voit presque pas de

tempête sur cette côte, qui n'arrache quelques terres du continent. Les pêcheurs ne peuvent y jetter leurs filets, sans rapporter les débris des édifices submergés.

Je suis, &c.

A Leyde, ce 15 Mai 1756.



LETTRE CCL.

SUITE DE LA HOLLANDE.

DEPUIS Leyde, jusqu'à la Haye qui n'en est éloignée que de quelques lieues, nous eûmes continuellement, sur notre droite, de belles maisons de campagne ornées de jardins, dont les arbres taillés avec goût, les allées, les cabinets de verdure, les grottes, les boulingrins, les bassins, les statues, des spheres armillaires servant de cadrans, des donjons sur le bord du canal, forment un spectacle qui occupe agréablement les voyageurs.

A une lieue & demie de la Haye, nous traversâmes le joli village de Leidsendam, ou digue de Leyde. Les eaux, abandonnées à leur cours naturel, inonderoient le pays, si elles n'étoient retenues par une écluse. Pour éviter les frais & le retard que cette écluse occasionneroit nécessairement, les barques s'arrêtent au-dessous; & l'on met pied à terre, pour en prendre

d'autres au-dessus, qui sont toujours prêtes à partir. Dans cet endroit, l'eau est très-poissonneuse; on y pêche surtout beaucoup de perches. Dans la belle saison, les cabarets sont remplis de compagnies choisies, qui viennent de Delft, de la Haye & de Leyde, pour se régaler de waterfich.

La Haye, en latin *Haga Comitum*, en hollandois *Gravenhague*, qui signifie Demeure des Comtes, n'étoit originairement qu'une maison de chasse des Souverains de Hollande. Ils y firent construire un château qui devint leur séjour ordinaire dès le treizieme siecle. Ce n'est encore qu'un village, ou du moins, c'est le nom qu'on persiste à vouloir lui donner; mais on peut dire que c'est le premier, le plus beau, le plus grand village de l'Europe, peut-être de l'univers; car ce prétendu village peut le disputer aux plus belles villes. Il a environ deux lieues de tour; ses rues sont longues, larges, propres; & ses maisons, bâties de briques, pour la plupart, sans en excepter même celle du Stadhouder, forment un coup-d'œil charmant; mais, en général, on y remarque peu d'architecture. Il y en a

quelques-unes en pierres de taille; & celles-ci sont d'assez bon goût. De ce nombre est l'hôtel de l'Ambassadeur de France, bâti sur un terrein acheté par le Roi. La chapelle, où s'assemblent les Catholiques, est vaste & bien décorée. Les autres Ministres prennent des hôtels de louage. La ville est environnée d'u canal qui lui sert de mur; d'autres canaux la traversent, comme dans toute la Hollande. Le plus beau de tous, appellé le canal de la Princesse, la termine à l'Orient; & c'est sur ses bords, qu'est la maison de notre Ambassadeur. Les villes qui ont droit de députer aux Etats-Généraux, ont chacune leur palais, parmi lesquels on distingue ceux de Roterdam & d'Amsterdam comme les plus magnifiques.

La place d'armes, appellée le Pleyn, est un grand quarré, ornée d'arbres & de belles maisons. C'est-là que se fait la parade. On y entend chaque jour une musique flatteuse, plutôt qu'une marche militaire. Le Woorhout est plutôt une promenade qu'une place, ou, pour mieux dire, les places, les rues, les quais, les canaux, les cours, les maisons,

avec leurs jardins, leurs bosquets, ne sont de cette ville charmante, qu'une vaste promenade.

Les Etats-Généraux occupent une partie du palais où loge le Stadhouder. La grande salle, bâtie par Guillaume, ancien comte de Hollande, est comme le vestibule de toutes celles où ils s'assemblent. Il n'y a de curieux, que la collection des drapeaux, étendards & pavillons pris sur les ennemis. A droite & à gauche, on voit des boutiques de libraires, où l'on me dit que se faisoient les ventes publiques des bibliotheques & le tirage de la loterie. Les salles des Etats sont belles & spacieuses, ornées de peintures & de tableaux. Ce qui m'a le plus frappé, est une ancienne tapisserie en personnages, sur laquelle l'aiguille a presque égalé la finesse du pinceau. Celle des Ambassadeurs, où sont les portraits des princes d'Orange, donne sur une grande piece d'eau, dans laquelle est une petite isle, qui forme un joli point de vue. Notre conducteur, espece de bel-esprit, en nous montrant ces portraits, traça ainsi le caractere de chaque Prince, qu'il avoit lu sans dou-

te, dans quelque livre. « Voyez vous, » nous dit-il, ce premier Stadhouder » de la République, ce Prince surnommé le Taciturne, ce Guillaume premier ? Il fut assez hardi pour concevoir de grands desseins ; assez généreux pour s'y livrer, assez heureux » pour les exécuter. Sans asyle, il s'exposa au ressentiment d'un prince violent & soupçonneux ; sans forces, » il eut le courage de l'attaquer ; sans » expérience, il triompha des plus » grands généraux ; sans Conseil, il » amusa la nation la plus politique ; sans » trésors, il paya mieux ses soldats, » que les maîtres du Nouveau-Monde ; » sans autorité, il regna despotiquement sur des cœurs qui prodiguoient » leur sang pour éteindre la tyrannie.

» Le portrait suivant représente le » prince Maurice. Médiocre en tout le » reste, il connut, en maître, l'art de » la guerre, & la fit en héros. Comme » Montecuculli, il possédoit la science » des marches & des campemens ; comme Vauban, le talent de fortifier les » places & de les rendre imprenables ; » comme Eugene, l'adresse de faire » subsister les armées dans un pays

» ruiné ou stérile ; comme Condé, ce
» coup-d'œil qui décide du succès des
» batailles ; comme Turenne, le se-
» cret de ménager la vie des hommes.
» Maurice avoit coutume de com-
» parer à quatre sortes d'insectes assez
» sales, les quatre principales nations
» de l'Europe : les François aux puces
» qui ne pouvant rester en place,
» sautent continuellement d'un lieu à
» un autre ; les Espagnols aux m......
» qui ne quittent jamais prise ; les Ita-
» liens aux punaises, qui ne séjournent
» nulle part, sans y laisser quelque
» mauvaise odeur d'assassinat ou de tra-
» hison ; les Allemands à des poux, qui
» se font créver sur la table.

» A côté de ce Prince, vous voyez
» le portrait de son frere Frederic-
» Henri, troisieme Stadhouder, né
» sans beaucoup de penchant au vice,
» sans beaucoup d'inclination à la
» vertu. Il avoit l'esprit plus droit que
» vif, le sentiment plus tendre que
» haut, l'humeur plus tranquille que
» remuante, le cœur plus modéré
» qu'ambitieux. Il souhaitoit, comme
» son frere, de régner sur la Hollande,
» mais non pas aux dépens de sa tran-
» quillité.

» quillité. Il étoit trop paresseux ou trop » prudent, pour sacrifier à une sou- » veraineté incertaine, une fortune » toute faite, dont il jouissoit.

» Guillaume II, revêtu des mêmes » charges que son pere, réunissoit dans » sa personne, tout ce qu'il falloit, pour » perpétuer la gloire dans sa maison : » des traits agréables, réguliers & ma- » jestueux; un corps robuste, adroit, » infatigable; des manieres aisées, sé- » duisantes, populaires; des connois- » sances qui s'étendoient aux langues, » à la poésie, à l'histoire, aux mathé- » matiques; une expérience que le gé- » nie & les réflexions avoient plus » étendue que les années. Heureux, » s'il n'eût pas cru trouver, dans l'op- » pression de sa patrie, une grandeur » qu'il auroit apparamment cherchée » dans sa défense, si la paix ne lui en » eût ôté les moyens.

» Considérez la phisionomie de son fils » Guillaume III; elle prévenoit en sa » faveur; mais ses manieres le trahis- » soient. Il les avoit fieres, austeres, » rebutantes, mêlées, malgré cela, » d'un air de finesse. Il parloit peu & » désagréablement. C'étoit l'effet de

» son éducation, de son indolence, » de sa hauteur. La dissimulation, à laquelle on l'avoit accoutumé dans sa » jeunesse, lui fut quelquefois aussi » funeste qu'avantageuse. Il eut plus » de pénétration pour connoître les » hommes, que de talent pour les gagner; l'inflexibilité de son caractere » ne lui permettoit pas de se plier à » leurs goûts, à leurs vues, à leur génie; & les talens, sous son regne, ne » donnoient aucun droit aux honneurs ».

Le cabinet d'histoire naturelle, appartenant au Stadhouder, est rempli de tout ce que la nature & l'industrie ont produit de plus merveilleux. Dans une ample collection de reptiles, d'insectes, de volatiles, on m'a fait voir un mouton à deux têtes; & entre divers ouvrages de l'art, on montre un canon garni d'argent & de cuivre doré, d'une structure singuliere, monté sur un affût de couleur bleu céleste. Il fut trouvé à Ceylan, chez le roi de . andis, lorsque les Hollandois, il y a quelques années, le forcerent de se réfugier au milieu de son isle. Ce prince, après son rétablissement, en

gage d'une reconciliation ſincere, & d'une amitié durable, en fit préſent au Stadhouder. Il y joignit un couteau avec ſa gaine, & un ſabre avec ſon foureau : l'un & l'autre, excepté la lame, ſont d'or maſſif, & enrichis de pierreries. Ce cabinet occupe ſept appartemens ; & on le dit plus complet, dans certains genres, que celui du jardin du Roi à Paris.

Le prince qui poſſede ces richeſſes, jouit, en qualité de Stadhouder, au milieu d'un état libre, de toutes les prérogatives de la ſouveraineté. Capitaine & Amiral général, non-ſeulement il a entre les mains toutes les forces de terres & de mer, avec la nomination de tous les emplois ; il nomme encore les Magiſtrats des villes qui lui préſentent un certain nombre de ſujets ; il préſide aux tribunaux, dont les jugemens ſe prononcent en ſon nom ; il juge, ſans appel, des différends des villes & des provinces, fait exécuter leurs décrets, peut accorder la grace des criminels, donne audience aux Miniſtres étrangers, & a droit d'entretenir, dans les Cours, des Agens qui, chargés

de ses affaires, agissent pour ses propres intérêts. Un pareil Chef n'est pas loin de la royauté.

Cette même charge, mais avec un pouvoir plus limité, étoit déjà connue sous les anciens Comtes de Hollande. Chaque province avoit son Stadhouder, qui représentoit le Souverain, & gouvernoit le pays suivant les instructions qu'il en recevoit. Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, établit le premier une Gouvernante générale, à laquelle il soumit tous les autres Gouverneurs ou Stadhouders; car ces deux mots sont synonimes. Ses successeurs, que l'éloignement de leurs états forçoit à de fréquens voyages, suivirent son exemple, & confierent, pendant leur absence, l'administration des pays à des Seigneurs particuliers. Guillaume de Nassau, élevé & chéri à la Cour de Charles-Quint, fut nommé Stadhouder de Hollande, de Zélande & d'Utrecht; & ces provinces ayant secoué le joug de l'Espagne, & sentant le besoin d'un Chef, appellerent ce même Guillaume qui s'étoit réfugié en Allemagne, le créerent Magistras suprême, & Capitaine général des

armées. Dans ces qualités, il disposoit des charges, tenoit les rênes du gouvernement, faisoit la guerre à son gré; & par sa prudence, sa fermeté, son courage, assura la liberté de la République.

Ces succès pouvoient donner de l'inquiétude; heureusement les princes d'Orange, Guillaume, Maurice son fils, & Fréderic-Henri, frere de Maurice, exercerent le stadhouderat en citoyens, ou du moins leur ambition eut des bornes. Peut-être n'eurent-ils tant de respect pour la liberté, que parce qu'il y avoit des ennemis à vaincre; car la paix de Westphalie n'eut pas plutôt affermi la République victorieuse, que Guillaume II, fils & successeur de Fréderic-Henri, lui inspira de justes alarmes. La mort rompit les projets de ce Prince ambitieux; & l'indignation publique le suivit jusques dans le tombeau. On abolit la dignité de Stadhouder; mais on fut bientôt contraint de la rétablir pour résister à Louis XIV. La populace hollandoise, qui ne sait ni supporter la tyrannie, ni conserver la liberté, ni se passer de maître, ni lui obéir, montra autant d'inclination pour le fils, qu'elle

avoit témoigné d'aversion pour le pere;
& Guillaume III éleva son autorité sur les Provinces-Unies, au niveau de celle qu'il avoit usurpée sur la Grande-Bretagne. Sa mort fut d'autant plus fatale au stadhouderat, qu'il ne laissa point de postérité; & les Hollandois redevinrent un peuple libre.

Il restoit une autre branche de la maison de Nassau, qui hérita d'une partie des biens & du crédit de celle d'Orange. Le stadhouderat de Frise qu'elle avoit toujours eu, & celui de Groningue, qu'elle avoit possédé par intervalle, ne lui avoient valu jusqu'alors, qu'une médiocre considération: elle réunit enfin les partisans des deux branches. Les Etats de Gueldres, qui firent toujours les premiers pas vers la servitude, comme la Hollande vers la liberté, nommerent Charles-Henri Frison, prince de Nassau, Stadhouder & Capitaine de leur province; mais ce Prince influoit assez peu dans les affaires générales, lorsque les divisions qui agiterent l'Europe, attirerent les armes françoises dans les Pays-Bas.

Louis XV victorieux ne cessoit d'of-

frir la paix, & de ménager les Hollandois qu'il espéroit d'amener à son but de pacification ; mais l'unique moyen de les décider, étoit de les faire trembler pour leur pays. Le dessein du Roi n'étoit point de rompre avec eux ; il ne vouloit retenir leurs places, que comme un dépôt qu'il restitueroit, dès que les Provinces-Unies ne mettroient plus d'obstacles à ses vues. Il leur en coûta une partie de leur liberté, pour avoir suivi un systême contraire; le peuple, les villes, les provinces demanderent un Stadhouder quand on vit l'Etat en péril. On crut cette dignité nécessaire, pour resserrer les liens qui unissent les différentes parties de la confédération, pour accélérer les délibérations dans les dangers pressans, pour diriger tous les efforts vers un même but, & faire, en un mot, un Etat unique de plusieurs Etats. D'ailleurs un Stadhouder, distingué par sa naissance, honore la République qu'il représente. Les Puissances armées croient avoir plus de sûreté dans l'alliance qu'ils contractent avec une nation, quand un auguste Chef en devient le nœud. Les Ministres étrangers trouvent plus commode, de n'avoir à

traiter qu'avec lui dans le cours des négociations ; & le Militaire aime mieux dépendre d'un général qui connoît & fait la guerre, que d'un Magistrat pacifique, qui ne sait & ne voit que la loi.

Dès qu'une fois il fut prouvé que le stadhouderat étoit un avantage pour la République, les amis de la maison de Nassau soutinrent qu'il n'y avoit point à délibérer sur le choix. Les exploits, les services, la puissance, les voeux des peuples, le cri des gens de guerre, tout désignoit le sang d'Orange; & les héros de cette maison sembloient revivre dans leur héritier le Prince Charles-Henri Frison. Son alliance avec la Princesse royale d'Angleterre, lui donnoit un nouvel éclat; & la guerre mit le comble à son bonheur. Le peuple fit la loi aux Magistrats; les Etats de Hollande, ensuite ceux des autres provinces le nommerent Capitaine général & Amiral de l'union ; & ce Prince, plus heureux que ses prédécesseurs, rassembla toute la République sous son gouvernement. Non-seulement on le créa Stadhouder; mais on rendit cette dignité héréditaire, en faveur même des filles de sa maison, au défaut

d'enfans mâles ; il faut cependant qu'elles aient épousé, du consentement des Etats, un prince de la religion protestante, qui ne soit ni Roi ni Electeur. La Princesse héritiere portera le titre de Gouvernante en cas de guerre ; elle proposera un Général agréable à la Nation ; & dans le tems de minorité, la Princesse mere, à condition qu'elle ne se remariera point, exercera le même pouvoir sous le même titre. Par cette loi, la Hollande est devenue une espece de monarchie, où le Prince, à quelques égards, jouit d'une plus grande autorité qu'un roi d'Angleterre.

L'Avocat-Général est le surveillant perpétuel des Stadhouders, & le Député nécessaire aux Etats-Généraux. Il prend le titre de Grand-Pensionnaire ; & c'est la charge la plus pénible, la plus exposée de la République. On le choisit ordinairement entre les Pensionnaires des villes, qui sont toujours tirés du corps des Légistes. Il est chargé d'instruire & de proposer toutes les affaires qu'on met en délibération ; il en fait le rapport, recueille les avis, compte les voies, rédige les arrêts, les expédie,

en fait la publication, & en poursuit l'exécution. Il assiste à toutes les délibérations, prend séance dans l'ordre de la noblesse, & ne peut se démettre sans la permission de leurs Hautes-Puissances. C'est à lui que s'adressent les Ministres étrangers, qu'ils communiquent leurs prétentions & leurs demandes. L'étendue immense de ses fonctions exige un homme integre, laborieux, éclairé, & d'une fermeté à toute épreuve. Aussi les Etats ne négligent rien, lorsqu'il s'agit de le remplacer : le Candidat est examiné par la noblesse, par le Conseil de chaque ville, & doit être agréé par toutes les provinces.

Le palais, où réside ici le Stadhouder, appartient aux Etats-Généraux; & comme ce Prince ne peut s'agrandir sans leur consentement, ses cabinets occupent un hôtel voisin, qu'il tient de ses ancêtres. Mais son séjour ordinaire est un château peu éloigné de la ville; on le nomme la maison du Bois, parce qu'il est situé dans un bois de haute-futaie, où l'on trouve, en sortant de la Haye, des promenades très-variées. L'architec-

ture n'en eſt pas merveilleuſe ; mais les jardins en ſont beaux & bien diſtribués. De magnifiques tableaux ornent la plupart des appartemens. Les plafonds même, quoique de ſimple plâtre, ſont ſi délicatement travaillés en bas-relief, qu'on ſeroit tenté de les croire de marbre. Entre les peintures, on reconnoît facilement le pinceau des meilleus maîtres. Le ſallon ſur-tout mérite la plus grande attention : une compoſition étonnante de Jordan tient tout un côté de cette piece. C'eſt un triomphe, où, par une allégorie difficile à deviner, l'Artiſte a peint un ſquelette, qui, au milieu de pluſieurs femmes nues, me ſemble déplacé. Van-Tulden, Eleve de Rubens, y a fait d'autres tableaux, qui imitent parfaitement la maniere de ſon maître, jointe à une plus grande perfection de deſſein. On m'en fit voir, d'un autre genre, de la main même de la Princeſſe, d'après les eſtampes de Lancret & de Vatteau. Ce ſont, ou des portraits, ou des ſujets tirés de Moliere & d'autres poëtes du théatre françois.

A une demi-lieue de cette maiſon, eſt le petit Loo, où la ménagerie du

Stadhouder, qui me parut assez bien fournie d'animaux rares & curieux. J'y vis un Zebre du Cap de Bonne Espérance, une biche de Bengale, des faisans du Japon, des chevreuils de Surinam, des corbeaux des Indes, des gazelles de Guinée, une autruche de Banda, un chat d'Astracan, un hibou de Barbarie, &c. Enfin il n'est presque point de pays dans l'univers, qui n'ait, pour ainsi dire, offert son tribut; mais le Prince ne veut point d'animaux mal faisans, qui puissent effrayer le voisinage.

Au sortir du Loo, je revins à la Haye, & pris le chemin du célebre village de Scheveling, situé sur le bord de la mer, qui, dans cet endroit, est toujours couverte de pêcheurs. C'est la promenade favorite, & peut-être la plus belle route de la Hollande: Guillaume III la fit ouvrir & pratiquer au milieu des dunes. On l'a, depuis, pavée de briques; & l'on fait payer, aux passans, quelque monnoie pour son entretien. A droite & à gauche, sont trois ou quatre rangées d'arbres, qui forment sur ce chemin une avenue longue & délicieuse; & le village dans le fond termine agréablement le point de vue.

On quitte cette route pour se rendre à Sorflit. C'est un jardin anglois, dont on est d'autant plus curieux dans ce pays, que tous ceux de Hollande sont soumis à la plus stricte régularité. Le château est simple, mais propre & commode; il est situé près de l'orangerie, où les caisses sont placées dans un ordre que le goût seul peut avoir dicté. Il n'est personne qui ne soit enchanté en entrant dans le parc. C'est un objet neuf, qui doit tout à l'art, & paroît ne rien tenir de la nature; ou plutôt, c'est la nature embellie par les mains de l'art & du goût. Le terrein n'est point uni; ce qui procure, à l'extrêmité du parc, une vue charmante. Les allées, inégalement alignées, persuadent souvent qu'on est dans le plus beau des déserts. Les arbres ne sont point taillés; mais leurs têtes majestueuses, s'embrassant par le haut, forment des berceaux impénétrables aux rayons du soleil. Les gazons sont d'une herbe extrêmement fine; on croit marcher sur des tapis; mais pratiqués avec réserve, ils ne semblent employés, que pour contribuer à la variété.

Nous quittâmes ce lieu de délices;

& continuâmes notre route vers Scheveling, où l'on mange d'excellente marée. On y vend des coquilles étrangeres, restes de celles qui ont été apportées des Indes par les vaisseaux de la Compagnie, après que les Armateurs Hollandois ont choisi les plus belles, les plus rares. On conserve, dans ce village, un charriot fait par Stevin, du tems du prince Maurice, qui pouvoit contenir vingt-huit personnes. Il étoit garni de mâts & de voiles comme un navire ; & le vent le faisoit avancer sur le sable. Si l'on en croit la tradition, en moins de deux heures, il pouvoit faire dix-sept lieues. Simon Stevin étoit un mathématicien de Bruges, qui fut intendant des digues de Hollande. On a de lui plusieurs ouvrages flamands sur le genre auquel il s'étoit appliqué.

Je rentrai à la Haye d'assez bonne heure, pour faire encore quelques tours par la ville. Les Juifs y ont deux synagogues, comme à Amsterdam, l'une pour les Portugais, l'autre pour les Allemands. La premiere est la plus considérable. Toutes les sectes y ont aussi leurs églises comme dans le reste de la

Hollande. Les deux principales sont consacrées à l'exercice de la religion dominante, la Prétendue Réformée. L'une, nommée la Grande Eglise, étoit anciennement l'unique paroisse de la Haye, sous le titre de saint Jacques. On y voit plusieurs tombeaux, entr'autres celui de l'Amiral Wassenaer, ou plutôt son monument; car ses cendres n'y reposent pas. Dans un combat contre les Anglois, un boulet parti de la flotte ennemie, mit le feu aux poudres du vaisseau qu'il commandoit, & fit sauter en l'air le bâtiment, l'Amiral, & tout l'équipage. Les Etats reconnoissans firent ériger ce mausolée, où des bas-reliefs représentent les tristes circonstances de cet événement. L'éloge & les exploits du Général sont gravés sur le marbre. Cet Officier y paroît debout, accompagné de figures allégoriques, parmi lesquelles un enfant d'une grande beauté, appuyé sur son flambeau renversé, pleure, de bonne grace, la mort de ce héros. Le tout est sous une espece de baldaquin soutenu par quatre colonnes de marbre rance.

On compte à la Haye quatre mille maisons, & environ quarante mille

ames. On y fait peu de commerce; c'est plutôt une ville de nobles que de négocians. C'est le centre du gouvernement des Provinces-Unies, & le lieu où s'assemblent les Etats-Généraux, le Conseil d'Etat, les Etats-Provinciaux ou particuliers de la Hollande, la Chambre des Comptes, & les autres Cours pour le gouvernement de la République. La langue françoise y est celle de la noblesse & des gens riches. On y joue nos comédies; on y donne des concerts italiens; on y fait la meilleure chere; on y boit le vrai vin du Cap; celui qu'on vous envoie est factice. Les armes de la Haye sont une cigogne; cet oiseau passe pour sacré dans tout le pays. Nous en vîmes quatre qui sont pensionnées par la ville. Il y a un homme gagé pour en avoir soin & les nourrir. Elles sont familieres, & se laissent aisément approcher.

Dans le voisinage de la Haye, sur le chemin de Delft, on rencontre le village de Riswick. Le château, quoiqu'antique, est encore d'une assez belle apparence. Il est aujourd'hui tout démeublé; cependant il faut voir la salle où s'est conclu, en 1697, ce traité fa-

meux, auquel Louis XIV contraignit cette multitude d'ennemis qui s'étoient ligués contre lui à Ausbourg. Cette paix parut peu honorable pour la France; parce qu'on ne fit pas attention que le Monarque ne sacrifioit une partie de ses droits, que pour être plus en état de défendre ceux que devoit lui donner la prochaine succession de l'Espagne. C'est par cette considération supérieure, qu'il ne se lassa point d'offrir la paix après chaque victoire. Enfin la suite de ses prospérités y força les ennemis; & le traité se conclut sur le plan de ceux de Westphalie & de Nimegue. Les conditions furent, que les Hollandois rendroient à la France Pondichery; & que Louis XIV reconnoîtroit Guillaume III, prince d'Orange, pour Roi de la Grande-Bretagne; qu'il rendroit à l'Espagne ce que nous avions pris en Catalogne & dans les Pays-Bas, & à l'Empereur, toutes les villes qu'il avoit perdues le long du Rhin & dans le Brisgaw. De son côté Sa Majesté impériale consentit que le Roi conservât à perpétuité Strasbourg & ses dépendances. Le duc de Lorraine fut rétabli dans son duché, à condition qu'il ne répareroit point les

fortifications de Nancy, & qu'il accorderoit le passage sur ses états aux troupes Françoises. Telles furent les dispositions du traité de Riswick, conclu par la médiation de Charles XI, roi de Suede, & ensuite par celle de Charles XII, son successeur.

J'étois à peine à deux cens pas de la ville de Delft, que j'entendis résonner dans les airs le son de huit cens cloches qui forment le plus beau carillon de l'Europe. Il occupe le haut de la tour de la grande église, dont le chœur est devenu la sépulture des princes d'Orange, depuis que Guillaume I, assassiné dans cette ville, y a son tombeau. Quatre statues en bronze, la Foi, la Justice, la Paix & la Liberté ornent les quatre coins de ce monument, sur lequel est couchée la statue du Prince, faite de marbre. Il a derriere lui la figure de la Renommée, &, à ses pieds, celle d'un chien, qu'on dit être mort de douleur de la perte de son maître. Au-dessus du mausolée, sont deux génies en bronze, qui tiennent un flambeau. Leur attitude & l'expression de leur visage sont admirables; on croit les voir pleurer. Ce travail mérite toute l'attention des connoisseurs.

On montre dans un autre temple, appellé l'Eglise-Neuve, le tombeau de l'Amiral Tromp, &, dans le même lieu, celui de l'Amiral Hein. Ce dernier étoit le fils d'un pêcheur, qui, de simple matelot, parvint à la premiere charge de la marine. Ayant rencontré trois vaisseaux de guerre Espagnols sortant du port d'Ostende, il les attaqua, & fut emporté d'un coup de canon. Son Lieutenant, qui sentit que les soldats, s'ils avoient connoissance de sa mort, se décourageroient, couvrit adroitement son corps, donna toujours les ordres au nom de l'Amiral, & s'empara des trois vaisseaux. Le corps de Hein fut porté à Delft avec la plus grande pompe; & tous les ordres de la province, toutes les compagnies, par un décret des Etats-Généraux qui y envoyerent leurs Députés, assisterent à ses funérailles. On lui dressa un mausolée, sur lequel sont consacrées ses belles actions. On ajoute que les Etats firent une députation solemnelle à sa mere, pour la complimenter de la mort de son fils. Cette femme n'étoit point sortie de sa premiere condition. « Je l'avois bien » prévu, répondit-elle, que Pierre pé-

» riroit comme un misérable. Il aimoit » trop à courir. Je le lui ait dit cent » fois ; il n'a pas voulu m'écouter ; il » n'a que ce qu'il mérite ».

Le plus majestueux des tombeaux de l'Eglise-Neuve est celui du célebre amiral Tromp, qui, pour me servir d'une expression employée sur sa tombe, *cessa de vivre & de vaincre.* Le mausolée est de marbre blanc, &, à ce qu'on dit, de pierre de touche enchassée dans le marbre. La statue est couchée sur un gouvernail de navire ; sa tête repose sur un canon, oreiller digne d'un amiral. Des trophées de toute espece ornent ce monument élevé aux frais de la République ; mais les cendres qu'il renferme, le rend encore plus remarquable. Né à la Brille vers la fin du seizieme siecle, Tromp s'embarqua pour les Indes à l'âge de huit ans, fut pris successivement par des pirates, apprit sous eux toutes les ruses des combats de mer ; & élevé, par son mérite, à la place d'Amiral de Hollande, il gagna trente-deux batailles navales. Si les Hollandois pouvoient oublier le prix de la liberté & l'amour de la patrie, tous les monumens publics les en feroient souvenir.

Les tableaux, les statues, les tombeaux, les inscriptions font l'éloge de ceux qui ont combattu pour elle, & de celle qui sait ainsi honorer la vertu.

Un quatrieme tombeau qui ne flatte que la curiosité, est celui de deux époux, morts à cent ans, dans le même mois, après en avoir passé soixante-quinze de bon accord. Près de là est le mausolée d'une dame Aldegonde, qui fut tuée d'un coup de tonnerre à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On croit qu'elle étoit l'épouse de Philippe Marnix, qui avoit appuyé si efficacement de son éloquence, l'union des Provinces, la constitution de la République, & le succès des alliances faites pour la soutenir. Il mourut à Leyde en travaillant à une version flamande de la Bible. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse. Enfin on montre, dans ce même temple, un marbre en relief, enchassé dans une colonne, qui représente la tête du célebre Leuwenhoeck. Ce physicien, connu par ses expériences & ses découvertes, excelloit sur-tout à tailler des verres pour les microscopes & les lunettes.

La ville de Delft, située sur la petite riviere de Schie, est belle, propre, mais

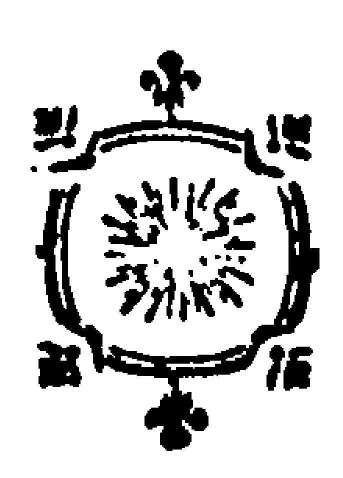
d'une médiocre grandeur. Elle forme u
quarré long, traversé de plusieurs ca
naux, le long desquels il y a des quai
assez jolis. Vers le milieu est une grand
place, où, d'un côté, on voit l'Hô
tel-de-Ville, d'un goût gothique
avec un vers latin, qui signifie qu
« cette maison hait le crime, aime l
» paix, punit les méchans, veille à l
» conservation des loix, & honore le
» gens de bien ». Le côté opposé es
occupé par l'Eglise Neuve, dont on
vante le bâtiment. L'ancien palais d
Guillaume I est une maison extrême-
ment simple. On montre dans le mur,
auprès de la porte, un trou qu'on
prétend avoir été fait par la balle du
pistolet dont il est mort. Dans l'Arce-
nal, qui est celui de toute la province,
on conserve cinquante mille fusils bien
tenus, & plusieurs autres especes d'ar-
mes. J'y ai sur-tout remarqué deux pie-
ces de quarante-huit, ornées de mou-
lures d'une propreté singuliere. On fait
à Delf une faïance qui ne le cede point
en beauté à la véritable porcelaine.

Le commerce est entretenu par un
grand canal, qui communique à la Meuse
où est le port, & dont les environs plan-

tés d'arbres, forment une promenade agréable ; car les Hollandois mettent toujours la campagne dans leurs villes ; & toutes leurs villes se ressemblent : de larges rues, alignées pour la plupart, des canaux bordés de quais & de tilleuls, les vaisseaux mêlés avec les arbres & les maisons, maisons de briques, mais fort enjolivées ; tout cela est d'un agrément piquant, & donne quelque chose de plus que de l'agrément, de la salubrité.

Je suis, &c.

A Delft, ce 16 Mai 1756.



LETTRE CCLI.

SUITE DE LA HOLLANDE.

De Delft à Roterdam, le chemin de la barque est orné de maisons de campagne, propres, jolies, mais toujours dans le goût Hollandois, c'est-à-dire, un peu colifichet. On arrive par un large & profond canal, où les plus gros vaisseaux, rangés de côté & d'autre, & tournés de façon, que présentant le flanc au courant de l'eau, ils laissent encore assez d'espace, pour que deux bâtimens, avec leurs voiles déployées, se rencontrent sans se choquer. Le mêlange des mâts, des arbres, des clochers, des belvederes me causa une surprise agréable en entrant à Roterdam.

Ce qui distingue cette ville, ce n'est ni son antiquité, qui ne remonte qu'au treizieme siecle, ni le rang qu'elle tient parmi les villes de Hollande, où elle ne passe que pour la septieme de la province ; c'est sa grandeur, la beauté de sa situation, le nombre de

de ses habitans, l'agrément de ses maisons, la richesse de son commerce, par lesquels elle ne le cede qu'à la Capitale. Elle la surpasse même par la clarté de ses eaux, la commodité de son port, la netteté de ses rues, la largeur de ses canaux. Les quais qui les bordent, plantés de tilleuls, offrent le coup-d'œil le plus riant, & forment comme autant de cours & de promenades charmantes. Le milieu est pavé de pierre pour les voitures, & les deux côtés de briques pour les gens de pied. Les fardeaux sont ordinairement tirés par des chevaux, non sur des charettes, mais sur de simples traîneaux. Un tonneau plein d'eau, percé de deux trous, & placé sur le devant de la voiture, rafraîchit le pavé, & empêche que le frottement ne mette le feu au traîneau.

Les différens quartiers de cette ville divisés par des canaux assez profonds & assez larges pour porter les plus grands navires, se communiquent par des ponts-levis, dont le service, lorsqu'un bâtiment se présente pour entrer, est également prompt & facile. Un homme ou une seule femme, en tirant une chaîne ou une corde, leve la moitié du pont sans

aucune peine. Un autre, sur la rive op-
posée, leve l'autre moitié; & lorsque le
vaisseau a passé, les deux parties du pon
descendent par leur propre poids. Outre
les navires marchands, on voit, su
ces canaux, un nombre presque infin
d'yachts. Ce sont des bâtimens légers,
dont les dedans m'ont paru fort commo
des, par la distribution des appartemen
qui les composent. Ils ne tirent presqu
point d'eau, & voguent à l'aide de deu
voiles, qui ne font, en quelque sorte
qu'un seul continu. Lorsqu'ils veulen
virer de bord, on se contente de trans
porter, du côté opposé, l'extrêmit
d'une vergue, à laquelle la voile es
attachée par le bas. Cette seule manœu
vre, aidée du gouvernail, dirige l
toile, & fait, en un instant, tourner l
navire. L'yacht des Etats est le plu
joli bâtiment, le mieux distribué qu
j'aie vu à Roterdam. Celui du Stadhou-
der est aussi très-propre, parfaitemen
décoré, mais moins commode que le
précédent. L'un & l'autre sont monté
de six à huit pieces de canon d'un quart,
ou tout au plus, d'une demi-livre de
balle. Il est peu de particulier aisé, qu
n'ait le sien. Indépendamment de l'usage

qu'on en fait pour se promener sur les canaux ou sur la Meuse, on les emploie aussi, comme des voitures, pour conduire & décharger les marchandises jusqu'à la porte des magasins.

La ville de Roterdam, bâtie au moins en partie sur pilotis, occupe la rive droite & septentrionale de la Meuse, à l'embouchure de la petite riviere de Rote, qui forme ce qu'on peut proprement appeller le port. Elle donne son nom à la Cité; car Roterdam, en langage du pays, signifie digue ou chaussée sur la Rote. Les rues, comme je l'ai dit, sont de la plus grande netteté; & l'on y voit toujours avec surprise, des maisons, des arbres & des vaisseaux. Le milieu, pavé de cailloux, se releve en chaussée pour les voitures. Les deux côtés, comme ceux des quais, sont pavés de briques posées de champ, & souvent tellement arrangées, qu'elles forment entr'elles des especes de compartimens. Le long de ces pavés, regnent deux ruisseaux taillés dans la pierre, pour recevoir l'eau, & tenir les rues propres. Une plate-forme, revêtue de marbre, & ornée d'une balustrade, les sépare des

maiſons ; ſouvent ce ſont des perron au lieu de plate-forme.

Ces maiſons, ſont preſque toute bâties de briques, qui, diverſemen colorées, offrent différens deſſeins; mais on y remarque peu de goût pou la bonne architecture, Les pignons s'élevent quelquefois, en forme d'eſcalier, au deſſus des toits, & les cachent entiérement : les murs penchent ſenſiblemen par le haut, en-dedans de la rue. Le motif de cette conſtruction eſt d'empêcher que la pluie ne gâte les compartimen des murs. Les croiſées ſont larges & élevées, & les vitres entretenues avec une propreté ſinguliere. Dans beaucoup de maiſons, au rez-de-chauſſée ou au premier étage, il y a, aux deux côtés des fenêtres, des miroirs qu'on fait incliner en différens ſens, pour voir ce qui ſe paſſe au dehors. La plupart des portes ſont peintes en vert, ornées de cloux ou de boutons de cuivre. Au reſte ceci n'eſt pas tellement propre à Roterdam, qu'il ne convienne également à preſque toutes les villes de Hollande.

La grande place eſt en partie formé par un pont, où l'on voit, en bronze, la ſtatue d'Eraſme de grandeur plus que naturel,

e. Ce Savant est représenté debout, sur un piedestal, habillé en docteur, la tête couverte d'un espece de bonnet carré, & tenant en sa main un livre ouvert. Les mains & le visage sont très-bien faits; mais la robe m'a paru lourde & massive. Les faces du piedestal sont décorées de plusieurs inscriptions & vers latins, en lettres d'or, à la gloire de cet homme célebre; qui méritoit un meilleur poëte. On montre encore la maison où il est né vers l'an 1465, près de l'église de saint Laurent. Sa statue semble avoir changé de forme & de matiere, à mesure que la République est devenue plus florissante. Elle fut d'abord de bois; & on l'érigea l'an 1540. On en fit une autre de pierre; & enfin celle de bronze, qui se voit aujourd'hui, fut placée en 1622. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la ville de Delft, si voisine de Roterdam, & que Grotius n'a pas moins illustrée, n'ait érigé à ce dernier aucun monument.

Comme les ouvrages d'Erasme, écrits en latin, & même les principaux traits de sa vie peuvent n'être pas venus à votre connoissance, vous ne serez pas fâchée que j'en rappelle ici quelques

particularités: un des points les plus intéressans de l'histoire d'une nation, est de connoître les grands hommes qu'elle a produits. Erasme fut l'heureux fruit des amours infortunés de Gerard & de Marguerite, l'un, d'une honnête famille de Tergaw en Hollande, l'autre, fille d'un médecin de Zevenbeque. Marguerite ne tarda pas à s'appercevoir des suites de sa foiblesse. Le pere de Gerard voulut le détourner de son attachement pour cette fille, en lui faisant embrasser l'état ecclésiastique; mais le jeune homme, pour se soustraire aux sollicitations de sa famille, partit pour Rome, où il espéroit que sa belle écriture lui procureroit une subsistance facile. L'art de l'imprimerie ne faisoit que de naître; & par conséquent les livres imprimés étoient encore rares & chers.

Marguerite avançoit dans sa grossesse: pour cacher son état, elle alla à Roterdam, où elle n'étoit point connue, & y mit au monde un fils, que, dans la suite, les habitans de Tergaw voulurent vainement revendiquer comme leur concitoyen. Le nom de *Roterdamus*, qu'Erasme a toujours pris, la tradition de Roter-

dam, & l'opinion publique ont confirmé à cette derniere ville, l'honneur que celle de Tergaw a voulu lui enlever. Outre la statue que les Magistrats lui ont fait ériger, ils ont ordonné que la maison, où l'on croit qu'est né cet illustre écrivain, fût décorée de cette inscription : « C'est ici la petite maison, » où naquit le grand Erasme ».

Hac est parva domus, magnus quâ natus Erasmus.

Devenue mere, Marguerite revint à Tergaw avec son fils. La mere de Gerard se chargea d'élever l'enfant; & l'on écrivit à l'Amant, que sa maîtresse étoit morte. Cette nouvelle produisit l'effet que sa famille en espéroit. Pénétré de douleur, Gerard renonce au monde, se fait ordonner prêtre, & revient dans sa patrie. Mais quel est son étonnement, lorsque, de retour à Tergaw, Marguerite vient frapper sa vue ! Elle remplissoit encore son cœur ; mais fidele aux engagemens qu'il venoit de contracter, il vécut avec elle dans les sentimens de l'amitié la plus pure. Il appliqua tous ses soins à bien élever son fils : Marguerite en fut aussi uniquement occupée. On l'appella d'abord Gerard, du

nom de ſon pere; & comme ce mot, en hollandois, a quelque rapport avec celui de *deſiré*, il prit le nom de *Deſiderius*, & y ajouta enſuite celui d'*Eraſmus*, qui, en grec, ſignifie à peu près la même choſe. Lorſqu'il fut devenu célébre, ce Savant eſſuya beaucoup d'invectives ſur ſa naiſſance. Un grand nombre d'écrivains s'égayerent par des plaiſanteries; & pour rendre leurs épigrammes plus piquantes, ils lui reprocherent de devoir le jour à un prêtre & à une proſtituée, d'autres à un curé & à ſa ſervante.

Lorſqu'Eraſme eut atteint ſa neuvieme année, on lui fit commencer ſes études au college de Deventer. La tradition du pays eſt qu'il eut l'eſprit ſi tardif, qu'il fallut employer bien des années, pour lui apprendre les premiers élémens des ſciences. On ſe ſert encore de cet exemple, pour conſoler les parens du peu de progrès de leurs enfans; mais ce fait s'accorde mal avec ce que dit Eraſme lui-même, qu'à onze ans il ſavoit déjà toutes les parties de la philoſophie. A treize il perdit ſa mere; ſon pere en fut ſi affligé, qu'il ne lui ſurvécut que peu de tems. Les tuteurs

voulant profiter du peu de bien du jeune Erasme, le persécuterent pour lui faire embrasser l'état religieux ; & il entra, par complaisance, au couvent de Stein, près de Tergaw, habité par des chanoines réguliers. Ses ennemis ont assuré qu'il y mena une vie licentieuse ; il est certain qu'il ne vivoit pas dans la plus grande régularité, & que sa doctrine sur la chasteté étoit fort éloignée du rigorisme. Il convient même, qu'il a quelquefois succombé aux tentations ; mais il nie d'avoir jamais été esclave de la volupté.

Pour dissiper l'ennui de son couvent, Erasme composa plusieurs ouvrages; cependant ces occupations ne lui ôtoient pas le regret de s'être engagé dans un état, pour lequel il se sentoit la plus grande aversion : aussi profita-t-il de la premiere occasion de se délivrer de la contrainte monacale. L'évêque de Cambrai le demanda à ses supérieurs, pour en faire son secretaire ; & après lui avoir conféré la prêtrise, il l'envoya à Paris au college de Montaigu, pour se perfectionner dans les sciences. Il y fit plusieurs versions d'Auteurs grecs, dont on savoit à peine les noms, avant qu'il

les traduisît en latin; & sa réputation s'étant répandue dans tous les pays de l'Europe, il fut appellé par divers princes, dont il s'étoit fait des protecteurs. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il se lia d'amitié avec le fameux chancelier Thomas Morus. On raconte que leur connoissance avoit commencé d'une façon singuliere. Morus rencontra un homme qui parloit très-agréablement. Après l'avoir entendu pendant quelque tems, il s'écria : « ou vous » êtes le diable, ou vous êtes Eras» me ».

C'est à cet illustre Anglois, qu'est dédié le livre célèbre de l'Éloge de la Folie. L'épître dédicatoire nous apprend l'occasion & le sujet de cette production. Erasme revenant d'Italie, cherchoit à s'occuper agréablement durant la route. Il ne crut pas pouvoir mieux s'amuser, qu'en s'égayant sur cette matiere. Le nom de *Morus*, qui, en grec, a quelque rapport avec le mot de folie, lui en fit venir la premiere idée. D'ailleurs il s'imagina que son ami, qui étoit une espece de Démocrite, pourroit prendre plaisir à la lecture d'un pareil ouvrage. La liberté avec laquelle on y

critique tous les états de la vie, en particulier les Théologiens & les Moines, ne pouvoit manquer d'attirer à son Auteur une infinité d'ennemis. La Sorbonne décida qu'en composant cet écrit, Erasme s'étoit déclaré fou, insensé, injurieux à Jesus-Christ, à la Vierge, aux saints, aux ordonnances de l'église, aux cérémonies ecclésiastiques, qu'il avoit insultés d'une bouche impie & blasphématoire. Malgré ce décret, le livre fut lu avec le plus grand plaisir par les évêques, les rois & les cardinaux. Leon X, après s'en être fort amusé, dit en plaisantant : « notre Erasme tient aussi son coin dans » la folie »; mais ni ce Pontife, ni aucun de ses successeurs ne lui en firent jamais de reproche.

La vie de ce Savant ne fut qu'une suite continuelle de courses jusqu'à la fin de l'an 1521, qu'il alla se fixer à Bâle. Il n'y avoit presque point de souverain, qui ne voulût l'avoir dans ses états; mais il craignoit l'esclavage attaché à la condition de ceux qui entrent au service des grands. Entr'autres ouvrages qu'il composa dans sa retraite, il en publia un sur la maniere

de prêcher. Il parut dans un tems, où l'on avoit grand besoin d'être éclairé sur un art déshonoré alors par l'ignorance. & le mauvais goût.

Pour donner une idée des abus qui s'étoient introduits dans la prédication, Erasme rapporte les traits suivans, dont il avoit été témoin. « Un Cordelier » s'appercevant que plusieurs de ses » auditeurs dormoient à son sermon, » leur cria : réveillez-vous, je vous » prie ; je vais vous conter une histoire » plaisante. Un homme marié étant sur » le point de faire un voyage, pria sa » femme d'avoir grand soin de la mai- » son pendant son absence. J'ai sur-tout » une grâce à vous demander, ajouta- » t-il, c'est de ne point vous laver le » visage dans cette mare d'eau puante » que vous voyez. Ce furent ses der- » nieres paroles ; & il se mit en che- » min. Toutes les fois que cette femme » passoit près de la mare, elle réfléchis- » soit sur ce que son mari lui avoit re- » commandé, & s'imaginoit que sous » cette défense, il y avoit quelque mys- » tere qu'elle ne pouvoit comprendre. » La tentation la prit de désobéir ; elle » n'eut pas la force de résister ; & enfin

» elle se lava le visage de cette eau. Elle
» se le gâta à un point, que pendant
» plusieurs jours elle en fut hideuse, &
» répandoit une odeur insupportable.
» Le mari revint & la trouva triste &
» de mauvaise humeur. Il voulut en sa-
» voir la cause qu'elle ne lui dissimula
» pas, ajoutant que sans sa défense,
» elle n'auroit jamais songé à se bar-
» bouiller de cette fange ». Voilà, sans doute, la source où le Pere du Cerceau a puisé son conte de la *Nouvelle Eve.*

Un Dominicain réveilla aussi ses auditeurs par cette autre histoire. « Une
» religieuse qui n'avoit pas observé son
» vœu de chasteté, portoit des signes
» non équivoques de cette infraction.
» Le chapitre fut assemblé à ce sujet;
» & l'abbesse lui fit une sévere répri-
» mande sur ce qu'elle avoit déshonoré
» une sainte maison. La coupable dit
» pour sa défense, qu'un jeune homme,
» bien plus fort qu'elle, étoit entré
» dans sa cellule; que ç'auroit été en
» vain qu'elle auroit voulu lui résister;
» & que ce n'étoit pas un crime d'être
» violée. Votre excuse pourroit être
» bonne, reprit l'Abbesse, si vous aviez
» cherché à vous défendre, du moins

» par des cris. Je n'avois garde, répliqua la religieuse; c'est un des points » les plus recommandés par notre re» gle, de ne pas rompre le silence dans » le dortoir ». L'épigramme de Rousseau, qui est la même que ce conte, quant au fond, se termine bien plus heureusement. Sa religieuse ne cria point; parce qu'elle avoit peur, dit-il, de réveiller Madame l'Abbesse, qui reposoit toutes les nuits avec le Promoteur.

Né d'un caractère pacifique, Erasme se contenta de gémir des excès de Luther, sans s'élever contre lui; son silence déplut; on le regarda comme une adhésion tacite aux erreurs qui commençoient à se répandre. Les théologiens & les moines accréditoient ces soupçons injurieux. Erasme sortit enfin des bornes qu'il s'étoit prescrites. La liberté de l'homme, attaquée par Luther, fut le point de controverse qu'il choisit: son ouvrage étoit savant & modéré; mais il n'irrita pas moins Luther, l'écrivain le plus emporté, le plus furieux qui ait jamais existé. Sa réponse ne respire que l'orgueil & la rage; les personnalités les plus offençantes y sont prodiguées. Erasme répliqua par une lettre, & le

traita d'une maniere digne de cet hérésiarque, autorisée par le ressentiment. Il alla même jusqu'à demander justice à Frédéric, électeur de Saxe, l'un des protecteurs les plus déclarés du moine apostat; mais ce dernier sut rendre cette démarche inutile.

Ce qui vous étonnera, c'est que malgré toutes ces preuves de zèle, Erasme ne put jamais appaiser les théologiens & les moines qui se croyoient méprisés. Ils étoient habiles à profiter de ses imprudences, pour le décrier publiquement comme un faux catholique, plus dangereux, disoient-ils, qu'un hérétique obstiné. Ces imputations odieuses étoient hautement détruites par la justice que lui rendoient les plus grands personnages de son tems, & par le suffrage même le plus authentique des souverains Pontifes. Il en recevoit les brefs les plus flatteurs; & souvent il a été question de le décorer de la pourpre romaine.

Les affaires du Luthéranisme le déterminerent à quitter la ville de Bâle; mais sa santé ne lui permettant pas de choisir une retraite trop éloignée, il donna la préférence à Fribourg en Bris-

gaw. Il y passa quelques années avec assez d'agrément, toujours occupé de ses livres & de sa santé encore très-languissante. Dans un voyage qu'il fit à Bâle, tant pour y voir ses amis, que pour faire imprimer quelques uns de ses ouvrages, il fut attaqué d'une dissenterie qui le conduisit au tombeau. Sa mort, arrivée en 1536, fut un deuil public. Toute la ville courut à ses obseques; il fut porté par les étudians à la sépulture, & enterré dans la cathédrale. On lui fit plusieurs oraisons funebres, & un grand nombre d'épitaphes qui prouvent plus la célébrité de cet Ecrivain, que l'art & l'élégance de ses panégyristes. Il avoit fait son testament avant que de mourir; on voit, par ses dispositions, qu'il étoit arrangé dans ses affaires; & l'on prétend que sa sucession montoit à plus de sept mille ducats. Ces richesses lui venoient des présens considérables qu'il recevoit de toutes parts. Jamais homme n'eut un si grand nombre d'admirateurs & d'un rang plus élevé. On voyoit arriver de tous côtés autour de lui, ce qu'il y avoit de plus grand dans le monde. Il recevoit de

fréquens complimens de la part des Papes, des Empereurs, des Rois, des Princes, des Cardinaux, des Evêques, & des Savans de l'Europe; tous, excepté ces derniers, accompagnoient leurs éloges de quelques présens.

Erasme étoit d'une très petite taille; mais beau & bien fait, & d'une complexion délicate. A l'égard de son caractere, voici comment il se peint lui-même dans une de ses lettres: « vous » trouverez en moi un homme sans am» bition, qui a beaucoup de penchant » à l'amitié; qui n'est que médiocre» ment versé dans les Belles-Lettres, » mais qui en est l'admirateur passion» né; qui respecte sincerement la pro» bité des autres, sans vanter la sienne; » qui cede à tout le monde du côté de » la doctrine, mais à personne pour la » bonne foi; simple, franc, libre, in» capable de dissimulation, parlant peu, » & de qui vous n'avez rien à attendre » que le cœur. Si vous jugez qu'un » homme de ce caractere soit capable » d'attachement, vous pouvez compter » sur Erasme ».

A l'exception de quelques traits que

la modestie a fait ajouter à ce tableau, Erasme se peint ici tel qu'on le retrouve dans ses écrits. Il aimoit la raillerie; il avoue même qu'il y étoit un peu trop porté, & qu'il parloit quelquefois avec plus de liberté que de prudence. Il avoit une plaisanterie naturelle dans l'esprit; les bons mots se présentoient à son imagination avec une facilité singuliere; & il n'avoit pas la force de les sacrifier. Ils lui ont attiré beaucoup d'ennemis & de grandes traverses. Il n'étoit pas plus circonspect dans ses écrits que dans ses discours: aussi fut-il accusé de ne pas avoir des sentimens orthodoxes sur plusieurs points de la religion. Il y a, dans ses ouvrages, des propositions hardies, téméraires & erronnées; il en convenoit lui-même; mais on ne doit pas, pour cela, le traiter d'hérétique; puisque l'hérésie suppose l'opiniâtreté qu'il n'eut jamais. Les éloges qu'il donna aux sages du paganisme, scandaliserent aussi les théologiens. « J'aimerois mieux, disoit-il, que Scot » périt tout entier avec ceux qui lui » ressemblent, que de voir périr un » livre de Ciceron, ou un traité de » Plutarque. Je m'apperçois que les

» écrits de ces anciens philosophes
» me rendent meilleur ; au lieu que
» ceux des Scolastiques ne font que di-
» minuer mon amour pour la vertu,
» & augmenter l'envie de disputer.
» Lorsque je lis les belles maximes
» de ces grands hommes, j'ai peine
» à ne pas dire : saint Socrate, priez
» pour moi. J'ai des pressentimens que
» les ames d'Horace & de Virgile sont
» heureuses ». Cette derniere phrase
fut condamnée par la Sorbonne.

Pour dire en peu de mots, ce qu'il faut penser de la religion d'Erasme, il y a deux excès à éviter : c'est une calomnie de le traiter d'hérétique ; mais il ne faut pas non plus s'enthousiasmer jusqu'au point de soutenir, que c'est le docteur de son tems, à qui l'église a le plus d'obligation. La vérité est, que c'est un des hommes qui ont eu le plus d'esprit & de savoir ; mais il ne s'est pas toujours exprimé avec sagesse & discrétion. La quantité d'ouvrages qui nous restent de cet écrivain célebre, vous étonneroit, si vous ne saviez quel fruit immense on peut tirer de l'économie & de l'usage du tems.

Celui que j'employai à visiter sa statue, & à lire les inscriptions qui en

ornent le piedestal, ne m'empêcha pas de voir, ce jour-là même, le fameux cabinet du vieux M. Bisschop, marchand de fil en détail, qu'il vend lui-même en robe de chambre, dans une étroite & chétive boutique. Ce petit commerce ne me donna pas d'abord une grande idée des richesses qu'on m'avoit annoncées; mais je fus bientôt obligé de convenir, que le monde entier n'offre peut-être pas de collection plus rare & plus précieuse. Pour contenter ma curiosité, ce vieillard m'avoit conduit, d'un air assez bourru, par un petit escalier très-obscur, dans une chambre entourée de vieilles armoires, d'où je vis sortir des trésors. Ce sont cent boîtes remplies des meilleures miniatures, de vases antiques d'or & d'émail, de porcelaines du Japon, les plus grandes, les plus belles, les plus délicates, de verres gravés avec une extrême finesse, de dents entieres d'éléphans, parfaitement sculptées, de laques de la Chine, plus anciens & plus précieux que ceux qu'on voit communément dans ce genre, de coquilles très-rares, très-bien conditionnées, & arrangées avec autant d'in-

telligence que de goût. J'y remarquai une très-belle ſcalata, un Eſt & Oueſt, & une autre coquille qui n'a point de nom, & que M. Biſſchop croit être la ſeule de ſon eſpece, qui exiſte dans le cabinet des curieux. Delà je paſſai à une ſuite de magnifiques gravures, de deſſeins originaux des plus grands maîtres, & ſur-tout, à une ample collection de tableaux, dont on admire en même tems la beauté, le nombre & le choix.

Je vis auſſi, ce même jour, une manufacture de ces carreaux de faïance, dont on fait tant d'uſage dans ce pays. La fabrique en eſt, à peu près, la même que celle des tuiles, tant pour la préparation de la terre qu'on va chercher auprès de Tournai, que pour la façon de les couper & de les mettre au feu, où ils reſtent pendant quarante heures. On les rend tous égaux d'épaiſſeur, en faiſant paſſer, ſur une douzaine à la fois, un gros cilindre de cuivre très-poli, poſé ſur deux traverſes de la hauteur du carreau, c'eſt-à-dire, d'environ trois lignes. La grandeur des carreaux eſt de quatre à cinq pouces en carré; on en fait de plus grands ſi on les commande; & ils varient de prix ſuivant

la couleur & les desseins. Les blancs se vendent trois florins le cent ; les bleux, avec des figures variées, dix florins, & le double avec des bordures. Quand le carreau paroît cuit, un homme, le tenant d'une main, l'arrose d'un côté seulement avec une cuillere de bois qu'il emplit d'une eau grisâtre. C'est une composition assez épaisse de plomb, de litarge, &c, qui seche sur le champ, & fait le vernis blanc, sur lequel on applique ensuite des couleurs.

L'Hôtel-de-Ville de Roterdam n'a rien de remarquable ; mais la Bourse, quoique moins fréquentée que celle de la Capitale, la surpasse par la beauté de l'édifice ; & l'architecture n'a rien épargné pour honorer le commerce. C'est un bâtiment de pierre de taille, construit à la moderne, formant un carré long, sans autre ornement qu'une belle & noble simplicité. Les arcades, qui, au nombre de trente, environnent la cour, sont séparées par des piliers qui m'ont paru d'une seule pierre, & assez lourds. J'ai déjà dit que l'Amirauté de la Meuse avoit son siége dans cette ville ; c'est la premiere de toute la province ; l'Amiral

de Hollande monte toujours un de ses vaisseaux. On voit encore de grandes places & de belles églises, savoir, quatre hollandoises, une françoise, deux angloises, une écossoise, avec une synagogue. Les Catholiques y ont aussi plusieurs chapelles. La Régence de la ville est composée de vingt-quatre Conseillers, dont quatre sont Bourgmestres. La justice est administrée par un grand Bailli & sept Echevins.

J'ai, plus d'une fois, coupé mon séjour à Roterdam, par de petits voyages dans les environs. Goude, la Brille, Dordrecht, Gorcum, le Mordick, Bolduc, Breda, Gertruidemberg, Berg-op-Zoom, sont autant de termes de promenade, dans un pays où les chemins offrent toujours quelque riant point de vue. Dans les villages même, point de chaumieres, point de haillons, point de disette, point de fange; tous sont pavés, propres, agréables. Combien de villes en France, qui ne sont ni si grandes, ni si riches, ni si peuplées, ni si jolies?

Goude ou Tergaw, située au confluent du Gaw & de l'Yssel, est une ville d'une médiocre grandeur, mais

jolie, bien fortifiée, & remarquable par sa grande place, par les peintures des vitraux de son église, les plus belles, dit on, que l'on connoisse en Europe, & par ses écluses qui, en peu de tems, peuvent inonder ses environs.

C'est à la Brille, que les confédérés des Pays-Bas jetterent, en 1572, les premiers fondemens de leur République. Guillaume de Lumay, comte de la Marck, l'enleva aux espagnols. Le duc d'Albe, apprenant cette nouvelle, n'en marqua aucune inquiétude; mais la perte de sept belles provinces prouva que c'étoit le commencement d'un grand événement. Cette ville, située dans l'isle de Voorn, près de l'embouchure de la Meuse, est assez grande, mais mal peuplée; des jardins potagers occupent une partie de son enceinte. Un monument en marbre, érigé dans l'église à la gloire de l'amiral Van-Almonde, est, je pense, tout ce qu'il y a à voir à la Brille.

Un petit bâtiment, qui s'offrit à propos, me ramena par la Meuse, de cette ville à Roterdam. Rien de plus doux & de moins coûteux, que cette façon de voyager,

voyager. Il y a dans ces bâtimens, un cabinet propre, bien éclairé & séparé du commun, où se trouvent toutes sortes de commodités. Sans un changement fréquent de barques, que causent les écluses, on iroit aux extrêmités des sept provinces dans un repos presque continuel.

Dès l'entrée de la Meuse, la Hollande paroît un pays charmant. La campagne, aussi basse que l'eau, se laisse voir de dessus le navire, & forme les plus rians paysages. Des villages très-propres, des maisons de campagne, des jardins symétrisés dans toutes leurs parties, de grandes & belles avenues, de vastes prairies, où paissent des troupeaux sans nombre, mille autres objets agréables & diversifiés, ne laissent d'embarras, que sur le choix de ce qu'on doit le plus admirer. On trouve cependant une vue encore plus flatteuse en arrivant à Roterdam. Elle est, d'un côté, terminée avantageusement par la ville, & se perd, de l'autre, dans des campagnes qui sont de toute beauté. Sur la riviere même, les vaisseaux, les barques, les yachts, les canaux, qui se succedent continuellement, [illegible]ment

comme une cité flottante, qui grouppe parfaitement avec ces divers objets; sur-tout lorsque la sérénité du ciel ajouse un nouveau lustre à toutes les parties de cette charmante vue : chose rare à la vérité, dans un pays submergé, où l'hiver est froid, le printems court, l'été chaud & orageux, l'automne pluvieux, & l'air mauvais dans toutes les saisons.

Dordrecht, ou Dort par abbréviation, est bâtie, non sur pilotis, comme Roterdam, mais sur un terrein solide & ferme, dans une isle formée par la Meuse, où elle a un port qui la rend très-commerçante. On y amene beaucoup de vin du Rhin, qui se distribue ensuite dans tout le pays. Comme les Comtes de Hollande y faisoient leur résidence ordinaire, elle a le premier rang parmi les villes de cette province. Mais ce qui la rend encore plus célebre, est le fameux synode qui condamna la doctrine d'Arminius. La grande Eglise est d'une beauté remarquable; le chœur, qu'on a converti en école, y conserve encore ses stales; le milieu, rempli de bancs pour les enfans, est environné de chapelles, dont les autels sont dé-

molis. La chaire est de marbre blanc, moucheté ou veiné de noir, & travaillé en relief. Quatre Vertus, très-bien sculptées, soutiennent le noyau, & font, de tout ce travail, un ouvrage parfait. La ville est grande, belle, riche, & coupée par trois canaux, dont un lui sert comme de fossé. Je ne vous parle ni des vues, ni des promenades; toute la Hollande est un vaste jardin, où il croît peu d'arbres utiles; on s'est réduit à ceux qui font l'ornement des villes & des campagnes. Les troupeaux même qui enrichissent la République, ne naissent point dans le pays; ils y arrivent du nord, maigres & décharnés, & s'engraissent dans ces pâturages. En 1421, la Meuse ayant rompu ses digues près de Dordrecht, soixante-douze villages furent inondés; & cent mille personnes y périrent. Les rivieres abondent en poisson, en saumons sur-tout; & l'on dit qu'il s'en vend plus de dix mille par année. C'est, sans doute, ce qui a donné lieu à cette plaisanterie, que les servantes mettent dans leur marché, qu'on ne leur en servira que deux fois la semaine.

Gorcum & Worcum sont deux pla-

ces fortes, séparées par la Meuse. Le château de Loeveſtin, d'où le priſonnier Grotius ſe ſauva par un ſtratagême, eſt encore, de ce côté-là, un des boulevards de la province. Le village d'Accoy, près de Laerdam, eſt devenu célebre, pour avoir donné la naiſſance à Janſenius, qui fut depuis évêque d'Ypres. Il vint d'abord à Paris, où l'abbé de Saint-Cyran le plaça en qualité de précepteur. Il l'appella enſuite à Bayonne, où la même piété, le même goût, la même ardeur pour les matieres théologiques unirent étroitement ces deux hommes fameux; qui crurent trouver dans ſaint Auguſtin, certaines opinions que l'égliſe a condamnées. Le livre qui les renferme a pour titre *Auguſtinus.* Devenu dans la ſuite docteur de Louvain, puis évêque, Janſenius travailla pendant vingt ans à cet ouvrage, qui ne fut imprimé qu'après ſa mort. L'Auteur le ſoumit à l'autorité & à la déciſion du Saint-Siége, & déclara, dans ſon teſtament, qu'il mouroit, comme il avoit vécu, fils obéiſſant de l'Egliſe Romaine. Il fut donc, ſans le vouloir, & peut-être ſans s'en douter, le chef d'un parti qui n'a excité que des

guerres de plume & des querelles théologiques. Tout son système se réduit à ce point capital : « que depuis la chûte » d'Adam, le plaisir est l'unique ressort » qui remue le cœur de l'homme ; que » si ce plaisir est céleste, il porte à la » la vertu ; s'il est terrestre, il détermine au vice ; & la volonté se trouve » nécessairement entraînée par celui » des deux, qui est naturellement le » plus fort. Ainsi l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, » le mal ou le bien, selon qu'il est dominé par la cupidité ou par la grace. » Delà il suit, qu'il y a certains commandemens impossibles, non-seulement aux infideles, aux aveugles, aux » endurcis, mais aux justes même, malgré leur volonté & leurs efforts pour » les observer ».

Dès que ce livre parut, la guerre fut allumée dans l'université de Louvain ; & l'on vit une multitude d'écrits pour l'attaquer ou pour le défendre. Cette querelle passant de la Flandres à Paris, où l'abbé de Saint Cyran se montra un des plus zélés partisans de la nouvelle doctrine, les Jésuites en demanderent la condamnation au Saint-

Siége, & l'obtinrent. Urbain VIII proscrivit l'ouvrage, comme contenant des opinions condamnées par ses prédécesseurs. De son côté, la Sorbonne censura cinq propositions extraites de ce livre; & le pape Innocent X donna enfin cette fameuse bulle, que les Jansénistes crurent éluder en distinguant le sens hérétique du sens orthodoxe. Ils prétendirent que les cinq propositions ne se trouvoient point dans l'ouvrage de l'évêque Flamand, ou que, si elles y étoient, on leur donnoit un mauvais sens. Alexandre VII foudroya cette distinction, en déclarant que ces cinq propositions sont tirées de Jansenius, & qu'elles ont été condamnées dans le sens de l'Auteur. Les Evêques de France, de concert avec le souverain Pontife, dresserent un formulaire qu'ils firent signer, dans leurs diocèses, à tous ceux qui prétendoient aux ordres & aux bénéfices. On y condamne de cœur & de bouche la doctrine des Cinq Propositions, contenue dans le livre de Jansenius, laquelle doctrine, dit-on, n'est point de saint Augustin, que l'évêque d'Ypres a mal expliqué.

En remontant la Meuse de Vorc-kum jusqu'aux environs de Bolduc, on trouve dans le voisinage de la Gueldre, plusieurs places fortes qui servent de défense à la Hollande. L'air y est meilleur, les eaux plus belles, plus saines, que dans le cœur de la province; mais comme on y fait moins de commerce, il y a aussi moins de richesse. Bolduc, ou Bois-le-Duc, au confluent de l'Aa & du Dommel, est la capitale du Brabant Hollandois. Ces deux rivieres remplissent ses fossés, & se partagent en divers canaux qui la traversent. Elle est également forte & par sa situation, & par les ouvrages qui la défendent. Elle peut, en tout tems, s'inonder à une lieue à la ronde, & mettre la campagne & les ennemis sous les eaux. Un duc de Brabant la fonda, vers la fin du douzieme siecle, dans une forêt où il alloit prendre souvent le plaisir de la chasse; & c'est delà qu'elle tire son nom. Le pape y établit un évêque, qui fut obligé de quitter son siége, lorsque les Hollandois s'emparerent de ce pays. Ils en chasserent les ecclésiastiques & les moines qui étoient alors fort nombreux,

& employerent à des usages profanes la plupart de leurs églises. Celle de saint Jean, jadis la cathédrale, est une des plus belles des Pays-Bas. L'exercice de la religion catholique est interdit à Bois le-Duc; mais comme le plus grand nombre des habitans a conservé le culte de ses peres, on leur permet de s'assembler dans des chapelles domestiques, & d'y célébrer l'office divin.

Entre cette ville & le Mordick, est située Gertruidemberg sur le golphe de Biesbos, formé en 1421, par l'inondation dont j'ai parlé. On croit que cette habitation a été fondée par Gertrude, fille de Pepin, pere de Charles-Magne, & que cette princesse y vécut dans un exercice continuel de dévotion & de pénitence. Ce lieu est encore célebre par les conférences qui s'y tinrent au commencement de ce siecle. Elles furent bien humiliantes pour Louis XIV, qui, après avoir dicté, dans toutes ses autres guerres, les conditions de la paix, se vit réduit à la solliciter avec instance auprès de ces mêmes Hollandois, qu'il avoit vus si souvent à ses pieds.

Dès l'année précédente, c'est-à-dire,

en 1709, ce Monarque avoit envoyé le Président Roüillé pour la demander ; & le marquis de Torcy, quoique ministre des affaires étrangeres, & attaché, par état, à la personne du Souverain, étoit allé seconder les négociations du Président. Les Etats-Généraux, peu touchés de cette démarche, ne cessoient de se montrer intraitables; mais les négociations continuoient sourdement ; & ils consentirent enfin, pendant l'hiver de 1710, à ouvrir de nouvelles conférences. Les plénipotentiaires François furent le maréchal d'Uxelle & l'abbé de Polignac. Tous les ministres des ennemis de la France étoient à la Haye ; c'étoit le lieu le plus naturel qu'on pût choisir ; cependant il fut marqué à Gertruidemberg, afin que les Négociateurs François ne fussent pas à portée de remuer les esprits. On empêcha même qu'ils ne vissent personne ; & ils furent réduits à traiter avec les Envoyés des Etats.

Le point principal étoit, que le Roi renonçât à toute espece de prétention sur la monarchie Espagnole ; & pour assurer cette renonciation, il falloit non-seulement que Sa Majesté recon-

nût l'Archiduc Charles pour roi d'Espagne & des Indes, mais qu'elle s'engageât à expulser son petit-fils avec ses troupes & à ses frais. Les Puissances confédérées ne s'expliquerent pas d'abord avec cette précision; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que c'étoit leur but. Le Monarque offrit de se réduire, pour Philippe V, à la seule possession des royaumes de Naples & de Sicile. Bientôt il ne demanda que la Sicile, la Sardaigne, & les places de Toscane qui étoient de la domination Espagnole, & enfin il renonça à ces places même. Les Hollandois sembloient faire grace à nos Plénipotentiaires, en écoutant de semblables propositions, & leur faisoient solliciter chaque conférence comme une faveur. La France étoit si épuisée, que Louis XIV souscrivit à fournir des sommes d'argent, pour déposer son petit-fils. Cette proposition fut encore rejettée; & l'on déclara nettement, que l'intention des Confédérés étoit, que ce Prince envoyât ses propres troupes pour cette guerre.

Tant de rigueur fit enfin rompre les conférences; elles eurent au moins

cet effet, que l'odieux de la guerre ne retomba point sur la France; & les Hollandois, qui, par un beau zele pour leurs alliés, avoient refusé les avantages qu'on leur offroit, eurent tout lieu de s'en repentir, lorsque l'Angleterre, ayant changé de vues, consentit à traiter avec plus d'égalité & de justice.

Bréda & Berg-op-Zoom, peu éloignées de Gertruidemberg, sont encore deux villes renommées dans l'histoire, l'une, par le traité qui rétablit la paix entre trois Puissances, l'autre par les siéges mémorables qu'elle a soutenus. Les Anglois & les Hollandois étoient en guerre, lorsque Louis XIV, après avoir épuisé toutes les voies amiables, se détermina à prendre les armes, pour faire valoir les droits que la Reine, sa mere, croyoit avoir dans le Brabant. Avant que d'entrer en campagne, il avoit offert sa médiation à la Hollande & à la Grande-Bretagne, qui la refuserent l'une & l'autre, n'étant pas encore lasses de se battre. Mais quand elles virent les succès éclatans de la campagne de Flandres en 1667, elles eurent recours au médiateur qu'elles avoient

refusé d'abord, & dont elles craignoient le ressentiment. Les Plénipotentiaires s'assemblerent à Bréda ; & comme la guerre s'étoit faite, de part & d'autre, avec des avantages à peu-près égaux, Louis leur fit proposer, ou de se rendre ce qu'elles s'étoient pris ; ou de le garder, chacun de son côté, comme une compensation respective. Ce dernier parti fut accepté ; les Anglois demanderent seulement, que leurs sujets établis à Surinam, eussent la liberté de se retirer, avec leurs biens, où bon leur sembleroit ; ce qui leur fut accordé. A l'égard de la France, elle rendit aux Anglois l'isle de Saint-Christophe, celles d'Antigoa & de Montserat ; ceux-ci, de leur côté, restituerent l'Acadie, qui a été depuis le sujet d'une triste & longue guerre.

Bréda est une ville forte, défendue par une bonne citadelle. On y compte onze à douze mille ames sans la garnison ; & l'on y voit quatre places publiques. Ses remparts ont plus d'une lieue de circuit ; & elle est presque environnée d'eau & de marais. Les Catholiques, qui sont les trois quarts des habitans, sont soumis à l'évêque d'An-

vers, & font l'exercice de leur religion dans trois chapelles desservies par des prêtres séculiers, des Récolets & des Jésuites. Les Protestans y ont quatre églises, deux pour les Réformés Hollandois, les deux autres pour les François réfugiés & les Luthériens. Guillaume de Nassau, Seigneur de Bréda, & depuis Roi d'Angleterre, fit construire un nouveau château, dont on vante le bâtiment & les jardins.

En partant le matin, on arrive le soir à Berg-op-Zoom. Cette ville, possédée par l'électeur Palatin, sous la souveraineté des Etats Généraux, est entourée de marais, & défendue par divers forts. Elle communique avec l'Océan par l'Escaut, qui la rafraîchit continuellement, & forme derriere elle un bras de mer. Elle rendit, plus d'une fois, inutiles les efforts des plus grands capitaines qui en firent le siége. Le duc de Parme, qui l'attaqua en 1588, irrité de sa résistance, chercha à la vaincre par une trahison que les loix de la guerre peuvent seules rendre excusable. Il suborna deux soldats Anglois, & les engagea à introduire ses troppes dans la place. Le Gouverneur fut instruit du

complot, & voulut que les deux soldats feignissent de l'exécuter. Mais ayant pris à propos ses mesures, il surprit lui-même les Espagnols; & ce stratagême leur coûta une bonne partie de leur armée.

En 1622 le marquis de Spinola vint investir cette même place. Le prince d'Orange y fit passer de nouvelles troupes, & construire de nouvelles fortifications. Rien ne rebuta le général ennemi; & pendant deux mois on épuisa, de part & d'autre, ce que l'industrie & la bravoure ont de plus actif. Mais l'armée Espagnole s'affoiblit; & toute la science du Général fut insuffisante pour réparer ce malheur. Dix à douze mille hommes trouverent la mort dans ce siége; & lorsque le prince d'Orange jugea les circonstances favorables, il réunit toutes ses forces, & marcha contre les ennemis. Spinola ne l'attendit pas; mais ayant ensuite reçu quelques renforts, il voulut se venger en offrant la bataille. Le Prince, qui avoit atteint son objet, ne jugea pas à propos de se battre; la ville étoit délivrée.

Ainsi ce boulevard de la liberté hollandoise n'ayant pu être abattu, fut

dèslors réputé imprenable. La gloire de s'en rendre maître étoit réservée aux François, dans un tems où l'art de fortifier les places étoit porté à sa perfection. Ce siége, à jamais mémorable, fut tellement dirigé par le Comte de Lowendal, qu'après soixante-cinq jours de tranchée ouverte, il emporta la ville d'assaut le 16 septembre 1747. Rien n'y manquoit pour la bien défendre, ni hommes, ni munitions ; & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'en aucun tems, on ne put empêcher l'entrée des convois. On trouva dans le port dix-sept bâtimens chargés de vivres, avec cette inscription : *à l'invincible garnison de Berg-op-Zoom*. Cet exploit fut le dernier de Lowendal, que la France regretta d'avoir connu si tard, & perdu si-tôt.

Le soir même, je vis une partie de la ville, qui est petite, & composée seulement de sept mille habitans Luthériens, Réformés & Catholiques. Le lendemain, j'allai chez le Commandant qui m'accorda une sentinelle pour me conduire dans tous les ouvrages, & même dans les galeries des mines. J'examinai les brêches & les attaques des

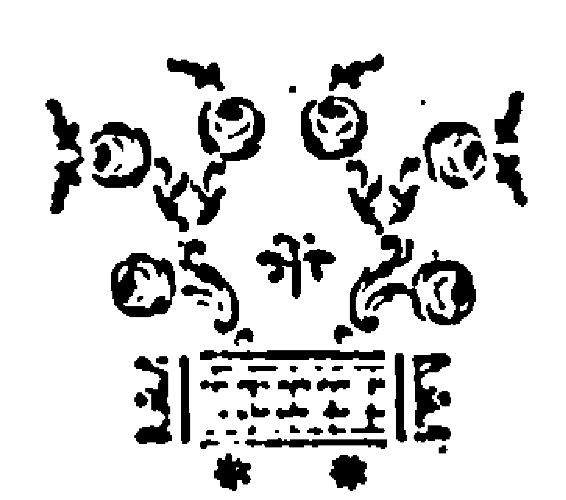
François; tout est réparé, & en meilleur état que jamais. La plupart des toits sont recouverts à neuf; & la principale eglise, qui étoit anciennement le collége de Sainte-Gertrude, n'a plus qu'un petit clocher rond sur une grosse tour, qui portoit, sans doute, un clocher beaucoup plus grand, que le canon & les bombes détruisirent pendant le siége.

Le chemin de Berg-op-Zoom au passage du Mordick me parut long & ennuyeux; des bruyeres, des sables, & une maudite diligence de terre, qu'on nomme ici charriot de poste, me fatiguerent excessivement. Je quittai cette voiture, & pris une barque pour traverser ce bras de mer. On y voyoit encore, il y a vingt ans, les clochers de quelques villages, qui s'élevoient au-dessus des eaux; ils ont cédé depuis à l'effort des vagues. Le vent étoit fort, la barque agitée; & pour me rassurer, on me raconta l'histoire d'un prince d'Orange, qui, revenant de l'armée des Alliés en 1711, fut englouti dans les flots. Il étoit resté dans sa voiture; les chevaux effrayés firent pancher le bateau, tomberent dans la mer, & entraînerent le carrosse. On prétend que le

Prince fut jetté dehors pendant ce mouvement ; & il est le seul, dont on n'ait point eu de nouvelles. D'autres assurent que tout étoit arrangé pour qu'il y pérît. Quoi qu'il en soit, il y a quarante-cinq ans que ce malheur est arrivé ; & depuis, on n'a rien entendu dire de semblable. Pour moi, je m'y trouvai beaucoup mieux que dans cet affreux charriot de poste, qui m'avoit roué jusqu'à la Meuse.

Je suis, &c.

A Roterdam, ce 20 mai 1756.



LETTRE CCLII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

De retour à Roterdam, je n'y restai que le tems nécessaire pour y prendre une barque qui pût me mener à Utrecht. La province, dont cette ville est la capitale, fut donnée en souveraineté à ses Evêques par Charles-Magne, pour les engager à travailler à la conversion des infideles qui restoient dans le pays. Ces Prélats furent mis dans la suite au rang des princes de l'Empire, posséderent de vastes domaines, compterent vingt-huit Comtes ou Princes au nombre de leurs feudataires, & les ducs de Brabant, de Cleves & de Gueldres, ainsi que les comtes de Hollande, parmi leurs grands officiers. Les gueres où ils s'engagerent, leur firent perdre une partie de leurs états; & enfin ils en céderent la souveraineté à Charles-Quint, dont le fils & le successeur les vit se former en république.

Sous le regne de ce même prince (Phi-

lippes II), l'évêché d'Utrecht fut érigé en archevêché, & partagé en six diocèses, savoir Harlem, Déventer, Leuworden, Groningue, Middelbourg & la métropole. Déventer, capitale de la province d'Overissel, est belle, grande, bien peuplée, marchande & fortifiée à l'antique. Elle étoit déjà célebre à la fin du dixieme siecle. Il y a une école illustre, ou espece d'académie, qu'on peut comparer à une université. On y bat monnoie ; & le Conseil supérieur de la province y fait sa résidence.

Leuworden est la principale ville de la Frise, & ne le cede point à la précédente par sa beauté, ses fortifications, son étendue, sa population, son commerce. L'Hôtel-de Ville & le Palais du Stadhouder sont d'assez beaux édifices. Groningue est une des grandes cités des Provinces-Unies. Elle communique avec la mer par un canal capable de porter les plus gros vaisseaux. La province dont elle est la capitale, fut bornée d'abord au seul territoire de cette ville : on y a joint tout le pays qu'on appelle les Ommelandes, dont la principale richesse consiste dans ses excellens pâturages.

Middelbourg eſt l'entrepôt de tous les vins de France, d'Eſpagne & du Portugal qui arrivent en Hollande ; ce qui la rend riche, peuplée & commerçante. On y voit de fort belles places & de beaux édifices publics. Le principal eſt l'abbaye de Saint-Nicolas, dont les bâtimens forment une petite ville. Elle appartenoit aux Prémontrés ; & l'Abbé avoit la premiere place aux Etats de Zélande ; c'eſt aujourd'hui le lieu où s'aſſemble le Conſeil de la province, dont Middelbourg eſt la capitale. On y a établi la Chambre des Comptes de la Compagnie des Indes Orientales, l'Amirauté & la Monnoie. L'Hôtel de-Ville, eſt un bâtiment remarquable, ſur-tout par la tour de ſon horloge.

Zélande, en hollandois, ſignifie pays maritime. Ce nom convient d'autant mieux à cette province, qu'elle eſt compoſée d'une multitude de petites iſles à l'embouchure de la Meuſe & de l'Eſcaut. Comme le terrein qu'elles occupent a toujours été ſujet aux inondations, ce n'eſt que d'après de grands travaux, qu'on l'a deſſéché, & rendu propre à être cultivé. Il riſqueroit

même d'être fréquemment submergé, s'il n'étoit défendu contre l'impétuosité des vagues, par de fortes digues qu'on a soin d'entretenir. On y recueille peu de grain; & les habitans ne s'enrichissent que par le commerce, la pêche & les courses ou pirateries qu'ils exercent, en tems de guerre, contre les Puissances ennemies; aussi sont-ils courageux, bons matelots, excellens pilotes.

Flessingue, patrie de Ruyter, située, ainsi que Middelbourg, dans l'isle de Walcheren, est la seconde ville de la Zélande. Les vaisseaux arrivent tous chargés le long des quais qui bordent les canaux. Rien n'est plus agréable que la vue des maisons, peintes en paysages, qui environnent ces quais. Presque toutes les rues sont droites & pavées de briques. On y remarque une coutume que je n'ai vu observer dans aucun pays. Lorsqu'il y a quelque mort dans une maison, on met une botte de paille à la porte. Si c'est un homme, les épis régardent la rue; si c'est une femme, ils sont tournés du côté du mur.

Les cinq évêques des villes dont je viens de parler, étoient suffragans de

l'Archevêque d'Utrecht. Depuis saint Wilbrod, qui, le premier, a occupé ce siége, jusqu'au tems de la réformation, on compte environ cinquante prélats qui ont gouverné cette église. A la mort du dernier titulaire, arrivée en 1580, Sasbold, fut établi vicaire général; & le pape le sacra sous le titre d'Archevêque de Philippes. Sasbold prit celui d'Archevêque d'Utrecht, & en exerça les fonctions contre le gré des Etats-Généraux qui le bannirent des Provinces Unies, & confisquerent tous ses biens. Son successeur n'eut, comme lui, que la qualité d'archevêque de Philippes, & éprouva le même sort. Devenu vieux, infirme, & obligé de se cacher, il demanda au pape Urbain VIII, Jacques de la Torre pour son Coadjuteur. Celui-ci fut sacré sous le titre d'Archevêque d'Ephèse, & ensuite chassé des terres de la République, pour y avoir donné la confirmation. Néercassel, nommé évêque de Castorie, gouverna, après lui, l'église d'Utrecht. Il étoit de la Congrégation de l'Oratoire, & avoit été reçu à l'Institution de Paris: c'est le même que Bossuet appelle, dans ses lettres, l'é-

vêque de Hollande, & dont le grand Arnaud & M. Nicole ont fait de magnifiques éloges. Il mourut en 1686, âgé de soixante ans, laissant plusieurs ouvrages latins sur des matieres de piété, où il paroît favoriser les opinions de Jansénius.

Les deux chapitres d'Utrecht & de Harlem élurent M. Van-Heussen, autre prêtre de l'Oratoire, que M. de Castorie avoit désigné pour lui sucéder. Il l'appelloit son Timothée, le cher coadjuteur de ses travaux; mais Rome refusant de confirmer cette élection, on proposa d'autres sujets. Le pape choisit Pierre Codde, chanoine d'Utrecht, & grand vicaire de cette métropole. Sa Sainteté le créa archevêque de Sébaste; & le nouveau prélat fut sacré à Bruxelles par l'archevêque de Malines. Comme c'est sous l'Episcopat de Pierre Codde, qu'a commencé la contestation entre la Cour de Rome & le clergé de Hollande, il est à propos d'en faire connoître l'origine.

La veille de la consécration du nouvel archevêque, l'Internonce de Bruxelles lui proposa de signer le Formulaire. M. Codde répondit qu'il l'avoit

fait autrefois ; mais avec la distinction du droit & du fait ; que sa conscience ne lui permettoit rien de plus ; & qu'il étoit prêt à renoncer à l'épiscopat qu'il n'avoit jamais recherché ni desiré, si l'on exigeoit de lui une autre signature. L'Internonce ne pouvant rien gagner sur son esprit, & voyant d'ailleurs que tout étoit préparé pour le sacre, crut ne devoir plus mettre d'obstacle à cette cérémonie. L'archevêque de Sébaste gouverna assez tranquillement son diocèse jusqu'à l'année 1700, qu'il fit le voyage de Rome à l'occasion du grand jubilé. On lui remit à son arrivée, un mémoire d'accusations contre sa doctrine & sa conduite, auquel il fut obligé de répondre. Peu satisfait de sa justification, Clément XI le suspendit des fonctions de son ministere. Revenu en Hollande, M. Codde prit le parti de déférer à la sentence du Saint-Siége, & passa le reste de sa vie dans le silence & dans la retraite. Etant au lit de la mort, on lui proposa encore la signature pure & simple du Formulaire, qu'il refusa.

La Congrégation de la Propagande donna plusieurs décrets qui défendoient

doient aux Chapitres d'Utrecht & de Harlem, d'exercer aucune jurisdiction ecclésiastique. Ceux-ci en appellent au Pape mieux informé; mais, pour toute réponse, le souverain Pontife adresse un bref aux Catholiques des Provinces-Unies, où il déclare que ces prétendus Chapitres n'ont aucune autorité spirituelle, & leur interdit, sous peine d'excommunication, toutes fonctions dans le gouvernement de ces églises.

Depuis ce tems là, ils se sont adressés à la Cour de Rome, ont présenté des suppliques, fourni des mémoires, fait des démarches auprès des Cardinaux; tout a été inutile; on ne daigna pas même répondre à leurs demandes. Ils consulterent les théologiens & les jurisconsultes de Paris & de Louvain, dont plusieurs déclarerent qu'un chapitre cathédral est en plein droit d'exercer la jurisdiction ecclésiastique, le siége vacant, sans que la vacance la plus longue puisse y déroger. D'autres conseillerent la soumission & l'obéissance. Ce dernier avis n'a point prévalu; le Chapitre a cru devoir porter l'affaire au tribunal de l'église universelle. C'est ce qu'il fit en 1719, par son acte

d'appel, auquel il attacha une partie du clergé de Hollande; & en conséquence, il exerce la jurisdiction spirituelle, en attendant la décision du futur concile.

Mais l'église d'Utrecht manquoit d'un évêque pour remplacer M. de Sébaste mort en 1710. On le demanda au Pape; comme il ne fit point de réponse, on élut un chanoine, Corneille Stéenoven, qui ne pouvant engager les Prélats voisins à le sacrer, s'adressa à Dominique Varlet, évêque de Babylone. Ce dernier, né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne, & se consacra aux missions étrangeres, où il mérita, par son zele, d'être élevé à l'épiscopat; mais la Cour de Rome, mécontente de ce qu'il avoit donné la confirmation aux Jansénistes de Hollande, le suspendit de l'exercice de son ministère. Varlet se retira à Utrecht, où il imposa les mains au nouvel Archevêque & à trois de ses successeurs. Cette conduite essuya des censures; il se justifia par des apologies, & mourut en 1742, regardé par les Molinistes comme un rebelle, & comme un Chrysostome par les Jansénistes.

Le premier soin de M. Stéenoven fu

d'écrire au Pape pour lui faire part de sa consécration, & lui demander des marques de sa communion. Il crut aussi qu'il étoit de son devoir de rendre compte au public de l'état de son église; & il appella au futur concile des vexations qu'elle avoit, disoit-il, éprouvées depuis vingt-cinq ans. Il mourut quatre jours après, & eut pour successeur M. Barchman, membre du même Chapitre, & déjà nommé Vicaire général du diocèse. Il avoit passé plusieurs années à Saint-Magloire, & reçu les ordres de l'évêque de Senez. Le pere Quesnel, écrivant à son sujet, prévoyoit qu'il seroit un jour élevé à l'épiscopat. Ce prélat mourut d'apoplexie à Rhynwick, maison de campagne aux environs de cette ville, & fut remplacé par M. Vander-Croon, qui le fut lui-même, six ans après, par M. Meindaerts. Ce dernier a pour suffragant M. Van Stiponte, évêque de Harlem, qui réside à Amsterdam; & l'on peut regarder ce pays comme le siége & le chef-lieu de l'église jansénienne.

La ville d'Utrecht est encore célebre par le fameux traité, pour lequel on avoit tenu tant de conféren-

ces inutiles à Gertruidemberg. La conclusion de la paix, que les revers de la France paroissoient si fort éloigner, que la fierté de ses ennemis rendoit si difficile, devint tout à coup l'effet du hasard, & la suite d'une petite intrigue de la Cour de Londres. La reine Anne, obsédée par la duchesse de Malboroug, se dégoûta d'elle, & s'attacha à ceux qui lui étoient opposés. Comme les intérêts du Duc, son mari, étoient dans la continuation de la guerre, ses ennemis chercherent leurs avantages dans le rétablissement de la paix. Un Abbé Gauthier, qui avoit demeuré autrefois à Londres en qualité d'Aumonier de l'Ambassadeur de France, fut le personnage choisi pour commencer la négociation. Il fit secrétement plusieurs voyages à Versailles, & amena les choses au point de la plus heureuse harmonie entre les deux Cours.

La Reine desira la tenue d'un congrès à Utrecht; & l'Europe fut étonnée de voir la Hollande y jouer le premier rôle. Toutes les Puissances y furent admises; excepté le Roi d'Espagne, qu'on s'obstinoit à ne pas reconnoître. Les Ambassadeurs François étoient les mêmes que les Négociateurs de Gertrui-

demberg, le maréchal d'Uxelles & l'abbé de Polignac. Deux choses contribuerent à nous rendre les avantages que nous avoient ôtés nos revers; 1°. L'Empire & l'Espagne alloient être unis sur la même tête contre les intérêts de l'Europe, à moins que le présent traité ne vînt à bout de les séparer. 2°. Les négociations avoient commencé dès l'année 1712; & depuis cette époque les armes Françoises furent heureuses.

Ces deux considérations amenerent la paix après bien des débats; & elle fut conclue par autant de traités particuliers, qu'il y avoit de différens intérêts à ménager. La France s'engagea à reconnoître la succession à la Couronne d'Angleterre dans la ligne protestante, à lui restituer ou céder la baie d'Hudson, l'isle de Saint-Christophe, l'Acadie, l'isle de Terre-Neuve, ne se réservant que le droit de pêcher & de sécher de la morue dans certains endroits de cette isle. Il fut convenu qu'elle raseroit les fortifications & combleroit le port de Dunkerque; qu'elle rendroit au duc de Savoie le comté de Nice, & que la sommité des Alpes serviroit de barriere aux deux

Etats. La cession de la Sicile, avec le titre de Roi, faite à ce prince par l'Empereur, fut ratifiée; & ce qui étoit encore bien glorieux pour lui, il fut substitué aux droits de la maison de France sur l'Espagne, en cas que Philippe V mourût sans postérité. L'Electeur de Brandebourg obtint le titre de Roi de Prusse, la possession de la Haute-Gueldres, de Neuf-Châtel & de Valangin. Il ne lui en couta que l'abandon de ses droits sur la principauté d'Orange. L'Espagne laissa Gibraltar & l'isle Minorque au pouvoir de la Grande-Bretagne. Philippe V renonça à ses prétentions sur la Couronne de France. On donna aux Hollandois une barriere considérable qu'ils avoient toujours desirée. Jacques III, dit le chevalier de S. George, ne pouvant mieux faire, protesta contre tous ces traités; & l'Empereur refusant d'y accéder, la France lui fit remettre les conditions, auxquelles elle consentoit de s'accommoder avec lui. Cette affaire traîna en longueur, & ne fut enfin terminée qu'à Rastad.

La ville d'Utrecht, théatre de cette grande négociation, avoit été au pouvoir de Louis XIV durant la guerre de

1672. Ce Prince y fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, que le Cardinal de Bouillon, grand-Aumônier de France, bénit & purifia; mais ayant abandonné cette conquête, les Protestans repurifierent cette église à leur tour, & la rebénirent de nouveau. Elle devoit être immense, avant qu'un orage en eût détruit une partie; ce qui subsiste encore est admirable; & son clocher passe pour le plus beau & le plus haut des sept provinces. Au fond du temple, au lieu d'autel, est le mausolée de l'Amiral Gendt, tué dans un combat naval contre les Anglois. Le tombeau est en marbre blanc; l'Amiral est couché dessus; des bas-reliefs représentent ses exploits; & une épitaphe contient son éloge. On fait encore remarquer, dans ce même lieu, une tombe d'une seule pierre de quatorze pieds de long sur huit de large. Elle est de l'espece de celles qu'on voit dans tout le pays, & qui viennent d'Allemagne par le Rhin & la Meuse. On montre enfin, sur un des côtés de l'église, un autre tombeau, à qui on donne onze cens ans d'antiquité. Il est très-grand, & bâti de pierre de touche, comme il paroît

par différentes marques d'or ou de cuivre, faites par des curieux. On accuse nos soldats d'avoir brisé les têtes de saints qui ornoient le pourtour de ce mausolée, pour en tirer quelques morceaux de cette pierre.

Les Etats de la province, dont Utrecht est la capitale, s'assemblent à l'hôtel-de-ville, édifice plus remarquable par sa grandeur, que par sa beauté. Le mail est un objet plus digne d'attention : c'est une promenade hors de la ville, plantée de quatre rangées d'arbres de chaque côté, avec un trotoir pour les gens de pied, & un pavé pour les voitures. On dit que Louis XIV trouva ce lieu si beau, qu'il recommanda très-expressément à ses troupes, de n'y causer aucun dommage. Il regrettoit de n'en avoir pas un semblable à Versailles, & de ne pouvoir l'y transporter. Ce Prince logeoit au château de Zeist, qui appartient à la Maison de Nassau, lorsqu'il vint, en personne, faire la loi à la République. Les Hollandois y ont vu depuis, Frédéric I, Roi de Prusse, avec plus de plaisir ; car il leur amenoit la paix, après avoir tiré l'épée pour leur défense.

La maison de M. Van-Molen, marchand de soie, est un autre objet de curiosité. Un grand terrein, environné d'un large canal, & coupé par des bosquets de charmilles, plus épaisses & aussi bien dessinées & entretenues qu'à Marly, offre par-tout des arcs de triomphe, des portiques, des grottes, des statues de marbre, des vases, des cabinets de rocaille, des décorations, des pespectives, des urnes, des bas-reliefs, des cascades, des jets-d'eau, des bassins, des colonades, des corniches, des cornes d'abondance remplies de fleurs, de fruits, le tout représenté au naturel, en nacre, en pierres précieuses, en coquillages, en corail; en un mot tout ce que la nature l'art, le goût & le travail peuvent produire de plus recherché, se trouve rassemblé dans ce jardin, où les parterres, sablés de porcelaine brisée, ajoutent à ces beautés l'émail le plus varié. A côté delà, est la fameuse manufacture à filèr la soie, qui appartient au même maître. Un seul moulin à eau y fait mouvoir à la fois quinze cens devidoirs, & remplit les bassins de ce superbe jardin.

Utrecht est la rivale de Leyde dans

la carriere des sciences : on enseigne, dans son Académie, tout ce qui peut former le raisonnement & le goût. On montre dans une de ses salles, le plan intérieur & extérieur du temple de Salomon, modèle en relief, tel que le dépeint l'écriture. On conserve au théatre d'anatomie, un canot d'écorce d'arbre, long & pointu, avec un petit Esquimau, dans l'attitude où il fut pris au détroit de Davis. Il est lié dans un trou au milieu de son bateau, dont il semble faire partie. Le reste est couvert ; & le canot peut se renverser, sans que l'eau y pénetre. L'histoire porte que lorsque le petit navigateur se vit en mains étrangeres, il ne voulut plus manger, & mourut de douleur.

Cette ville ne présente aucune maison remarquable, aucune qui puisse porter le nom d'hôtel. Il y a pourtant beaucoup de particuliers enrichis par le commerce, qui s'y retirent, comme à la Haye, pour y jouir de leur fortune. Utrecht est bâtie sur le modèle des villes de Hollande, mais sur un fond plus élevé & plus solide. Ses rues sont larges & bien percées ; & on lui donne cinq quarts de lieue

de circuit. Elle est arrosée par deux canaux qui viennent du Rhin, & fournissent de l'eau à ses fossés. Elle n'est pas, à beaucoup près, aussi peuplée, aussi remuante qu'Amsterdam ; & l'on y compte tout au plus quarante mille habitans.

Ce qu'on appelle la maison du Pape, n'a de singulier, que le nom qu'elle a pris d'Adrien VI, fils d'un tisserand, qui y est né. Elevé en qualité de boursier, dans l'université de Louvain, il se distingua par son esprit & son application, & fut fait successivement professeur de théologie, doyen de l'église, & vice-chancelier. L'empereur Maximilien le choisit pour précepteur de son petit-fils, l'Archiduc Charles. Il fut employé dans les ambassades, dans le ministere, décoré de la pourpre romaine, & enfin élu Pape & successeur de Leon X. Charles-Quint, aux intrigues duquel il dut le pontificat, eut à Rome la souveraine autorité; Adrien se borna à réformer le clergé. Sa sévérité, jointe à la qualité d'étranger, le fit haïr des Romains; & à sa mort, ils écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la Patrie.* Il a laissé un

commentaire sur le quatrieme livre des Sentences, dans lequel on remarque cette proposition : que le Pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi.

Utrecht n'égale pas les autres villes de Hollande par la beauté de ses édifices ; mais ses dehors sont charmans. C'est un mêlange de jardins potagers, de pépinieres, de maisons de campagne & de promenades. Cet amas de jardins, de bosquets, de bâtimens sans prétention, forme un champêtre délicieux, qui regne à une lieue autour de la ville. En y arrivant par le canal d'Amsterdam, on trouve, au sortir du beau village de Maersen, la maison de M. Pereira, Juif Portugais, remarquable par l'agrément de ses jardins, sur-tout par des grottes formées de coquillages, de minéraux, &c. D'un autre côté, est un couvent qui renferme huit Chartreux mis en fuite pour le jansénisme. On prétend que ces religieux ont fourni, long-tems, les matériaux des feuilles connues en France sous le nom de Nouvelles Ecclésiastiques.

Le voisinage de la Gueldres me procuroit souvent des occasions de visiter

cette province partagée entre trois Puissances, la Hollande, le Roi de Prusse & la Maison d'Autriche. La Gueldre hollandoise, qui, en sa qualité de duché, tient le premier rang parmi les sept provinces, se divise elle-même en trois parties, qui prennent le nom de leur capitale. Chacune d'elles forme un état particulier, dont la jurisdiction & les droits sont séparés. Nimegue, ville principale de toute la contrée, étoit anciennement un château, où Charles-Magne & ses successeurs firent souvent leur résidence; on y découvre encore plusieurs restes d'antiquité. C'est aujourd'hui une forteresse importante, située sur une colline escarpée, qui sert de citadelle au corps de la place. Une grande population, un commerce considérable, un magnifique hôtel-de-ville, le droit de battre monnoie, de bonnes fortifications, & sur-tout les négociations fameuses dont Nimegue a été le théatre, rendent cette ville une des plus célébres des Provinces-Unies.

Après de longs débats, & d'éclatans avantages remportés par Louis XIV, les Ministres des diverses Puissances arrêterent trois traités diffé-

tens : l'un entre la France & la Hollande, par lequel on rendit à cette derniere, avec la ville de Mastrick, toutes les conquêtes faites sur la République. Le second avec l'Espagne, qui fut obligée de nous abandonner la Franche-Comté, Valenciennes, Condé, Bouchain, Aire, Cambrai, Maubeuge, &c. Le troisieme avec l'Empereur, qui céda Fribourg & Huningue, & reçut en échange Philisbourg. La Suede, le Danemarck, l'Electeur de Brandebourg & quelques autres Souverains d'Allemagne refuserent de prendre part à la pacification générale ; mais bientôt les armes de la France les y contraignirent ; le Roi eut l'avantage de dicter les conditions de la paix à presque tous les Princes de l'Europe ; & c'est alors qu'elle lui déféra, d'une voix unanime, le surnom de *Grand* qu'il a conservé depuis.

A quelques lieues de Nimegue, se trouve le fameux village de Tolhuis, où l'on vit le spectacle également terrible, éclatant & nouveau, d'une armée qui, en présence de l'ennemi, passe à la nage un fleuve rapide, & le plus grand Roi de l'Europe disposé à la

suivre, si sa grandeur ne l'eût retenu au rivage. Le prince de Condé l'arrêta, soit pour ne pas exposer une tête si précieuse, soit pour n'être pas forcé de marcher lui-même. Il souffroit alors de la goutte ; & son état ne lui permettant pas de mettre les pieds dans l'eau, il se contenta, avec les Ducs d'Enguien & de Longueville, de passer dans un bateau de cuivre.

Un sentiment d'admiration me saisit à la vue de ce fleuve redoutable ; & l'aspect de ses bords me rappelle toutes les circonstances de ce mémorable événement. Ici les François dressent des batteries pour écarter les troupes du prince d'Orange ; là, des escadrons rompent le fil de l'eau, pour en réprimer la violence, & sont entraînés par le torrent. La maison du Roi & la meilleure cavalerie passe au nombre de quinze mille hommes. Les Hollandois, effrayés de tant de résolution, n'osent paroître en défense, & mettent bas les armes sur la sommation du Prince de Condé. Le Duc de Longueville, la tête pleine des fumées du vin, ne veut accorder aucun quartier, & tire un coup de pistolet contre ceux qui lui demandent la vie à genoux. L'ennemi déses-

péré reprend à l'instant ses armes ; & le Duc expirant en est la premiere victime. Condé blessé croit qu'on l'attaque en traître, fait charger avec vivacité, enleve quatre mille prisonniers, & ne s'arrête que lorsque tout est détruit ou dissipé. Louis passe avec le reste de son armée sur un pont de bateau, & n'a plus qu'à traverser le pays en vainqueur : les obstacles s'évanouissent à son approche ; la ville & la province d'Utrecht se soumettent ; & toute la République demande la paix aux conditions les plus flatteuses pour le vainqueur. Si on les avoit acceptées, jamais les Provinces-Unies n'eussent été plus humiliées ; mais la France, en portant trop loin ses ressentimens, réveilla l'émulation des autres Puissances, & s'attira des ennemis qui préserverent la Hollande des derniers malheurs.

Le territoire de Bommel, petite ville située sur la rive gauche du Wahal, est la plus occidentale du quartier de Nimegue. Ce qui rend ce pays recommandable, est que cette place a pour ainsi dire, été la premiere école des Ingénieurs de l'Europe. Au milieu des longues guerres des Hollandois contre les Espagnols, les uns & le

autres avoient un égal intérêt de s'en assurer; les premiers, parce qu'elle leur servoit de barriere; les seconds, parce qu'elle leur ouvroit l'entrée du pays des États. Ce fut à cette occasion, que le Prince d'Orange, Maurice de Nassau, déjà connu par ses talens militaires, traça, pour la défense des places, une route jusqu'alors ignorée, perfectionnée depuis, & encore beaucoup au-dessous, peut-être, de ce qu'elle pourroit être. Il entoura la ville de Bommel de beaucoup de dehors, y fit des fossés, les renferma d'une espece de parapet à angles saillans & rentrans, appellé chemin couvert, au-devant duquel on fit un glacis qui en rend les approches difficiles. Toutes ces méthodes étoient inconnues; & les pas une fois faits vers la perfection, en amenerent beaucoup d'autres dans la suite. Le prince Maurice mérite donc, avec raison, de recueillir la plus grande gloire; parce qu'il a été le premier à la découverte, & que les autres ne se sont illustrés qu'en l'imitant.

Puisque j'ai commencé à parler de guerre, je finirai cette lettre, &, en même tems, tout ce qui regarde la

Hollande, par le siége & la ville de Mastricht. Louis-le-Grand attaqua cette place en personne l'an 1673. Elle avoit une garnison nombreuse, bien pourvue; & malgré la rapidité des conquêtes de ce Prince, l'Europe douta s'il n'y trouveroit pas l'écueil de sa gloire; mais rien ne résista à l'ardeur qu'il sut inspirer à ses troupes; & sa présence à tous les travaux, son infatigable activité firent juger que la force des murailles & la bravoure des Assiégés seroient également inutiles. Vauban qui jettoit alors les fondemens de sa gloire, épuisa toutes les ressources de son génie, & employa, pour la premiere fois, les paralleles & les places d'armes. Tant d'efforts réunis réduisirent, en quinze jours, cette ville aux dernieres extrêmités; & elle reçut la loi du vainqueur.

Le Prince d'Orange, qui sentoit parfaitement le prix de cette possession, ne négligea rien pour la reprendre. Il vint, en 1676, en former le siége; il se donna des peines incroyables, pour pousser les opérations avec célérité, ne prenoit aucun repos, & n'en donnoit aucun à ses troupes: chaque jour

voyoit quelque nouvel assaut. L'action la plus vive se passa à la tête de l'ouvrage à corne ; les Assiégeans s'y porterent avec fureur ; mais ils y firent des pertes si considérables, qu'il fallut lâcher prise. L'assaut recommença la nuit avec la même vivacité ; les assaillans furent encore si maltraités, qu'à la fin ils se rebuterent & prirent la fuite. La perte des Hollandois montoit déjà à douze mille hommes. Le Prince assembla son Conseil ; & il fut unanimement résolu de lever le siége, pour sauver au moins les débris de l'armée.

Mastricht essuya une autre attaque sous le regne de Louis XV ; mais les Hollandois la voyant prête à tomber, demanderent la paix devenue nécessaire à tout le monde. C'est une de leurs plus fortes places, & la clef de leur République sur la Meuse. Le Roi d'Espagne, à qui elle appartenoit comme Duc de Brabant, la céda aux Provinces-Unies par le traité de Munster, à condition que la religion catholique y seroit conservée. L'évêque de Liége en possede le domaine utile, & une portion de la justice. La ville est assez grande, & bien percée, bien pavée, bien peu-

plée; on y compte trois mille maisons & quatorze mille habitans, sans la garnison, qui, pour l'ordinaire, est fort nombreuse. Quoiqu'éloignée du centre de la Hollande, & enclavée dans le pays de Liége, ses rues, ses places, ses maisons, sa propreté, tout s'y ressent du goût hollandois. Son Hôtel-de-Ville, situé sur la place du Grand-Marché, est un des plus beaux du pays; & ce qui lui donne encore plus d'éclat, c'est une assez bonne bibliothèque, rendue publique pour l'instruction de ses citoyens. On voit, dans quelques salles, des tableaux d'un assez bon ton de couleur; mais ce qui vous paroîtra singulier, & que j'avois déja vu pratiquer en Hollande, c'est la façon dont on arrange le sable sur le plancher. On y passe un balai de crin, qui n'a que deux rangées de touffes, coupées de niveau, mais dont une est plus longue, & par conséquent plus flexible que l'autre. Elles y forment toutes sortes de desseins guillochés & à la mosaïque. A peine osions-nous d'abord y poser les pieds, pour n'en pas déranger l'économie; mais une servante nous ayant montré avec quelle facilité

elle réparoit ce désordre, fit disparoître nos scrupules.

Les ramparts de Mastricht ont une lieue de tour ; & les fortifications y sont bien entretenues. Du fort de Saint-Pietre, bâti sur la montagne de ce nom, on découvre une grande étendue de pays sur la Meuse ; & au-dessous, sont d'immenses souterreins, qui s'étendent, dit-on, jusqu'à Liége. Nous y entrâmes avec des flambeaux, sous la conduite d'un petit bossu très-gaillard, qui nous réjouit fort par la gaîté de ses propos. Il nous dit que Pierre-le-Grand, à qui il avoit rendu le même service, le gratifia d'une petite pension, dont il a joui jusqu'à la mort de ce Price. Nous marchâmes dix minutes pour arriver à un lieu appellé la Fontaine, parce qu'il y tombe de l'eau au travers de la voûte. Du reste, dans tout autre endroit des murailles, on n'apperçoit pas le moindre vestige d'humidité ; on y lit au contraire, partout, des noms & des dates anciennes, écrites avec de la pierre noire, & qui n'ont nullement souffert. Les rues que nous laissâmes de côté & d'autre, me parurent de la même hauteur que celle

où nous marchions, c'est-à-dire, d'environ vingt pieds, sur deux toises de largeur. C'étoit anciennement une carriere, d'où l'on a tiré une immensité de très-belles pierres.

Nous revînmes à Mastricht, où nous visitâmes quelques églises qui ne méritent aucun détail. Comme les Etats-Généraux & les Evêques de Liége sont Co-Seigneurs de la ville, elle est gouvernée par les deux Puissances. Les Magistrats sont moitié catholiques, moitié protestans; les premiers nommés par l'Evêque, les seconds par la République. Les deux religions y sont tranquillement exercées; mais les Catholiques n'ont pas la liberté de porter publiquement le viatique aux malades. Ils possedent deux collégiales, dont les prébendes sont conférées alternativement par les Etats-Généraux, & par le Prévôt, qui est le chef du Chapitre. Les Réformés n'avoient que deux pasteurs avant la révocation de l'édit de Nantes; depuis cette époque, il a fallu en augmenter le nombre, sans que cet accroissement, qui paroît donner la prépondérance aux Protestans, ait altéré l'harmonie civile. La différence

de religions ne cause aucun trouble; le Catholique, le Luthérien, le Calviniste vivent dans une union étroite & même intime sur toutes les terres de la République, & se regardent comme des citoyens du monde, sagement liés par les besoins & les devoirs de l'humanité. Ils n'admettent plus la nécessité de troubler l'état pour établir des opinions contestées; ils sont convaincus que toutes les religions sont des sujets soumis, lorsqu'ils ne sont pas persécutés par le culte dominant.

On attribue cette précieuse tranquillité à la sagesse du gouvernement, qui ne confie aucune portion de l'autorité politique aux Ecclésiastiques. Les ministres de l'église, soumis aux mêmes devoirs que le reste des citoyens, ne tirent ici leur considération, que de leur vertu, de leur zele & de leur savoir. On rapporte à ce sujet, « qu'un d'entr'eux, qui étoit » aumônier des Etats, faisant, en cette » qualité, la priere devant les membres » assemblés, s'avisa, dans cette prétendue » oraison, de traiter la matiere des dé» libérations; &, sous prétexte d'im» plorer les lumieres du ciel pour les » membres du gouvernement, il s'ef-

» forçoit lui-même de leur faire suivre » les siennes. La prudente République » ne tarda pas à se défaire de cet ha» bile officier, & établit l'ordre qui » regne actuellement. Le Président » de l'assemblée lit un formulaire de » prieres, qui est toujours sur le bu» reau. Elle est peut-être moins raison» née, moins éloquente que celle de » l'Aumonier; mais elle n'est pas moins » bonne; & l'Etat s'en trouve mieux ».

Ici finit mon tour de Hollande, pays qui pique singuliérement la curiosité, parce qu'il ne ressemble point à ceux que l'on connoît. Il ne produit rien de ce que la nature donne aux autres avec prodigalité; & cependant il possede abondamment, porte même ailleurs ce que son sol lui refuse. Il n'a nul objet de luxe ou de nécessité, dont il puisse trafiquer avec ses voisins; & il est devenu comme le magasin de l'Europe, pour tout ce qui peut être un objet de nécessité ou de luxe. Il n'a point de bled; & il approvisionne ceux qui en ont. Il n'a point de vignes; & il boit & vend du vin de tous les pays. Il n'a ni lin, ni manufactures de toiles; & les toiles sont un des grands

grands objets de son négoce. On y fait peu de livres; & la librairie y est très-florissante. Il ne fournit rien de ce qu'il faut essentiellement pour construire & équipper des navires; & il couvre la mer de ses flottes. Ses ports, celui d'Amsterdam sur-tout, sont si mauvais, que les petits bâtimens ne peuvent y entrer sans risques, ni les grands sans être déchargés; & il n'y a point de port dans l'univers, plus fréquenté que celui d'Amsterdam. Ce peuple emploie beaucoup de vaisseaux, & le moins d'hommes qu'il est possible. Il prête à tout le monde, & n'emprunte de personne; ne vise qu'à l'intérêt, & place son argent à l'intérêt le plus modique; porte les arts utiles à la plus grande perfection, & connoît à peine les arts de luxe, qu'il ne récompense ni n'encourage. La mer est tout à la fois la nourrice & l'ennemie des habitans: elle leur a enlevé une partie de leurs possessions; & eux, par le moyen de leurs digues, lui ont arraché une portion de son domaine. Ils mettent autant de soin à se garantir de ses fureurs, qu'ils ont mis de courage à secouer le joug Espagnol; &

l'élément qui devoit les détruire, ils l'ont tourné à leur profit par les canaux innombrables, qui offrent, à toutes les heures, une voiture commode & peu coûteuse, soit pour les marchandises, soit pour les voyageurs.

Les sages, les philosophes qui remontent à la source de ces prodiges, trouvent que tandis que chez d'autres peuples, on étouffoit l'industrie par des impositions déplacées, la Hollande encourageoit ses manufactures par des récompenses, & employoit ses impositions même à donner plus d'activité à son industrie. Tandis qu'ailleurs on confondoit le Négociant avec le plus vil ouvrier, ici on l'élevoit au rang des législateurs. De puissantes monarchies formoient des soldats; ce petit Etat attiroit des marchands; & si la passion de l'intérêt a nui à celle de la gloire, si la nation est moins guerriere que commerçante, elle n'en est que plus industrieuse & plus active.

Quoique tout le monde y soit généralement occupé du commerce, on ne néglige cependant pas absolument ce qui peut faire fleurir les autres sciences. Il y a une école illustre dans la Capi-

tale, où l'on enseigne la théologie, les belles-lettres, la philosophie & la médecine. Indépendamment de ce secours, les provinces ont plusieurs Académies célebres, plusieurs Universités à Leyde, à Utrecht, à Francker, à Harderwick, à Groningue, remplies de gens de mérite, parmi lesquels on compte des Savans du premier ordre.

Les Hollandois sont le peuple de l'Europe, si vous en exceptez les Suisses, où la magnificence des ameublemens, la richesse des habits, le luxe des équipages, la somptuosité des repas se font le moins remarquer. Un plat de poisson, de la viande de boucherie, beaucoup de légumes, voilà ce qu'on sert communément sur les meilleures tables. La femme d'un marchand d'Amsterdam n'a, dans son comptoir, que sa propreté pour parure, & n'est ornée que de ses attraits, de cette modestie, de cet air intéressant de timidité, qui donne à la beauté un nouvel éclat, fait naître le sentiment, inspire le respect, & en impose au desir. Ces gens sont trop froids, trop appliqués, pour goûter

les plaisirs de l'amour. Les femmes mêmes participent à cette indifférence; & la chasteté, héréditaire dans les familles, est moins un effort de vertu, que l'effet du travail & du tempérament. L'oisiveté n'oblige pas les maris à chercher des amusemens hors de leurs foyers; ils regrettent trop les momens dérobés aux affaires. Aussi les spectacles sont-ils rares, les plaisirs peu recherchés. A parler en général, ce peuple pense avec plus de bon sens que de délicatesse, parle avec plus de sagesse que de grace, se détermine lentement, mais sûrement, & est aussi éloigné de la générosité que de l'injustice.

Je ne sais pourquoi on dit par-tout, qu'il n'y a point de pauvres en Hollande. Je crois vous l'avoir dit; on y rencontre des mandians comme ailleurs, moins importuns cependant, & en plus petit nombre que dans nos villes. Il y a aussi moins de brigands, moins de voleurs, parce qu'on y trouve moins de misere. Il se passe quelquefois des années entieres sans exécution. On roue les assassins; on pend, on coupe la tête pour les autres crimes; & dans certains cas,

on applique les coupables à la question. Les enfans libertins, qui n'ont point de pere, si la mere porte contre eux des plaintes en justice, sont fouettés par le bourreau en présence des Juges; & cette correction ne les déshonore point. Mais ces exemples sont rares; & en général, si les enfans deviennent bons & honnêtes, ils le doivent à l'exemple des parens, plus qu'à la sévérité de l'éducation. On ne sait ni les reprendre ni les châtier; il semble qu'on ne les éleve que pour être libres. Les gens de distinction, la noblesse paroissent y donner plus de soins; mais quels sont les maîtres auxquels ils les confient? Des moines défroqués, ou des prêtres jansénistes.

Cette noblesse a gagné la maladie épidémique répandue dans toute l'Europe, de copier sans discernement, les manieres, les modes, les ridicules, & jusqu'aux débauches des François; cependant, comme elle ne peut être honorée dans un état libre, qu'à proportion du bien qu'elle fait ou veut faire, l'éducation & la politique l'ont garantie d'un superbe orgueil. Elle pense comme Guillaume I, fondateur de la Répu-

blique, qu'un homme coûte bien peu, quand il ne coûte qu'un salut.

Ce que les Hollandois n'ont encore pu imiter de nos mœurs, par le respect qu'ils ont pour leurs loix, c'est cette fureur de Duel, qu'une fausse bravoure a fait naître, qu'un faux honneur éternise.. Plusieurs de nos rois ont donné des ordonnances pour abolir cette sanglante coutume; Louis XIV sur-tout, l'a soumise aux peines les plus rigoureuses; & à la vue de ces édits foudroyans, la France la crut abolie sans retour. La joie fut universelle dans le royaume; & les divers ordres qui le composent, exprimerent au Monarque leur reconnoissance par des actions de graces. L'abolition du duel fut célébrée en prose & en vers, dans les harangues publiques & dans les discours particuliers; & l'histoire la plaça parmi les exploits les plus mémorables de ce regne. Toute la surprise étoit, qu'un usage si cruel, auquel on donnoit les qualifications les plus odieuses, eût subsisté si long-tems; & dans le déchaînement général, c'étoit à qui feroit périr le monstre, qui cependant n'expira pas. Avec moins d'éclat, la

Hollande lui a porté des coups plus forts & plus sûrs : un officier duelliste est chassé de son régiment, déclaré infame, & incapable de jamais servir. Si c'est un étranger qui provoque un Hollandois, celui-ci feint d'accepter le combat ; mais comme il faut sortir de la ville pour se battre, dès qu'on arrive à la porte, où il y a une garde militaire, l'étranger est arrêté ; & il lui en coûte cinq cens florins.

Le fouet & les travaux publics sont le châtiment ordinaire des déserteurs, soldats ou matelots. La peine de mort est une cruauté particuliere à la France ; les autres Etats les traitent avec moins de rigueur. Aussi nos déserteurs abandonnent-ils pour toujours leur patrie ; tandis qu'ailleurs ils viennent se rendre sous leurs drapeaux, après avoir subi une punition proportionnée à leur faute.

Quand on voyage en Hollande, il ne faut se piquer ni de générosité ni de dépense. L'habit le plus simple, la vie la plus frugale est ce qui convient uniquement. On ne marche jamais seul ; un étranger qui ne sait ni la langue ni les coutumes, n'a qu'à suivre les gens de

ſa compagnie. Tout eſt taxé, excepté les fantaiſies & les commiſſions, pour leſquelles il faut convenir du prix, autrement on eſt expoſé à payer le quadruple ; on ſe plaindroit inutilement. Il faut voyager en marchand, & manger à table d'hôte ; c'eſt le moyen d'apprendre les mœurs & les uſages. Mais ce qu'on épargne d'un côté, on le dépenſe pour les domeſtiques de louage & les objets de curioſité. Vous entrez dans une maiſon pour attendre le départ des barques ; on vous offre de l'eau-de-vie ; vous la refuſez ; & on vous la fait payer comme ſi vous l'aviez bue.

Les Provinces-Unies ſont une République fédérative, dont le gouvernement n'eſt pas, comme on le croit, purement démocratique. Il eſt, à la vérité, dans les mains de la bourgeoiſie ; mais les premiers bourgeois forment, dans chaque ville, une eſpece d'ariſtocratie. Ce ne ſont pas les ſuffrages du peuple qui créent les magiſtrats ; c'eſt la magiſtrature qui ſe recrute elle-même ; & ſi l'on conſidere l'influence qu'a le Stadhouder dans les affaires, l'étendue de ſon pouvoir, la durée de ſon au-

torité, on verra que, dans le fait, le gouvernement hollandois eſt preſque auſſi monarchique, que celui de la Grande-Bretagne. Si le Stadhouder n'eſt pas un prince ſouverain, il en a du moins tous les honneurs. Il eſt d'uſage, en parlant de ſon palais, de dire la Cour; les aſſemblées qui s'y tiennent deux fois la ſémaine, ſe nomment cercles. Outre deux régimens de garniſon habituelle, infanterie & cavalerie, il a ſes gardes du corps & toute la ſuite d'un monarque. S'il n'a point de voix dans les Etats, il a ſa place marquée dans toutes les ſalles, où il eſt cenſé préſider. Il eſt le conſervateur des loix, la ſource des graces, le diſtributeur des emplois. Le lieu de ſa réſidence eſt le centre du gouvernement, le ſéjour de la nobleſſe, celui des ambaſſadeurs; la ſeule prérogative qui lui manque, ſi on peut lui donner ce nom, c'eſt le pouvoir cruel de faire la guerre & de lever des impôts. Si jamais l'ambition de régner lui fait ambitionner l'un & l'autre, ſi ſes vues particulieres entraînent l'Etat dans des démarches contraires aux intérêts de la République, ſi, dans la diſtribution des graces,

il préfere les courtisans aux citoyens; s'il affoiblit, dans la nation, l'amour de la patrie par sa tyrannie ou par ses caresses, cet esprit de domination corrompra la noblesse; le poids de la servitude avilira le peuple; les sentimens généreux qu'inspire l'égalité, seront anéantis.

L'histoire naturelle des Provinces-Unies peut offrir quelques objets de curiosité aux recherches des voyageurs. La terre creuse, molle & marécageuse, est peu propre au labourage; depuis les dunes jusqu'au Brabant, on ne voit que des prairies qui commencent à se couvrir d'eau à la fin de l'automne. Le pays en est si rempli pendant l'hiver, que dans mille endroits, on n'apperçoit que des digues, des maisons, des clochers qui semblent sortir du sein des flots. Cette inondation, loin d'être nuisible, contribue à la fertilité de la terre, & fait périr les insectes. Au mois de février on travaille à évacuer les eaux, par l'ingénieuse invention des moulins qui les enlevent, & les font couler dans de grands canaux. Tel est l'effet de ces machines admirables, qu'un pré

plus bas, de tous côtés, que l'eau qui l'entourre, eſt tenu parfaitement à ſec, & nourrit un nombre prodigieux de bétail.

En fait de jardinage, le Hollandois tire de la terre tout ce qu'elle peut produire. L'art y dompte la nature; les fruits de tous les climats y mûriſſent; on y mange, au mois de juin, d'excellens melons, des ananas, des raiſins, de groſſes pêches mûris dans des ſerres chaudes. Il n'eſt pas rare d'y voir des jardins, dont l'entretien coûte douze à quinze mille francs. Les ouvriers gagnent juſqu'à quatre livres par jour. Ils emploient une partie de leur tems à fumer, à prendre du thé, du café. Les Maîtres ſont obligés d'en donner aux Domeſtiques. Ces liqueurs ſe vendent dans les places publiques, comme à Paris la tiſanne fraîche. Le mauvais goût de l'eau force les habitans d'en faire venir de Briſtol, qui ſe vend preſque auſſi chere que le vin.

La nature a pourvu ce pays d'une terre, qui, coupée en morceaux, & expoſée au ſoleil, ſe durcit & brûle dans les foyers: c'eſt ce qu'on appelle de

la tourbe. On la met dans les greniers; & elle sert, au lieu de bois, pour tous les besoins de la vie, où le feu est nécessaire. Celle qu'on emploie pour faire le pain, la bierre, & chauffer les fourneaux des autres fabriques, se tire de Frise; les morceaux en sont moins longs, moins durs, que ceux qu'on brûle à l'ordinaire; ils font aussi moins de charbons. Cette substance inflammable est d'une ressource infinie pour les pauvres, qu'elle garantit du froid lorsqu'ils travaillent. Elle n'a pas moins d'agrément pour les riches, qui en font comme de petits châteaux percés à jour. La flamme qui sort par les joints, se peint de diverses couleurs, & offre à la vue un spectacle amusant.

La Hollande, dit-on, étoit anciennement un pays de bois; mais une tempête ayant fermé l'embouchure du Rhin par la quantité de sable qu'elle y fit rouler, ce fleuve, en regorgeant, inonda toutes ces provinces. Les eaux ruinerent les villages, abatirent les forêts; & comme il leur falloit un passage, elles se mêlerent avec celles de la Meuse, & entrerent dans son lit.

Celui du Rhin fut presque comblé ; il n'en resta qu'un petit canal qui a retenu le nom du fleuve : ce n'est plus qu'un ruisseau quand il entre dans l'Océan. On trouve encore des troncs d'arbres, & des chênes entiers, ensevelis dans la tourbe, qui ne peuvent être que les restes de ce débris.

Ce qu'on éprouve ici de plus incommode, est l'inconstance des saisons : il y a des jours d'été, où il fait aussi froid qu'au mois de décembre ; & l'hiver est quelquefois si doux, qu'on le prendroit pour le printems. On voit de jeunes gens se baigner dans des rivieres, où, quelques jours auparavant, ils s'amusoient à traîner des glaçons. On entre dans une église par une chaleur étouffante ; & on s'enrhume en regagnant son logis. Quand les canaux sont pris & les lacs gelés, on court, on glisse sur la glace avec des patins. Les plus adroits à cet exercice vont avec tant de vîtesse, qu'on peut à peine les suivre de l'œil. Les femmes se mettent de la partie ; & celles qui s'en acquittent le mieux, se plaisent à faire paroître leur adresse aux yeux d'une multitude de

ſpectateurs qui applaudiſſent. Lorſque la glace eſt bien unie, les payſans vont de Leyde à Amſterdam en cinq quarts d'heure. On a auſſi des traîneaux tirés par un cheval, ou pouſſés par un homme qui va ſur ſes patins. On aime à ſe donner ce plaiſir; & lorſqu'il a beaucoup neigé, il y a peu de jeunes gens qui ne ſortent dans cette voiture avec des dames, & ne ſe promenent dans les rues. Ils conduiſent eux-mêmes le cheval couvert des plus belles peaux, des plus riches étoffes, ornées d'aigrettes & de plumes. La Hollande, & ſur-tout Amſterdam, préſente alors des objets qui, par leur beauté, leur magnificence, égale tout ce qu'on vante en ce genre dans les autres pays.

On y voit d'autres voitures, jadis fort en uſage, & qui n'ont point encore paſſé de mode. Figurez-vous un corps de carroſſe, monté ſur un traîneau ſemblable à ceux qui tranſportent les marchandiſes dans les villes de commerce. On achete du gouvernement la permiſſion d'avoir des roues; mais les traîneaux ſubſiſtent toujours. Un

grand cheval à colier, mené à pas de bœuf par un homme à pied, vous traîne, en arrachant le pavé, jusqu'au lieu de votre destination.

Je vous parlois derniérement des Savans de ce pays; je ne vous ai encore rien dit de ses Poëtes. L'air qu'on y respire donne plutôt le flegme propre au raisonnement, que la vivacité requise pour les saillies de l'imagination. Depuis Vondel, à qui la poésie hollandoise doit ce qu'elle a d'élevé & de nerveux, à peine en compte-t-on cinq ou six autres, qui aient passablement versifié dans la même langue. En profitant de ce qu'il y a de bon dans ses ouvrages, il n'auroit pas été difficile à des génies, même inférieurs au sien, de l'atteindre & de le surpasser. Mais peu se sont piqués de cette émulation; ils ont préféré les vers latins, qui n'étant point renfermés dans les limites des sept provinces, peuvent les payer de leur travail par une réputation plus étendue.

Une autre raison du peu de progrès de la poésie hollandoise, est tirée comme une conséquence de la premiere: le seul Vondel a établi des pré-

ceptes de cet art ; encore les regles qu'il en donne sont-elles en si petit nombre, qu'on n'en peut recueillir qu'un fruit très-médiocre. Une preuve certaine qu'il n'est point arrivé à son point de perfection, c'est que les poëtes de cette nation, même les plus applaudis, ne songent, ni à observer le repos dans les hémistiches, ni à éviter les enjambemens. Il en font de si sensibles, que le vers finit quelquefois par un *car*, ou par un adjectif, dont le substantif se trouve au commencement du vers qui suit.

Le seul Cats, grand-Pensionnaire de Hollande, a évité ces défauts : ses vers sont aisés, coulans, bien cadencés, sa diction pure & naturelle, ses pensées fines & délicates, ses descriptions exactes & agréables. Le genre où il est le plus original, c'est dans ses Historiettes, ou petits Romans en vers, dont il a tiré les sujets de l'histoire ou de la fable. Il auroit bien fait, sans doute, de ne choisir que des matieres profanes, & de ne point altérer, par des fictions poétiques, des événemens consacrés dans la Bible.

Antonides a chanté la gloire d'Ams-

terdam dans une fiction ingénieuse ; & Rotgans a écrit la vie du roi Guillaume avec tous les ornemens de sa poésie épique. Ils ont personnifié les vertus & les vices, & les ont introduits dans leurs vers d'une maniere noble & majestueuse. Le Typhon & le Virgile Travesti ont été imités par un certain Focquembrog, qui n'a pris que le plan du poëte François, pour suivre, dans ses expressions, son propre génie, & le goût de ses lecteurs. Un autre nommé Rusting a eu tous les talens imaginables pour cette poésie bouffonne ; mais il y mêla un si grand nombre de termes indécens & obscenes, qu'il surpassa la licence des Anciens qui ont écrit avec le plus de liberté.

Ce goût dépravé a sur-tout infecté le théâtre : les comédies hollandoises sont des especes de farces, dont le jeu est assez plaisant, mais que des femmes ne peuvent entendre avec bienséance. Personne n'a encore essayé de prendre Moliere pour modele. Il est vrai qu'on a traduit quelques-unes de ses pieces ; mais ce sont des versions littérales, qui, représentant le ridicule

des François sur une scene étrangere, ne sauroient plaire aux spectateurs par des portraits, dont ils ne connoissent point les originaux.

Les Hollandois ne sont pas assez prévenus en leur faveur, pour mettre leurs comédies à côté des nôtres; il n'en est pas de même pour le genre tragique; & leur Vondel leur paroît assez fort, pour l'opposer à Corneille & à Racine. Ils disent de lui, comme d'Homere, que dans quelque siecle qu'il eût vécu, il eût été un grand poëte; que si, dès sa jeunesse, il avoit, par des études, perfectionné ses talens, s'il avoit puisé le bon goût dans les sources de l'antiquité; s'il avoit vécu dans un tems & chez une nation, où la poésie eût été cultivée, il auroit égalé, surpassé même, les Anciens & les Modernes; mais il monta sur le Parnasse sans le secours d'aucune étude; & il avoit près de trente ans, lorsqu'il commença à apprendre le latin & le françois. Les fruits de sa Muse offrent, dans quelques endroits, une imagination si noble & si poétique, qu'on souffre de le voir ensuite tomber si souvent dans l'enflure & dans la bassesse. Ses poésies ont été imprimées en

neuf volumes; & celles qui ornent le plus ce recueil, sont les deux tragédies de la *Destruction de Jérusalem*, & de la *Prise d'Amsterdam*, dont vous serez peut-être bien aise d'avoir une idée.

L'empereur Titus & le général Librarius paroissent dans le premier acte, pour faire l'éloge du vainqueur de la Judée. Ne croyez pas que ce soit le Général qui se charge seul de louer les exploits de son Maître; Titus prend lui-même le soin de s'élever jusqu'aux nues. Librarius ajoute quelques traits à l'image que l'Empereur vient de tracer de son propre mérite; & toute la scene n'est qu'un combat entre ces deux personnages, à qui exaltera le plus les actions héroïques de Titus. Parmi les Juifs dont on entend les plaintes, la fille de Sion tient le premier rang. C'est une grande princesse escortée de ses dames d'honneur; mais elle a beau pousser des sanglots; elle ne sauroit amollir la dureté barbare de son vainqueur. Elle veut se cacher dans des masures; on découvre sa retraite; & on la force de suivre le Monarque, pour servir d'ornement à son triomphe. Simeon, évêque de Jérusalem, qui s'étoit enfui, revient

pour voir le lieu de sa résidence. Il est pris pour un espion ; mais il dissipe les ombrages, en déclarant qu'il est de la secte paisible, des Chrétiens ; ensuite il déclame contre la barbarie des Romains. L'ange Gabriel arrive pour le consoler ; il fait voir que la ruine de Jérusalem, si bien méritée par les Juifs, avoit été prédite par les prophetes; & il étale toutes les réflexions qu'il faut tirer de ce funeste événement.

Le sujet de la seconde tragédie est la Prise d'Amsterdam par les partisans de Florent V, comte de Hollande, tué par Gérard de Velsen. Celui-ci étoit neveu de Gilbert d'Amstel, seigneur de cette malheureuse ville ; & il avoit entrepris cet assassinat, parce que le Comte avoit violé sa femme. C'est par-là qu'Amsterdam fut enveloppée dans la vengeance qu'on exerça contre le meurtrier. Cette ville fut prise à peu près de la même maniere que l'ancienne Troie. Les ennemis ayant fait semblant de se retirer, avoient abandonné un grand vaisseau, qui, sous des fagots, cachoit leurs meilleurs soldats. Les Assiégeans traînerent ce bâtiment dans la ville ; vous devinez le reste du sujet.

Cet événement, arrivé la nuit de Noël, donne à l'Auteur occasion de répandre, à son ordinaire, de l'onction sur le théâtre. On y voit des Evêques, des Abbés, des Abbesses, des Moines, des Religieuses, qui parlent tous d'une maniere digne de leur profession. L'épouse de Gilbert d'Amstel met son habit de dimanche pour aller à l'église; on chante des hymnes propres à la célébration d'une fête solemnelle; & l'évêque d'Utrecht entonne dévotement le cantique de saint Simeon, mis en très-beaux vers hollandois. La ville est au pouvoir de l'ennemi qui imite la barbarie exercée par Pyrrhus dans le palais de Priam. Gilbert se retire dans une forteresse, & veut faire embarquer sa femme & ses enfans, pour les dérober aux insultes des vainqueurs. Cette fidelle épouse ne peut se résoudre à quitter son mari; elle veut subir le même sort; & toutes les raisons imaginables ne lui font point changer de résolution. Les enfans se mettent de la partie; & cette tendre contestation ne finiroit pas, si l'archange Gabriel ne venoit terminer la dispute. Il exhorte cette famille désolée à se soumettre à

la Providence, & à quitter la ville, pour chercher une retraite en Prusse, où il lui promet un bonheur tranquille. Il annonce la future grandeur d'Amsterdam, & le changement de culte qui doit y arriver, après qu'elle aura secoué la tyrannie espagnole.

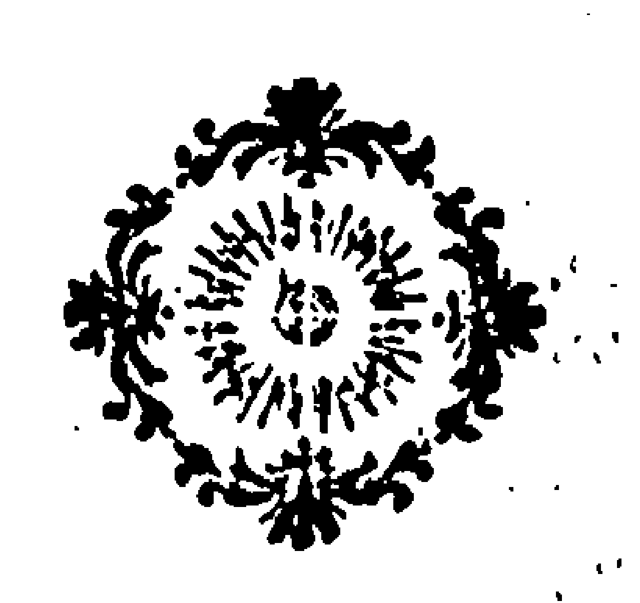
Vondel, né Anabaptiste, avoit embrassé, dans la suite, le parti des Arminiens; mais, dans sa vieillesse, il se rangea du côté de l'église Romaine. Cette conduite scandalisa ses admirateurs même, sur-tout lorsqu'il composa une tragédie sur la reine Marie d'Ecosse, dont il fait une sainte. Dans le tems que sa Muse étoit encore arminienne, le prince Maurice lui fournit un autre sujet théatral, en faisant mourir sur l'échaffaud le Grand-Pensionnaire Barnevelt. L'auteur en fit une piece allégorique sous le nom de la Mort de Palamede faussement accusé par Ulisse. Au lieu des prêtres Grecs, on y introduit des ministres Hollandois; & Palamede, qui mourut jeune, y paroît comme un vieillard, pour mieux ressembler au Pensionnaire. Il étale d'abord tous les chefs d'accusations dont les Grecs le chargent injustement; & prouve son

innocence d'une maniere fort étendue. Mégere évoque des enfers Sysiphe: un des agens d'Ulisse, le mene dans le camp des Grecs, & le porte à augmenter la malice & la ruse dans le cœur de son petit-fils. Quoique Sysiphe traite assez mal la Déesse, en lui donnant les noms de cochemar & de vieille sorciere, il ne laisse pas que de lui obéir. Il entre dans la tente d'Ulisse, & lui inspire la fraude qui doit causer la perte de Palamede. Le reste de l'acte & les trois suivans sont employés à instruire le procès de l'accusé; & on le condamne sur une fausse lettre de Priam, & sur un casque rempli d'or, enterré par Ulisse dans la tente de ce Prince innocent. Enfin un courier vient annoncer sa mort; on en décrit toutes les particularités; on en demande la vengeance à Neptune. Ce dieu paroît, & prédit les malheurs qui doivent arriver à tous ceux qui ont conspiré contre Palamede. Cette piece irrita le prince Maurice de Nassau, instigateur de ce meurtre: on voulut faire le procès à l'Auteur; mais il en fut quitte pour une amende. Toutes ses tragédies pêchent du côté des regles & du plan.

Les satyres de Vondel, qui regardent les ministres de la religion dominante, ne sont qu'un amas d'injures grossieres & triviales, inspirées par une Muse harangere. Barlœus, en parlant de sa traduction de l'Enéide, a dit que « Virgile y paroît sans vie, sans moëlle, & les reins rompus ». Ce poëte mourut en 1679, âgé de 91 ans. Il négligea sa fortune pour les Muses, qui lui causerent plus de chagrin que de gloire.

Je suis, &c.

A Mastricht, ce 30 mai 1756.



LETTRE

LETTRE CCLIII.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

L'ÉTAT de Liége, qui confine au territoire de Mastricht, se présente sous un aspect bien différent de celui de la République. Ce n'est plus cette multitude de beaux villages, cette population nombreuse, ce nécessaire abondant, cette réunion de toutes les commodités que j'avois admirés cent fois en parcourant la Hollande. Le passage de l'un à l'autre est une immensité de bruieres, où l'on n'apperçoit ni hommes, ni habitations, ni troupeaux, excepté peut-être quelques chevres ou quelques moutons. La misere s'y montre, d'une maniere d'autant plus frappante, qu'elle contraste brusquement avec le spectacle le plus riche & le plus riant.

Ce pays, long-tems habité par les Tongriens, en conserva le nom pendant plusieurs siecles. Depuis plus de sept cens ans, ses Evêques portent le titre de Princes, & ont dans leur do-

maine, un grand nombre de villes, de bourgs, de châteaux, de villages & de terres, qui, du Midi au Nord, occupent un espace d'environ quarante lieues, sur dix ou douze dans sa plus grande largeur. On y trouve la ville de Tongres, ancienne capitale du pays, celle de Saint-Tron, qui doit son origine à un moine de ce nom, le château d'Hériſtal, qui a donné le sur-nom à un ancien maire du palais, le village de Spa, fameux par la célébrité de ses eaux, l'abbaye de Thorn, dont la Superieure est princesse de l'empire, & ses Religieuses, des demoiselles de la plus haute naissance. Dinant, autre ville de cette contrée, & Liége, qui en est la capitale, ont été le théatre affreux des événemens les plus tragiques.

Pendant que le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, engagé dans la *Ligue du bien public*, faisoit tous ses efforts pour s'emparer de Paris, ces deux villes se révolterent à la sollicitation de Louis XI, pour opérer une diversion utile à ce Monarque. Dinant, sur-tout, se porta à des excès que ce Prince, sans doute, n'avoit pas prévus, & qu'il n'auroit probable-

ment point approuvés. On fit une effigie du Comte de Charolois ; & on la pendit aux portes de Bouvines, en criant aux sujets du Duc de Bourgogne : « voyez le faux traître, fils de » votre Duc, que le Roi de France a » fait ou fera pendre ». On joignit à ces clameurs insultantes des propos outrageans sur la naissance du Comte, qu'on disoit être bâtard du dernier évêque de Liége. Charles, acharné au siége de Paris, frémissoit de se voir obligé de suspendre le châtiment de ces horreurs ; mais la paix fut à peine conclue, qu'il hâta le moment cruel de sa vengeance. Dinant fit d'abord la contenance la plus fiere ; & pour augmenter encore ses outrages, elle éleva, dans un fossé bourbeux, sur une espece d'estrade, une représentation du Duc, en criant aux Bourguignons : « voici le trône du grand crapaud votre » Souverain ». Quelques villes voisines voulant prévenir les malheurs qui menaçoient ces forcenés habitans, leur envoyerent d'abord un messager qu'ils pendirent, & ensuite un enfant avec une lettre, dans la persuasion qu'ils respecteroient son innocence ; ils le mirent en piece.

Le Comte de Charolois, impatient de faire éclater son ressentiment, rassembla toute son artillerie. Le feu en fut si continuel & si terrible, que nulle maison ne put s'en garantir. En moins de trois jours, les murailles furent ouvertes de tous côtés; & les tours menaçoient ruine. La garnison prit la fuite; & la frayeur succéda aux insultes. La vaine confiance au Roi de France disparut; on fit la proposition de se rendre, vie sauve; elle fut rejettée; & le Vainqueur entra dans la ville. Les soldats commencerent le massacre; rien ne fut épargné, excepté les femmes & les enfans, qui furent arrachés de leurs maisons, & conduits sur le chemin de Liége. On fit mourir huit cens hommes en les garrottant deux à deux, & les précipitant dans la Meuse. Après cette horrible exécution, la ville fut livrée aux flammes; & afin qu'il ne restât pas pierre sur pierre, on fit venir des paysans qui acheverent de la détruire. Si quelque chose efface la barbarie des coupables habitans de Dinant, c'est la férocité réfléchie du Duc de Bourgogne & du Comte son fils, contre de malheureux citoyens, dont tout le crime avoit été

de ne pouvoir pas arrêter la frénésie de leurs compatriotes.

Ces excès de cruauté se renouvellerent contre les habitans de Liége. Louis XI les avoit engagés à se révolter contre ce même Duc de Bourgogne, avec lequel il traitoit à Peronne de son raccommodement. Le Duc irrité de cette trahison, s'assura de la personne du Monarque qui le trompoit, & voulut qu'il vînt être témoin lui même du châtiment qu'il préparoit aux rebelles. C'est, sans contredit, ce que la captivité de ce Prince eut alors de plus dur & de plus humiliant. Louis accompagna son vassal, pour le voir punir un crime, dont il étoit lui-même le fauteur & le complice.

Liége ne paroissoit guere en état de se défendre : la ville démantelée n'étoit entourée que d'une palissade faite à la hâte, & comptoit à peine six cens hommes de garnison. Dans cette extrêmité, les habitans rendirent la liberté à leur Evêque qu'ils tenoient captif depuis quelque tems, & le chargerent de devenir leur médiateur; mais il ne put rien obtenir du vainqueur irrité. Alors poussés au désespoir, ils se

préparerent à vendre cherement leur vie. Le premier jour que le Maréchal de Bourgogne vint s'établir dans leurs fauxbourgs, ils firent une sortie sous la conduite du Prévôt de la ville, dans laquelle ils lui tuerent deux cens hommes. La nouvelle de ce succès hâta l'arrivée du Duc, qui, aussi tôt, résolut de donner un assaut général.

La nuit précédente, les Assiégés formerent un dernier projet qui pensa réussir : ce fut de se saisir du Duc de Bourgogne & du Roi de France. Ils les eussent fait prisonniers l'un & l'autre, si, au lieu d'aller directement à la chambre des Princes, ils ne se fussent pas arrêtés à forcer une grange. L'alarme se répandit; le Duc n'eut que le tems de prendre une épée & une cuirasse pour se mettre en défense : le Roi en fit autant de son côté. Les Liégeois s'efforçoient d'entrer ; les gardes les repoussoient ; & le Duc de Bourgogne, toujours inquiet des démarches de Louis, l'eût soupçonné d'être l'auteur de ce complot, s'il ne l'eût trouvé les armes à la main.

L'entreprise étant manquée, tout ce qu'il y avoit dans la ville de ci-

toyens en état de porter les armes, se sauverent avec leurs meilleurs effets, dans les Ardennes, & y périrent presque tous de faim & de misere. Le Duc fit donner l'assaut, & ne trouva aucune défense, parce qu'il n'étoit resté dans la place, que les vieillards, les femmes & les enfans. Ce triste état n'empêcha pas les soldats d'y commettre toutes sortes d'horreurs, de piller tout ce qu'ils trouverent, de profaner les églises, & de faire mourir presque tous les habitans par divers supplices. Le Roi étoit obligé d'en être témoin, & de paroître même s'en réjouir. Le Duc lui fit, de mauvaise grace, quelques excuses de l'avoir amené à une pareille expédition. Louis fatigué de tant de cruautés, dont il sentoit bien qu'il étoit l'unique cause, demanda & obtint enfin la permission de se retirer dans ses Etats.

Le duc de Bourgogne, abandonné à son ressentiment, fit jetter dans la Meuse douze cens de ces malheureux, mit le feu à la ville, & manda quatre mille ouvriers, pour achever de détruire ce que les flammes avoient épargné. Puis, pour que rien ne restât impuni, il entra

dans le pays de Franchimont qui avoi fourni des soldats, y mit tout à feu & à sang, détruisit les maisons, les moulins, dévasta les campagnes, massacr les animaux, & poursuivit les homme jusques dans les asyles destinés aux bêtes féroces.

Le château d'Héristal, à une demi-lieue au-dessous de Liége, étoit un ancien palais de nos Rois. Charles-Magne y tint une assemblée d'Evêques, & y fit un Capitulaire de vingt-trois articles; dont quelques-uns regardent la réforme des monasteres, la résidence des Abbesses, les asyles dans les églises, &c. On y ordonna que les parjures auroient le poing coupé, & que si le cas étoit douteux, ils paroîtroient devant la Croix. C'étoit une maniere d'épreuve pour connoître la vérité. Les deux parties se tenoient debout devant un Crucifix; & celui qui tomboit le premier perdoit sa cause. On fit aussi, à Héristal, une ordonnance pour des prieres publiques & des aumônes, à cause de la sécheresse & de la famine de cette année 779. Chaque évêque fut obligé de dire trois messes & de réciter trois pseautiers; & tous les

fideles de jeûner pendant deux jours; indépendamment de quatre pauvres, que les gens riches devoient nourrir jusqu'à la moisson.

La célébrité des eaux de Spa attire, tous les ans, une grande affluence d'étrangers dans le pays de Liége. Les chemins qui conduisent à ce village sont fatigans ; il faut traverser des deserts incultes, par lesquels on a tracé des routes imparfaites. Les pluies & les orages, qui y sont fréquens, les rendent même assez souvent incertaines, à cause des pierres, des rochers & des terres qu'ils y entraînent. Les guides du pays s'y trompent eux-mêmes assez souvent après l'hiver; parce que ces chemins se détraquent d'une saison à l'autre; mais comme tout sert à l'ornement de la nature, ces gorges, ces montagnes, ces côteaux forment, de loin, des compartimens bizarres, & une sorte de variété qui plait à la vue.

Spa occupe le fond d'un vallon extrêmement resserré par les montagnes; & de quelque côté qu'on y aborde, on est obligé de mettre pied à terre pour y arriver. La descente a quelque chose de si affreux, qu'il seroit

imprudent de rester dans sa voiture. Les premiers objets qui se présentent, sont de misérables chaumieres, qui donnent d'abord une idée peu avantageuse de ce lieu de santé & de plaisir; mais cet amas de masures, qu'on nomme le vieux Spa, n'en est proprement que le fauxboug. Elles ne sont guere habitées que par des pauvres, qui lâchent sur vous un essaim d'enfans, pour arracher, à force de cris & d'importunités, quelques pieces de monnoie. La pauvreté de ces maisons annonce la simplicité de celles du village, bâties de bois pour la plupart, petites, mal construites, & peu nombreuses. L'église des Capucins & celle de la paroisse, placées sur des éminences, y font un assez bel effet. L'auberge la plus vaste, la plus commode & la plus fréquentée, est la Cour de Londres, où l'on mange à table d'hôte. On y sert dans le goût françois, anglois & hollandois; & il n'est pas rare d'y voir plusieurs tables de trente couverts. Pour prévenir les accidens inévitables dans un lieu où la liberté, la galanterie & la joie sont portées à l'excès parmi tant de gens de différentes na-

tions, l'usage est de quitter l'épée. Le Czar lui-même, Pierre-le-Grand, voulut bien s'y conformer, lorsqu'en 1717 il vint y prendre les eaux.

Dès que le jour paroît, on est éveillé par un bruit sourd, qui part de tous les coins de la maison, & se répand dans tout le village. On entend ouvrir, fermer des portes & des fenêtres; on rit, on cause, on court dans la rue comme en plein midi. Ce sont des hommes, des femmes en déshabillé, occupés à boire & à se promener. Les premiers ont à la boutonniere, les secondes à leur ceinture, une espece de médaille que vous prendriez pour quelque ordre de chevalerie. Ce sont de petits cadrans d'ivoire, pour marquer le nombre des gobelets qu'on a bus: l'aiguille se porte sur un chiffre à mesure qu'on quitte le verre. La rue est l'unique promenade des malades: elle est si mal pavée, que la fatigue qu'elle cause, fait une partie de l'exercice prescrit dans le régime. Sa situation ne la rend susceptible d'aucun agrandissement. Les maisons tournent autour de la montagne en forme de demi-lune; & la rue conserve la même figure.

La source principale, où va puiser la foule des Buveurs d'eau, est la fontaine du Pouhon, dans le coin d'une petite place obscure à l'entrée du village, & revêtue d'un marbre brut, tel, à peu près, qu'il sort des montagnes du pays. Le bâtiment qui le couvre ressemble à ces chapelles qu'on trouve sur les grands chemins, & est entouré d'un appui, autour duquel les Buveurs se rangent. C'est au fond de ce petit édifice, qu'est la source précieuse, dont les eaux se transportent dans tout l'univers, sans souffrir aucune altération, même sous la ligne. Son goût, qui n'a rien de bien désagréable, m'a paru avoir un montant qui approche du vin de Champagne. Il s'en fait un débit prodigieux; & il n'est point d'année, qu'il n'en sorte plus de cent mille bouteilles. Les habitans qui font ce commerce, sont extrêmement attentifs à ne les remplir que dans des tems secs; parce que les eaux sont beaucoup moins fortes après quelques jours de pluie. Leur conservation dépend aussi de la précaution qu'on apporte à remplir les bouteilles. Ce sont des femmes nommées par le Magistrat,

qui en ont le soin. Elles les rincent fort exactement, & les rangent cinq à cinq sur le parapet qui environne l'esplanade de la fontaine. D'abord elles ne les remplissent qu'à moitié, afin de donner à l'eau le tems & l'espace nécessaires, pour laisser agir la fermentation où elle se trouve au sortir de la source. Pour la même raison, elles sont obligées de les laisser quelque tems sans les boucher, de peur de faire crever les bouteilles. Vous devez comprendre la différence de ces eaux bues sur les lieux, à celles qui se transportent dans les pays éloignés. Par égard pour les étrangers qui les boivent à Spa, il n'est pas permis de remplir les bouteilles avant dix heures du matin; & de peur que la fontaine ne se vuide lorsque les Buveurs y arrivent le lendemain, il est défendu d'y puiser pendant la nuit. Son nom de Pouhon vient, dit-on, du mot de Pouher, qui, en liégeois, signifie puiser, comme si l'on disoit le Puisoir. Elle paroît sortir immédiatement du roc même qui est au fond de la grotte. Son eau, qui pétille dans le verre comme le vin le plus fumeux, est claire, limpide, & a le goût

d'une eau ordinaire, dans laquelle on auroit dissout du vitriol. Elle répugne d'abord un peu; mais on s'y fait.

A côté de la fontaine, est un grand appartement, où l'on voit une inscription latine, gravée en lettres d'or, sur un marbre noir, à l'honneur de Pierre-le-Grand. On y dit que ce Prince, dont on fait un magnifique éloge, a repris ses premieres forces; qu'il a recouvré une santé parfaite par la vertu de ces eaux salutaires; & qu'étant retourné dans son empire par la Hollande, il a fait mettre ici ce monument éternel de sa reconnoissance. Cette inscription avec son piedestal, son arriere-corps & sa corniche forment un corps d'architecture, surmonté d'un grand ovale, sur lequel sont gravés en bas-relief, les armes & les attributs de Sa Majesté Czarienne. De retour en Russie, Pierre-le-Grand mit aussi ses Sujets dans le goût des eaux minérales. On en découvrit une source dans le voisinage des mines d'Olonitz; & après l'avoir fait analyser, ce Prince y alla lui-même passer quelque tems, pour lui donner de la vogue. Il y établit toutes sortes d'ouvriers en bijouterie, comme

il en avoit vus aux eaux de Spa, & fit un lieu de commerce & de plaisir, d'un endroit auparavant stérile & désert.

Les façades des principales maisons de Spa, & des grandes auberges sont ornées des armoiries de tous les Princes ou Seigneurs de marque qui y ont logé. On y voit, entr'autres, celles de Henri III, roi de France, d'Alexandre Farnese, Duc de Parme, de la fameuse Marguerite de Valois, femme de Henri IV, de Charles II, roi d'Angleterre, du roi de Danemark, du Grand-Duc de Toscane, des princes & princesses d'Orange, & de quantité de Seigneurs des maisons les plus distinguées de l'Europe.

C'est, à Spa, une regle inviolable, de souper à six heures & demi, & de prendre ensuite, si le tems le permet, le plaisir de la promenade. A dix heures on n'entend plus personne dans les rues, excepté les jours de bal, dont les plus longs ne vont jamais au-delà de minuit. A quatre heures du matin, on est déjà à la fontaine de Pouhon; & à cinq au plus tard, ceux qui doivent aller boire aux autres sources, sont dans leurs voitures. A neuf

heures, tous les Buveurs se retirent pour s'habiller; à dix heures on sonne la messe; on dîne à onze heures & demie, & à deux heures on fait des visites, jusqu'au tems où l'on se promene.

On compte trois promenades principales, savoir, la Prairie de quatre heures, ainsi appellée, parce qu'alors on y est à l'ombre par la montagne; celle de sept heures, parce qu'elle n'est agréable qu'à cette heure-là; & le jardin des Capucins, orné de bosquets & de charmilles; c'est le seul de cet Ordre, où les femmes puissent entrer. Une autre singularité de ce couvent est un grand bassin, du milieu duquel sort un Christ qui verse de l'eau par ses cinq plaies. L'église est très-simple; comme le sont toutes celles de saint François; mais le tableau du grand autel m'a paru de toute beauté. Le Christ, dégouttant de sang, est d'une vérité, ses membres, sans mouvement, sont d'une souplesse qui fait frémir. Les têtes de tous les vieillards ont un caractere admirable. On prétend que c'est l'ouvrage ou de Crayers ou de Rubens. Dans la montagne qui donne de l'ombre à la promenade de

quatre heures, un Anglois a fait tailler à ses frais, jusqu'à la cime, des sentiers en zigzag, qui rendent la pente praticable, agréable même pour ceux qui aiment le champêtre & le rustique.

Outre le Pouhon, il y a, hors de Spa, d'autres fontaines minérales; dont les plus célebres sont la Géronstere, la Sauveniere, Watroz, Niveze, Barisart & le Tonnelet. Les quatre dernieres sont les plus négligées. On leur attribue à toutes des vertus générales, & à chacune, des propriétés particulieres. Par des expériences plusieurs fois réitérées, on a reconnu que les eaux du Pouhon sont un poison mortel pour les vers & les insectes; d'où l'on infere qu'elles peuvent être utiles dans les maladies vermiculaires. Géronstere n'est qu'à une demi-lieue de cette source; mais le chemin est si rude, que les voitures mettent plus d'une heure à s'y rendre. A peine est-on sorti de Spa, qu'on ne découvre plus le moindre vestige d'habitation; on se croit transporté dans les déserts; & l'on ne voit par-tout, que des arbres, du marbre brut, de la bruiere & des éclats de roche. Le cocher, toujours à

pied, guide les chevaux dans les pas dangereux, pour éviter les pierres qui feroient verser les voitures. Ce sont des especes de chaises légeres, couvertes de cuir ou de toile cirée, avec des rideaux pareils, sans glaces ni portieres.

Les eaux de Géronstere different de celles du Pouhon, en ce qu'elles sentent plus le fer & le soufre. La source est dans une niche de marbre, couverte d'un dôme soutenu par quatre piliers. On en doit la construction à un seigneur Allemand, qui, par reconnoissance, fit les frais de ce petit édifice. Le Czar, qui s'étoit si bien trouvé de cette même fontaine, se contenta d'une simple inscription, & du certificat de son médecin, qui atteste que Sa Majesté ayant pris la peine de s'y transporter, n'avoit trouvé nulle part des eaux qui produisissent plus d'effet pour sa maladie.

Pour donner aux Buveurs un espace convenable, on a creusé dans le roc une esplanade autour de la source; & pour leur ménager une retraite pendant la pluie, on a élevé un grand bâtiment en forme de halle, où chacun peut se met-

tre à l'abri. Là se trouvent pêle-mêle, assis sur des bancs, des Princes, des Ducs, des Bourgeois, des Prêtres, des Moines, des Religieuses, qui causent ensemble avec autant de familiarité, que s'ils étoient du même état & du même rang. Delà, si le tems le permet, on se rend à la terrasse. C'est un terrein défriché & applani, qui forme, par sa situation, une espece d'amphithéatre, où l'on jouit tout à la fois de l'ombre, de la vue & de la promenade.

Les commodités de la fontaine de Sauveniere, éloignée d'une demi lieue, sont plus négligées, & son bassin moins large, moins abondant qu'à la Géronstere. Aussi prie-t-on les Malades de boire lentement, pour donner à la source le tems de se remplir. Elle est située sur un rocher, & couverte d'un dôme enfermé dans une enceinte de murailles. Son élévation la garantit des inondations; & ses eaux sont rarement altérées par les pluies. Le Magistrat de Spa a souvent essayé de rendre ce lieu plus propre & plus commode; mais les brigands qui courent le pays, brûlent pendant l'hiver, les portes, les fenêtres, & tout ce qu'on pourroit y laisser.

Leurs ravages ont fait abandonner le dessein d'orner cette fontaine. Comme ses eaux sont souveraines pour la gravelle, la pierre, les maux de reins, elle est très-fréquentée ; & il s'y opere, de tems à autres, des prodiges de guérison ; mais la nature des maux qu'elle soulage, ne contribue pas à rendre plus agréable la compagnie que l'on y trouve. Pline parle d'une fontaine de Tongres, dont les eaux, extrêmement claires, s'élevent du fond de leur source à la superficie par petites bulles parfaitement transparantes. Il ajoute que ces eaux sont acides, ferrugineuses, rafraîchissantes, & se troublent à la chaleur; qu'elles sont spécifiques pour guérir les fievres, évacuer l'hydropisie, résoudre la pierre & la gravelle. Toutes ces qualités, si l'on en croit les gens du pays, ne peuvent convenir qu'à la Sauveniere.

Le château de Franchimont, situé à une lieue de Spa, dans la principauté de Liége, avec titre de marquisat, est, pour les Buveurs d'eau, un terme ordinaire de promenade. Il est sur une hauteur, bâti & fortifié à l'antique, avec de grosses murailles à

crénaux. Ses dépendances sont considérables, & le rendent limitrophe des duchés de Limbourg & de Luxembourg. On vante encore aujourd'hui les exploits de ses anciens habitans, lorsqu'ils secoururent les Liégeois contre le Duc de Bourgogne. Deux siecles auparavant, ils avoient pris les armes contre leur Evêque, qui s'étoit rendu le tyran de son pays; & l'on montre encore l'endroit où ce Prélat fut tué en 1285. Ce récit vous donne l'idée d'un peuple inquiet & mutin; aussi ne s'étonne-t-on pas de la ruine de leur ville, dont il ne reste plus de vestige. Le château même, qui est le centre du marquisat & le siége de la haute-justice, n'a rien que de fort commun. On dit pourtant que l'Evêque y tenoit sa Cour, & y logea anciennement le Duc de Parme avec toute sa suite.

La ville de Liége, capitale de tout les pays dont je viens de parler, est assise dans une vallée, au milieu de vastes prairies. La Meuse qui la divise, est bordée de deux quais, à chaque extrêmité, qui donnent des promenades agréables. On y compte dix fauxbourgs & cent mille habitans; mais

on n'y trouve ni places, ni fontaines, ni autres décorations qui soient dignes d'une grande ville. On doit voir cependant la façade du palais épiscopal, la salle de l'hôtel-de-ville, la cathédrale, l'arcenal, le collége des Jésuites, la Comédie, & l'église de Saint-Jacques, à cause des peintures de la voûte, & un escalier singulier. L'église de Saint-Paul est dans le même goût; & celle de Saint-Pierre n'a de remarquable, qu'une Sainte-Famille du Correge, placée sur un petit autel. Quarante-six couvens, sept collégiales & trente-deux paroisses, remplissent cette grande cité de Prêtres & de Moines.

L'Evêque est élu par le Chapitre, composé de soixante Chanoines, tous nobles ou docteurs, connus ici sous le nom de Tréfonciers. Ils assistent à l'office le matin en habits de chanoines; & le soir ils courent la ville vêtus en laïques. En donnant au peuple un Souverain, ils ne croient pas en dépendre eux-mêmes; ils aiment mieux relever immédiatement du Saint-Siége; & en cas de schisme dans l'élection, c'est le souverain Pontife qui décide. On se rappelle avec effroi ce qui se passa à

Liége, au commencement du quinzieme siecle, au sujet de deux Evêques, Jean de Baviere & Théodoric de Pervis, confirmés dans leur nomination par les deux Papes qui divisoient alors l'Eglise Romaine. Les deux Prélats étoient également indignes, & avoient chacun leurs partisans. On vit les deux factions former, de part & d'autre, une puissante armée, & s'égorger avec une fureur barbare. Plus de trente mille hommes furent massacrés dans un seul combat. On trouva Théodoric & son pere parmi les morts, percés de coups de lance, se tenant tous deux par la main. On fit périr sur l'échaffaud soixante des plus coupables de la rebellion; & l'on jetta dans la Meuse le Légat du Pape qui avoit confirmé le Prince défunt. Telle fut la malheureuse issue de ce schisme de Liége, effet terrible de celui qui partageoit alors toute l'église.

Quoique soumise au domaine de son Evêque, pour le temporel comme pour le spirituel, cette ville se gouverne par ses propres Magistrats, & jouit de si grands priviléges, qu'on peut la regarder comme une espece de république. Cette Magistra-

ture est composée de deux Bourguemestres & de vingt Conseillers, créés moitié par le Prince, moitié par la ville. Il n'est pas jusqu'aux Corps de métiers, au nombre de trente-deux, qui ne partagent l'autorité, en ce qu'on ne peut publier aucun édit sans leur consentement. Le grand nombre travaille en fer & en acier, qui font une des principales branches de leur commerce. Ils vendent des armes à feu pour des sommes considérables. Le terroir, fertile en grains, en fruits & en vins, couvre quelques mines de plomb, & beaucoup de charbon de terre. On prétend, qu'outre sa fourniture, la ville en débite annuellement pour deux cens mille écus. Elle fait aussi un fort grand commerce en bierre, en cuir, en serge, & en clous.

L'évêché de Liége renferme vingt-six villes, & plus de quatre cens villages. Presque toutes les terres appartiennent à la Noblesse ou au Clergé; & les paysans ne vivent que de leur main-d'œuvre. Les Etats provinciaux sont composés du Haut-Chapitre, des Nobles & des Bourguemestres des villes. Tous les ans ces trois Ordres élisent chacun

chacun quatre Députés, qui s'assemblent dans le palais épiscopal. Le Conseil-Privé, formé d'ecclésiastiques & de séculiers, connoît de tout ce qui concerne la supériorité territoriale, ainsi que des affaires de justice ordinaire. La Chambre des Comptes regle ce qui a rapport aux revenus du Prince; & la Cour de Justice les matieres criminelles.

Outre ces diverses Jurisdictions, les Liégeois ont encore celle des *Vingt-Deux*, Tribunal terrible par la promptitude & la vivacité avec laquelle les affaires y sont portées, traitées & jugées. Les frais y sont immenses, & toujours à la charge de l'une des deux parties; car il n'y a jamais de compensation. Les Magistrats une fois assemblés, ne sortent qu'après avoir rendu leur jugement. On les paie à tant par heure pendant le jour; la nuit les épices sont doublées. On a vu des séances durer plusieurs jours sans interruption. Au reste ce Tribunal, principalement destiné à punir les Employés qui abusent de leur autorité, est la sauve-garde de ceux qui pouroient être vexés dans leur fortune, leur liberté,

leur honneur, ou exposés à des violences, tant de la part des particuliers, que des gens en place & des juges même.

On ne va point à Liége sans visiter le Perron, qui est ici, comme à Troyes le Palladium. Dans l'origine, ce n'étoit qu'un pilier, devant lequel on rendoit la justice. Les Corps de métiers l'ont mis dans leurs bannieres en signe d'union & de liberté ; & la ville l'a fait entrer dans ses armes. On avoit coutume d'y convoquer le peuple, d'y publier les loix, les arrêts, les sentences ; & personne n'osoit violer une ordonnance revêtue de cette formalité. Les habitans croient que leur prospérité dépend de la conservation de cette colonne. Lorsque le duc de Bourgogne prit la ville d'assaut, il ne crut pas pouvoir la punir d'une maniere plus sensible, qu'en transportant à Bruge ce superbe Perron. Il le fit élever dans la Bourse, comme un trophée de sa victoire, & un sujet de risée pour le peuple Flamand. Le Perron resta dix années entieres dans cette ignominie, plus humiliante pour les Liégeois, que les dures conditions aux-

quelles ils s'étoient soumis. Ce ne fut qu'après la mort de ce Prince, qu'ils oserent en espérer la restitution. Ils la solliciterent vivement auprès de Marie de Bourgogne, qui leur permit enfin de venir le reprendre. Ils députerent à cet effet l'élite de la bourgeoisie. Ces Députés formerent une cavalcade pompeuse, & rapporterent en triomphe leur cher Palladium. Les Liégeois allerent au-devant, le reçurent avec beaucoup de cérémonies, & le poserent sur la place du marché, où il est demeuré depuis en grande vénération. Les Magistrats ne sauroient donner une plus grande marque d'affection aux bourgs & aux villages de cet Etat, qu'en leur accordant le droit du Perron : c'est à peu près comme anciennement à Rome le droit de citoyen. On m'en fit voir à Spa, à Franchimont, & à Chaudfontaines, petit hameau dans le voisinage de cette capitale, où quelques personnes vont prendre des bains.

Non loin de la place du Perron, on me montra la maison de l'ancien bourguemestre la Ruelle, dont on raconte l'histoire la plus tragique. Le comte de

Warfuzée, condamné à mort par le Conseil de Malines, vint se réfugier à Liége, pour se garantir des embûches que lui dressoient les Ministres du Roi d'Espagne. La Ruelle fut un des plus empressés à l'accueillir, & en éprouva la plus noire ingratitude. Dans l'espoir d'obtenir son pardon, & de retourner à Bruxelles, le Comte de Warfuzée médita d'ôter aux Liégeois leur liberté, & de les soumettre à la domination autrichienne. Il invita à dîner les Bourguemestres, quelques Magistrats, quelques Chanoines, quelques membres de la noblesse, l'abbé de Mouzon, & un avocat nommé Marchand, qu'il fit mettre à table à côté de lui.

Le commencement du repas fut très-gai; mais à peine eut-on apporté le second service, qu'un appellé Grandmont, moine défroqué, suivi de soldats armés de coutelas & de carabines, entra dans la salle du festin. L'abbé de Mouzon & le Bourguemestre, qui furent les premiers à les appercevoir, en parurent d'abord étonnés; mais ils crurent que c'étoit une sorte de mascarade imaginée par le Comte, pour

divertir la compagnie. Warfuzée alors se montrant à découvert, prétexta un ordre de l'Empereur & du Roi d'Espagne, qui avoient, disoit-il, souffert trop long-tems des trahisons contre leur service. Puis s'adressant à la Ruelle : « Traître, ajouta-t-il, j'aurai » aujourd'hui ton cœur dans mes mains. » En quoi vous ai-je offensé, lui demanda le Bourguemestre ? Ne m'avez-vous invité, que pour me tromper de la sorte » ? Le Comte demanda des cordes pour le lier, & dit, en lui adressant la parole : « recommande ton ame à Dieu; il faut que » tu meures dans l'instant ». On appella deux religieux pour le confesser; mais ils s'en excuserent, en disant qu'ils n'avoient pas la permission de leur Supérieur. « Eh bien, je m'en décharge » sur vous, reprit le Comte; je vou» lois sauver l'ame de ce misérable ; il » mourra sans confession » ; & sur le champ il ordonna qu'on l'exécutât. Un des religieux se jetta à ses pieds, demanda grace pour ce Magistrat, & dit qu'il aimoit mieux mourir, que d'être présent à ce spectacle. Warfuzée renouvella l'ordre qu'il avoit donné ; &

un soldat étant entré dans la chambre où étoit le Bourguemestre, lui dit de penser à sa conscience. « Eh quoi, re-» prit la Ruelle, vous qui pouvez me » sauver, comment avez-vous le cœur » de massacrer un homme qui ne vous » a jamais fait de mal? Nous sommes » soldats, répondirent-ils; nous de-» vons obéir à nos Chefs ». Warfuzée qui se promenoit dans la cour, & entendoit cet entretien, cria d'une voix effrayante : « ne perdons point de » tems; il faut le dépêcher. Mes en-» fans, sauvez-moi, reprit le Bour-» guemestre; je saurai reconnoître cet » important service »; mais voyant ses prieres inutiles, il fit appeller un des religieux, qui entendit sa confession. Alors trois soldats s'avancerent en furieux, comme pour s'étourdir sur leur scélératesse, & déchargerent sur le corps de cet infortuné Magistrat, plusieurs coups de poignard, qui le firent mourir sur la place. Warfuzée, applaudissant à cette barbarie, dit : « me voilà » délivré présentement des craintes » que devoient me donner les calom-» nies faites contre moi; & par ce » coup, je suis remis dans les bonnes

» graces du Roi mon maître ».

Les cris du Bourguemestre mourant s'étoient fait entendre jusques dans la salle où l'on retenoit les autres convives. Les religieux qui l'avoient assisté, leur annoncerent qu'ils devoient aussi se préparer à la mort. Quelques uns se confesserent; & pendant ce tems-là, le Comte s'avança jusqu'à la porte: « la Ruelle est mort, » dit-il à haute voix; je puis disposer » de votre vie comme de la sienne ». Mais tandis qu'il proféroit ces paroles, un parent du défunt arrive, suivi de quelques citoyens disposés à venger sa mort ou à périr. Warfuzée leur demande ce qu'ils veulent être, Espagnols ou François? « Nous sommes, » de vrais Liégeois. Et moi de même, » repartit le Comte; mais que diriez-» vous, si votre Bourguemestre la » Ruelle avoit vendu votre ville, & » s'étoit proposé de la livrer aux Fran-» çois? J'avois ordre de la part de » l'Empereur, & de mon maître le Roi » d'Espagne, de le faire mourir ».

Pendant qu'il leur parle, d'autres Liégeois frappent à coups redoublés à la

porte de la maison. Alors la frayeur s'empare du scélérat ; il ordonne de déclarer à haute voix, que la Ruelle trahissoit la patrie, & que sa mort a été la juste punition de son crime. Mais on ne l'écoute point ; on enfonce une porte ; & un des convives crie à ses concitoyens : « nous sommes prisonniers du Comte ; & nous allons périr » si vous ne nous sauvez ». A ces paroles, les habitans de Liége fondent avec impétuosité dans la salle, renversent les soldats, & menacent les traîtres de les massacrer, s'ils ne livrent le Comte de Warfuzée. Cet homme, à qui la crainte avoit ôté toutes ses forces, s'étoit jetté sur un lit ; on l'en arrache ; il s'approche du cousin de la Ruelle, lui demande la vie, & lui promet mille pistoles, qui sont rejettées avec dédain. Pendant ce tems-là, il est entraîné vers la porte de la maison ; il y reçoit un coup d'épée qui le fait tomber ; & cent coups redoublés lui arrachent la vie. On lui perce les pieds ; & on le traîne jusqu'à une potence dressée au marché ; on l'y attache ; & après que son cadavre a, pendant deux jours, satisfait le ressentiment des Liégeois, ses cendres

ont jettés dans la Meuse. Le Moine défroqué subit à peu près le même sort; tous les soldats qu'ils avoient employés, éprouvent la même vengeance; & le corps de la Ruelle, porté dans sa maison par les mains de ses concitoyens, ne reçoit que des larmes & des bénédictions. Le peuple & les principaux de la ville l'accompagnent au tombeau; & dans l'instant qu'on l'y descend, ils jurent par lui de venger sa mort, & de mourir pour la liberté de la patrie.

Je ne connois point de peuple plus fier de son origine, que les habitans de cette Capitale. Ils font remonter leur noblesse au-delà du regne de Charles Magne, & se disent tous Seigneurs & Barons de la façon de cet Empereur. Il n'est pas jusqu'aux paysans, qui ne se plaisent à raconter les exploits de leurs ancêtres. La part que les Liégeois prennent au gouvernement, la facilité qu'ils ont d'élever leurs enfans aux bénéfices ecclésiastiques, l'espérance d'arriver peut-être un jour à la suprême dignité de l'État, l'affluence des gens de qualité qu'ils voient chez

eux tous les ans pour les eaux de Spa; le commerce aisé qu'ils ont avec cette Noblesse, voilà, sans doute, ce qui les entretient dans cet esprit de vanité.

Ils n'en sont cependant ni moins honnêtes, ni moins généreux à l'égard des étrangers qu'ils connoissent, ou qui viennent chez eux avec la moindre recommandation. Mais la facilité avec laquelle ils leur permettent de s'établir dans leur ville, semble avoir altéré le fond de leurs mœurs; car tous ces nouveaux venus sont ordinairement des gens que des crimes, ou la mauvaise situation de leurs affaires ont mis dans le cas de s'expatrier, & d'y chercher un asyle qui ne leur est jamais refusé. On pourroit donc reprocher aux Liégois, de n'être ni assez délicats, ni assez difficiles dans le choix de leurs nouveaux concitoyens.

On ne sait si c'est l'air chargé des vapeurs de la houille, dont l'usage est général, ou les alimens desséchés par le feu de ce minéral, ou l'épaisseur de leur bierre, qui donne aux habitans une espece de consomption. On pourroit, en cela, ainsi que par leurs loix, les comparer aux Anglois; car la consti-

tution du pays est, en petit, la même que celle de la Grande-Bretagne. Ce sont les Etats assemblés qui décident de tout avec le Prince; c'est la corporation de la ville qui nomme ses Magistrats.

J'ai fait à Liége la connoissance d'un Homme de Lettres françois, M. Rousseau; qui vient d'y établir, avec l'applaudissement de toute la ville, un des meilleurs journaux de l'Europe, si l'on en juge par le débit & le succès de ce qu'il a publié jusqu'à présent. Il a commencé à le faire paroître le 1 de janvier de cette année 1756; & successivement tous les quinze jours, sans interruption, il en donne un cahier, où l'on trouve à la fois l'abondance, la solidité des grands journaux, & l'agrément, la variété des petites feuilles. C'est le seul ouvrage de cette nature, qui renferme l'annonce & une notice de tous les livres qui s'impriment chaque année en Europe, sur quelque science & en quelque langue qu'ils soient écrits. Le titre de *Journal Encyclopédique* répond à cette universalité de connoissances; & des correspondances établies dans les pricipales villes du monde litteraire,

mettent l'Auteur en état de remplir, avec succès, toute l'étendue de son titre.

Quelque pénible, quelque assujettissant que soit ce travail, M. Rousseau ne le partage ici avec personne; il est seul chargé de la rédaction & de la partie du style; & ce qui lui fait sur-tout beaucoup d'honneur, c'est l'impartialité, l'honnêteté avec laquelle il s'en acquitte; il rend justice aux grands talens, sans avilir les médiocres; & quand il faut relever les défauts, il le fait avec cette modération, ces égards qui adoucissent la critique.

Le dessein de cet Auteur étoit d'abord de se fixer en Allemagne, où il étoit désiré, & d'y composer son journal; mais quelque Liégeois qu'il avoit connus à Paris, le sollicitèrent de faire cet établissement dans leur ville, comme le point central du monde savant. Le Prince Evêque, ou plutôt le Comte d'Horion, son ministre, acheva de l'y déterminer. Les Magistrats lui donnerent le titre de Bourgeois avec une pension; & tout le monde s'empressa de contribuer au succès de son entreprise;

car tel eſt le caractere de cette nation bienfaiſante & hoſpitaliere, de faire le plus grand accueil à ceux qui leur apportent des établiſſemens utiles, de leur prodiguer les ſecours & les récompenſes.

Les Liégeois naiſſent, en général, avec la plus grande aptitude pour les arts & les ſciences; mais n'ayant devant les yeux aucun objet d'émulation, & le pays n'étant pas un théatre aſſez vaſte pour l'homme de génie, ils vont porter ailleurs les talens dont la nature les a favoriſés. C'eſt à un Liégeois, m'a-t-on dit, que nous devons la machine de Marly. Warin, ce célebre graveur que la France a adopté, eſt né dans cette même ville. L'invention de pluſieurs machines pour la fabrication des médailles, lui fit donner, par Louis XIII, la charge de Garde des monnoies du royaume. Ce fut alors que cet Artiſte fit le ſceau de l'Académie Françoiſe, où il a repréſenté le Cardinal de Richelieu d'une maniere ſi frappante, que cet ouvrage paſſe pour un chef-d'œuvre. La monnoie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV, eſt auſſi de cet habile Graveur. On lui doit

encore des éloges pour ses morceaux de sculpture : il a fait des bustes du Roi & de son Ministre, dignes d'être mis en parallele avec ce que l'antiquité offre de plus parfait en ce genre.

Je suis, &c.

A Liége, ce 4 Juin 1756.



LETTRE CCLIV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

Le diocése de Liége est beaucoup plus étendu que le domaine de l'Evêque. Il comprend encore le duché de Limbourg, une partie de ceux de Luxembourg, de Juliers, de Brabant, quelques villes impériales, & spécialement Aix-la-Chapelle, célebre par ses eaux, ses conciles, ses traités de paix, & son Charles-Magne. Cette ville, qui fut, sous le regne de ce Prince, la capitale de l'Empire François, & le théatre de sa magnificence, est située au pied des montagnes qui l'environnent, & dont la pente, qui n'a rien de précipité, forme des côteaux cultivés & fertiles, qui semblent placés là pour son ornement. Chargés de grains & de fruits, ils conduisent les yeux, comme par degrés, jusqu'à la cime couverte de bois, & paroissent ménagés avec tant de proportion, que renfermant la ville sans la resserrer, ils forment naturellement l'enclos de son

territoire. Le vallon dans lequel elle est bâtie, est une plaine assez étendue; & cette campagne contient des pâturages très abondans. Malheureusement elle n'est arrosée d'aucune riviere; car celle qui la traverse, n'est proprement qu'un ruisseau, qui ne peut ni la rafraîchir, ni servir au transport des marchandises; mais la multitude de ses sources ne laisse jamais manquer d'eau aux habitans.

Aix-la-Chapelle se partage en deux villes, la vieille & la nouvelle. La premiere, que Charles-Magne a fait clorre de murs, conserve encore ses fossés, ses anciennes portes, & le nom de son fondateur, la Cité Caroline. Elle est parfaitement ronde, & précisément au milieu de la nouvelle, à laquelle on a donné la même forme. Les deux ensemble sont plus vastes que peuplées. On y voit de grands quartiers employés en jardins & en places désertes; les bâtimens ajoutés à la premiere construction, la rendent deux fois plus grande qu'elle n'étoit dans son origine; il faut au moins deux heures pour en faire le tour.

On ne s'accorde point sur le tems

de sa fondation : les uns disent que Granus ou Granius, sénateur Romain, étant venu dans la Gaule Belgique, au commencement de notre Ere, y découvrit des sources d'eaux chaudes, & que frappé de ce phénomene, il y fixa sa demeure, & y bâtit un château. Différens particuliers s'établirent dans le même lieu ; & insensiblement il s'y forma une ville, qui fut pillée & brûlée par les Huns. On montre encore une vieille tour, nommée la tour de Gran, comme un reste de cet ancien fort. D'autres ne remontent qu'à Charles-Magne ; & se fondent sur une tradition du pays qui rapporte le fait suivant.

« Ce prince passoit tous les ans dans » ces cantons, une partie de l'automne, » pour y prendre le plaisir de la chasse. » Un jour qu'il s'y étoit livré avec plus » d'ardeur qu'à l'ordinaire, il perdit » son monde & s'égara. Incertain de » la route qu'il devoit prendre, il s'a- » bandonna à son cheval ; mais ne trou- » vant que des bois & des montagnes, » sans aucune habitation, il s'arrêta » sur un côteau pour s'orienter : il dé- » couvrit de la fumée dans le fond du » vallon prochain ; & croyant y trou-

» ver quelques maisons, il piqua son
» cheval vers cet endroit : dans le fort
» de sa course, l'animal enfonça dans
» un ruisseau d'eau chaude & fumante.
» L'Empereur effrayé mit pied à terre,
» dégagea sa monture, & suivant le
» ruisseau jusqu'à sa source, y trouva
» les débris d'un palais antique, & les
» restes d'un bain superbe, dont il ne
» restoit plus que les ruines cachées
» sous des brossailles. Une découverte
» si peu attendue fut regardée par ce
» Prince religieux, comme un trait
» singulier de la Providence pour sa
» conservation. Un bain d'eau chaude
» dans ce lieu désert, lui parut propre
» à le délasser de la fatigue dont il étoit
» accablé ; il y entra, s'en trouva bien ;
» & après être remonté à cheval, il
» erra quelque tems, jusqu'à ce qu'il
» eût rejoint tout son monde.

» Un endroit marqué par une aventu-
» re si célebre, ne pouvoit rester incon-
» nu. Le Prince crut qu'il étoit de sa re-
» connoissance & de sa gloire, autant
» que de l'utilité publique, de tirer ces
» bains de dessous leurs ruines, & de dé-
» gager ce palais. La beauté du lieu, sa
» situation agréable, la bonté de l'air le

» déterminerent à y fixer sa demeure.
» Il commença par y faire bâtir, sous
» l'invocation de la Vierge, une cha-
» pelle d'une richesse & d'une beauté
» alors inconnues. Le plus beau marbre
» de Rome & de Ravenne fut consacré
» à sa décoration; les portes & les ba-
» lustrades étoient de bronze, & le
» dôme couronné d'un globe d'or mas-
» sif. Le palais qu'il fit élever pour sa
» résidence, n'étoit pas moins distin-
» gué par sa grandeur & par sa struc-
» ture. Tous les Officiers de la Cou-
» ronne y étoient commodément lo-
» gés; on y avoit pratiqué de grandes
» pieces pour les Assemblées de la
» nation & pour les Conciles. Les
» bâtimens furent tellement disposés,
» que le Roi, du fond de son apparte-
» ment, pouvoit voir avec facilité,
» tous ceux qui entroient dans le palais
» ou en sortoient. Un immense & su-
» perbe portique conduisoit à la cha-
» pelle. Un ouvrage plus remarquable,
» en ce qu'il réunissoit à la fois les dons
» de la nature & les agrémens de l'art,
» fut le magnifique bain qu'il fit cons-
» truire. Il étoit si spacieux & l'eau si
» abondante, que deux cens personnes

» pouvoient y nager commodément
» ensemble. Charles aimoit cet exer-
» cice, & le prenoit souvent avec les
» Princes ses enfans & les Seigneurs de
» sa Cour ».

Si le fonds de cette histoire n'a pas toute la vérité que semble exiger un fait de cette importance, ce n'est qu'une fausseté de plus dans les relations des voyageurs. Il est constant que cette ville subsistoit, même sous le nom d'Aix, avant la naissance de Charles-Magne; que ce Prince n'en a, tout au plus, été que le restaurateur. Quel qu'en soit le fondateur, c'est au mérite de ses fontaines qu'elle doit *sa* naissance; ce n'est qu'à l'occasion de ses eaux, que ses premiers habitans s'y sont rassemblés: le nom qui lui est resté dans toutes les langues, en est la preuve. Il est vrai qu'elle est redevable à cet Empereur de son principal lustre. Le palais royal qu'il y bâtit, le bain magnifique qu'il y fit construire, & qui subsiste encore, l'éclat de sa Cour, qui étoit alors la plus brillante de l'Europe, la dévotion qu'on avoit pour les reliques dont ce monarque avoit si bien pourvu son église, y formerent

en peu de tems une nombreuse colonie. Charles n'épargna ni soins, ni dépenses, ni priviléges pour en faire une cité fameuse, la capitale des Gaules, le siége de ses états en-deçà des Alpes, la métropole de l'empire, une ville royale, le chef & le centre de toutes les autres cités. Malgré ces titres superbes, si l'on en juge par sa vielle enceinte, si l'on mesure son ancienne grandeur sur nos idées modernes de magnificence, on est étonné que ce grand Roi y ait logé avec toute sa Cour & celle d'un Pape; qu'il s'y soit tenu des conciles nombreux; qu'à la consécration de son église, il y ait eu trois cens soixante-cinq évêques assistans.

Tous ces avantages n'ont pas empêché qu'elle n'ait été plusieurs fois dévastée, tantôt par de fréquens incendies, tantôt par la main de l'ennemi. Elle seroit peut-être enfin restée sous ses cendres, si les bienfaits des Empereurs, par respect pour la mémoire de Charles-Magne, n'avoient pas toujours contribué à la rétablir. De nouveaux priviléges y attirerent quantité d'étrangers; & mettant, pour ainsi dire, ses

malheurs à profit, elle redevenoit plus grande & plus peuplée que jamais.

Charles-Magne y convoqua un concile en 810, pour déterminer la conduite qu'il falloit tenir sur l'addition faite au symbole de Nycée, du mot *Filio-que*. La croyance universellement reçue étoit, que le Saint-Esprit procédoit & du Pere & du Fils ; mais il falloit que l'Eglise consacrât, par son autorité, l'expression du dogme. Le Pape consulté n'autorisa pas cette nouveauté. D'autre part, la doctrine n'étoit pas erronnée ; & il sembloit dangereux de paroître la proscrire. La plupart des églises conserverent leur ancien usage. Le Concile de Florence termina toutes les difficultés relatives à cette contestation importante.

On a tenu, dans la même ville, plusieurs autres conciles convoqués par le même Prince. Félix, cet évêque d'Urgel, qui soutenoit que Jesus-Christ n'étoit que fils adoptif de Dieu, y renonça à son erreur ; & fut néanmoins déposé à cause de ses rechûtes, & relégué à Lyon, où il passa le reste de sa vie. Il fut aussi réglé que les Cor-évêques ne pourroient faire aucune des fonctions

épiscopales, & qu'ils seroient mis au rang des simples prêtres. Leur office étoit de veiller sur les paroisses de la campagne. On les a abolis, parce qu'ils usurpoient l'autorité des Evêques. Les Doyens ruraux leur ont succédé.

Peu d'années après, la France perdit Charles-Magne. Tous les événemens qui avoient précédé sa mort, en furent regardés comme les présages. On choisit pour le lieu de sa sépulture, la superbe chapelle qu'il avoit fait bâtir. On l'enterra, avec les marques d'un roi pénitent, dans un souterrein, assis sur un trône d'or, décoré des ornemens royaux, revêtu de son cilice, son livre d'évangile sur ses genoux; & l'on éleva sur son tombeau un arc de triomphe, sur lequel on grava son épitaphe. Les regrets de la nation furent aussi sinceres, que sa vie avoit été glorieuse. Il aima les femmes & ne s'en laissa pas gouverner. Il en eut, dit-on, jusqu'à neuf à la fois, & n'en a pas moins été mis au nombre des saints. Dans la suite, son corps fut transféré sous le maître-autel; & l'on s'est servi de l'or qui étoit sur son fauteuil, pour en orner l'autel & la chaire.

On montre aussi le beau cercueil de marbre blanc, sur lequel est représenté en relief l'enlévement de Proserpine. Il est enfermé dans la niche même, où est le buste de Charles-Magne. Cette sculpture est d'un très-bon goût. On y voit Caron qui conduit sa barque; & en avant du bateau, est un char traîné par quatre chevaux fougueux, qui font retentir l'air de leurs hennissemens. Il y a un Amour derriere Pluton, & un homme armé derriere la Nymphe, qui l'empêche de s'enfuir. Vient enfin le char des furies, traîné par deux dragons ailés, qui enlevent les Suivantes de Proserpine avec leurs corbeilles de fleurs & de fruits.

Autre concile célebre par la publication de la regle des chanoines, & la réforme du luxe des Evêques. L'or, l'argent, les pierreries brilloient sur leurs personnes & dans leurs habits. On les ramena à la simplicité de leur état primitif. Ils s'en vengerent bientôt sur Louis-le-Débonnaire, auteur de cette réformation. Dans cette même assemblée, le Prince fit le partage de ses états entre

entre ses enfans. Il associa son fils Lotaire à l'empire, le nomma son unique héritier, & fit déclarer ses autres fils, Louis & Pepin, l'un roi de Baviere, & l'autre d'Aquitaine. Tous les assistans, & l'Empereur lui-même, jurerent de maintenir ces dispositions.

Les traités de paix conclus à Aix-la-Chapelle, ne rendent pas cette ville moins célebre dans l'histoire politique de l'Europe, que ses conciles dans les fastes de l'église. Les Anglois & les Hollandois, jaloux des victoires de Louis XIV, formerent avec la Suede, une triple alliance, pour forcer ce Prince à la paix. Cette union n'auroit peut-être pas balancé les forces de la France; mais Louvois la fit craindre au Monarque, pour rendre moins nécessaires les services de Turenne, dont la faveur, pendant la guerre, prenoit un ascendant qui pouvoit devenir fatal à la sienne. Louis consentit donc à traiter de la paix; & il se forma un congrès à Aix-la-Chapelle en 1668. La France proposa, ou de garder la Franche-Comté, en y joignant Cambrai, Aire & Saint-Omer, ou de la rendre & de conserver les conquêtes faites dans les

Pays-Bas. L'Espagne fut quelque tems indécise ; mais jugeant enfin qu'elle auroit plus de facilité à recouvrer ce qu'elle avoit perdu en Flandres, parce qu'il lui seroit plus aisé d'y former des alliances, elle demanda la Franche-Comté, & abandonna à la France les autres conquêtes.

L'Europe ayant pris les armes, en 1741, à l'occasion de la mort de l'Empereur Charles VI, chaque Prince suivit ses intérêts & ses prétentions ; le Roi de Prusse profita des premiers momens, & s'empara de la Silésie. L'Electeur de Baviere prétendit avoir des droits à la sucession de la maison d'Autriche, & fit valoir en France & en Espagne, les services rendus par son pere à ces deux Puissances. Les deux Couronnes formerent le projet, non-seulement de le faire succéder aux états héréditaires de Charles VI, mais à l'empire même. Les rois de Prusse, de Pologne & de Sardaigne entrerent dans ces vues ; & l'on vit la jeune Archiduchesse, Marie-Thérese, lutter sans terreur, contre tant de forces réunies.

Vous connoissez les révolutions dont cette guerre fut accompagnée, & com-

bien elle fut glorieuse pour la France, du moins dans le continent. Louis XV n'en voulut tirer d'autre avantage, que de donner la paix à ses Peuples. Les principales conditions du traité d'Aix-la-Chapelle furent donc, que toutes ses conquêtes seroient restituées, les duchés de Parme & de Plaisance cédés, par la Reine de Hongrie, à l'infant Don Philippe, avec la clause de réversibilité, soit au défaut de postérité masculine, soit dans le cas où ce Prince parviendroit aux couronnes d'Espagne ou des Deux-Siciles; que le duc de Modene seroit rétabli dans ses états, le roi de Sardaigne maintenu dans les siens, la république de Gênes remise dans tous ses droits; que les fortifications de Dunkerque resteroient dans l'état où elles se trouvoient; que toutes les Couronnes soutiendroient l'ordre de la succession établi pour le trône d'Angleterre; qu'elles garantiroient la pragmatique sanction de Charle VI, & reconnoîtroient le Grand-Duc de Toscane pour Empereur, Ainsi tout le fruit de cette guerre fut d'assurer la Silésie au Roi de Prusse, & un petit domaine à Don Philippe; ce qui auroit

pût se faire sans verser des torrens de sang.

Aix-la-Chapelle, qui tient le premier rang parmi les villes impériales, est sous la protection de l'Empereur, de l'Empire, & des Princes voisins. Son gouvernement, parfaitement libre, est entre les mains de ses habitans. La Régence est partagée en deux Colléges, nommés le grand & le petit Sénat. Le premier, composé de cent vingt-neuf personnes, connoît des matieres criminelles, & des intérêts des particuliers; les deux Consuls Régens sont à la tête & recueillent les voix. Quarante & un Membres forment le petit Sénat, & jugent des affaires de la police, du commerce & des corps de métiers. Ce même Conseil a aussi l'administration des revenus publics. L'électeur Palatin, en qualité du Duc de Juliers, nomme le Bourguemestre, qui est comme le Maire perpétuel des Bourgeois. Les Artisans choisissent, tous les ans, leurs Consuls, leurs Sénateurs, leurs Echevins & les autres Magistrats.

La Régence est catholique, & ne permet l'exercice public d'aucune autre religion. L'église principale est celle de Notre-Dame, fondée par Charles-Ma-

gne, détruite par les Normands, & rétablie à la fin du dixieme siecle, par l'empereur Othon & un évêque de Liége. Elle fut d'abord desservie par une communauté d'Ecclésiastiques, vivant ensemble sous un Abbé. Dans la suite, on en fit une collégiale composée de trente-deux Chanoines. On prétend que Charles-Magne se faisoit un plaisir de se mêler parmi les Clercs de cette église, prenoit sa place au chœur avec eux, y récitoit l'office, & présidoit au chant des pseaumes, dans lequel on le disoit très-expert. La même tradition ajoute, qu'il ordonna que les Rois des Romains & ses successeurs à l'Empire y fussent immatriculés au rang des Diacres, & prêtassent serment au Chapitre en cette qualité. L'Empereur est donc Chanoine d'Aix; & dans le serment qu'il prononce après son couronnement, qui, suivant la Bulle d'Or, devroit toujours se faire dans cette Ville, il s'oblige de protéger le Chapitre, de conserver ses droits, & lui envoie un présent. Il consistoit autrefois dans une partie des meubles, tapisseries & autres effets qui avoient servi à son sacre; on l'a réduit à cinquante-six florins d'or, &

deux foudres du meilleur vin.

Dès que ce Prince a fixé le jour de son couronnement, l'Electeur de Maïence en donne avis au Magistrat d'Aix-la-Chapelle, pour avoir les ornemens impériaux qui se gardent dans cette ville. Une boîte, enrichie de diamans, renferme l'épée de Charles-Magne, son baudrier, & le livre d'évangile qui étoit dans son tombeau. Un Chanoine les accompagne, pour revendiquer les priviléges de son Chapitre, & faire signer à sa Majesté & aux Electeurs, que si le couronnement se fait ailleurs qu'à Aix, c'est sans préjudice des droits de cette église. Ce même Député reçoit aussi le serment de l'Empereur en qualité de Chanoine, avec les mêmes formalités, que si ce Prince y étoit couronné.

Ce temple fameux, honoré du nom de Basilique, n'a de recommandable à l'extérieur, que son antiquité. C'est un composé d'une architecture ancienne & pesante, & de l'ancien & beau gothique. Le chœur est dans ce dernier genre, & la nef dans le premier. C'est cependant, en parlant de cette église,

qu'on fait dire à Charles-Magne, qu'elle surpasse, par la beauté de sa construction, tous les édifices religieux de son empire. Ses reliques, précieuses par leur antiquité, attirent, tous les sept ans, des caravanes de pélerins de Hongrie, qui sont régalés pendant quinze jours, aux frais de la ville.

Quelques-uns font remonter l'époque de ce pélerinage jusqu'au quatorzieme siecle, qu'une Reine de Hongrie vint, à ce qu'on prétend, avec un cortege de sept cens cavaliers, mettre ses Etats sous la protection de la Vierge. D'autres attribuent cette dévotion à un prince Hongrois, qui ayant été sacré dans ce même temple, y avoit donné beaucoup de reliques. On nous dit que le concours étoit anciennement si considérable, qu'on y comptoit quelquefois jusqu'à cinquante mille personnes, tant hommes que femmes, dans une seule année; aujourd'hui à peine passe-t-il quatre ou cinq cens. Ils se rassemblent aux environs de la ville, pour y faire leur entrée en procession. Ils y arrivent avec croix & banniere, chantent des litanies, & vont droit à la Basilique avec un cierge, dont ils font présent à Notre-Dame.

Dans le haut de l'église, est une pierre en forme de porte fort basse, où le peuple, par dévotion, passe pieds nuds & à quatre pattes, pour se préserver de différentes maladies, & spécialement des rhumatismes. La châsse des reliques, enrichie de pierreries, ne s'ouvre que tous les sept ans. Elle contient une robe blanche, dont on dit que la sainte Vierge étoit vétue à Bethléem, lorsqu'elle enfanta le Sauveur. On montre encore un paquet de langes, dans lequel on assure que l'Homme-Dieu étoit enveloppé; le linge sur lequel S. Jean-Baptiste a été décapité; un morceau des bas de S. Joseph, & un grand linceul, dont Jesus-Christ eut les reins couverts sur la croix. Tous ces objets de culte sont enfermés dans des pieces de taffetas de diverses couleurs, que l'on renouvelle tous les sept ans. On distribue les anciennes aux personnes dévotes, qui les conservent & les honorent avec piété. On voit, parmi les autres reliques, une dent de sainte Catherine, un bout de corde dont les Juifs lierent le Sauveur dans sa passion, une épine de sa couronne, un anneau de la chaîne de saint Pierre

dans les liens, un morceau de terre imbibée du sang de saint Etienne, une image de la Vierge peinte par saint Luc; le bras de Charles-Magne, une parcelle de la vraie croix, &c, &c.

L'Hôtel-de-Ville est encore une des curiosités d'Aix-la-Chapelle. Il est situé sur une grande place, mais irréguliere, qu'il termine par une assez belle façade dans le goût moderne, avec de grandes croisées. Le perron est élevé de plusieurs degrés, & le bâtiment flanqué de deux tours, dont celle qui est du côté de l'Orient, porte encore le nom de Granus. A côté est une grande fontaine de cuivre à quatre tuyaux, dont la source fut trouvée en bâtissant cet édifice. C'est un bassin d'environ dix pieds de diametre, d'où s'éleve un piedestal, sur lequel est un Charles-Magne de bronze, d'une petitesse impardonnable à l'égard d'un homme qu'on représente toujours d'une taille gigantesque. Où il est peint avec le plus de majesté, c'est dans le vestibule de l'hôtel-de-ville. Ce Prince, assis sur son trône, reçoit l'hommage des Bourguemestres, parmi lesquels il y a des têtes excellentes, dans le goût de Ru-

bens & de Vandeyck; la principale figure de ce tableau donne du Monarque l'idée la plus conforme à ce qu'en disent les historiens. Delà on passe dans différentes salles, ornées de peintures symboliques, & toutes relatives aux devoirs des magistrats. Les armes de la ville y sont de tous côtés : c'est une Aigle éployée de sable, membrée, onglée, & couronnée d'or.

Auprès de la fontaine, on me fit remarquer une inscription latine, à jamais déshonorante pour un magistrat, dont on voit encore l'effigie. Il est représenté nud sur un échaffaud, couché sur un banc, la tête coupée & jettée par terre. Voici le sens de cette inscription : « Ainsi périssent tous ceux qui, » au mépris des édits de sa Majesté Impériale, s'aviseront de machiner » quelque intrigue pour détruire cette » République & ce Siége royal. Cette » colonne a été érigée par un décret » des Commissaires de sa Sacrée Majesté, le 3 de décembre 1616, pour » flétrir la mémoire de Jean Kalckberner, qui fut chef des rebelles dans » le dernier tumulte arrivé en 1611 ».

Cet homme, qui, de sa profession d'or-

ſevre, s'étoit élevé à la dignité de Bourguemeſtre, favoriſoit l'introduction de l'héréſie proteſtante dans la ville d'Aix, contre les décrets des Empereurs. On y envoya des Commiſſaires qui ſe ſignalerent par de ſanglantes exécutions; mais Kalckberner s'étant retiré chez le Duc de Juliers, évita, par la fuite, le ſupplice que ſouffrirent ſes collegues, & mourut de douleur, en apprenant l'oppreſſion de ſes concitoyens. On fit le procès à ſes cendres; & pour flétrir ſa mémoire, on érigea, ſur la place, une colonne avec l'inſcription que vous venez de lire. Le Clergé reprit les temples qui avoient été à l'uſage des Luthériens; on rebénit les égliſes; on rétablit les Magiſtrats catholiques; on proſcrivit à perpétuité les Proteſtans de la Régence; & en mémoire de cet événement, on fait tous les ans une proceſſion, dans laquelle la ville promene, au bruit du canon, le fantôme de Charles-Magne, ſon idole.

De tous les lieux célebres en Europe par le concours & l'affluence des malades, il en eſt peu, où, dans la ſaiſon des eaux, il y ait une plus grande variété d'amuſemens qu'à Aix la-Cha-

pelle. La pureté de l'air, la magnificence de ses bains, les rares qualités de ses sources, les prodiges qu'elles operent, y attirent de toutes parts une foule d'étrangers, aussi occupés des plaisirs qu'on y trouve, que de la santé qu'ils y cherchent. Les malades n'y respirent que la gaieté; on entend par-tout la symphonie; c'est tout à la fois, le séjour de la galanterie & de la joie. Le jeu, la bonne chere, la musique, la conversation, la promenade, tout ce qui peut procurer de l'agrément, s'y trouve réuni pour l'amusement de la société; & la multitude des objets fournit de continuels sujets d'entretien. Il est vrai que tout le monde ne s'accommode pas des vapeurs qui s'exhalent continuellement des bains, à mesure qu'on les remplit ou qu'on les vuide. L'odeur de soufre vous suit par-tout, se répand dans toutes les rues, se communique aux maisons, & révolte tous ceux qui y logent; on la sent dès qu'on entre dans la ville; & elle porte si violemment à la tête, quand on n'y est point accoutumé, qu'on en est d'abord comme enivré; mais on s'y habitue insensible-

ment; & bientôt on n'y plus fait d'attention.

Je commençai la visite des bains par celui de l'Empereur, le plus célebre, le plus ancien & le plus salutaire. Il occupe le centre de la vieille cité, & est à portée de l'église & de l'hôtel-de-ville, que plusieurs croient avoir été bâti sur les ruines de l'ancien palais de Charles-Magne. Les salles où l'on se baigne sont voûtées, & toutes sur une même ligne. Il y a cinq bains, dont la plupart sont carrés; & chaque bain a une chambre contiguë, avec une cheminée & un lit pour la commodité des malades: « c'est-là, me dit-on, c'est » dans ce même lieu, cette même eau, » que le grand Charles, notre Em- » pereur, venoit réguliérement avec » ses enfans & ses favoris. Ce Prince, » qui étoit le meilleur nageur de son » tems, avoit pris un tel goût pour cet » exercice, qu'il fixa sa demeure à Aix- » la-Chapelle, pour s'en procurer plus » souvent le plaisir. Il faisoit des parties » de bain avec ses officiers, & ne dé- » daignoit pas d'y admettre toute la » compagnie de ses gardes ». L'eau est si brûlante, au sortir de la pompe,

qu'il n'y a personne qui puisse en soutenir la chaleur : avant que d'y entrer on la laisse refroidir pendant plusieurs heures. Il faut que les sources soient bien abondantes, puisqu'au moyen des canaux qui la portent dans les bassins, on met fort peu de tems à les remplir.

Le petit bain, à côté de celui de l'Empereur, n'en est séparé que par une muraille ; & l'on y trouve les mêmes commodités. Le bain des Seigneurs, qui occupe une des extrêmités de la place, en fait le plus bel ornement : le corps de logis en est magnifique, construit à la moderne, en belle pierre de taille, d'une architecture simple, & parfaitement réguliere ; en un mot, ce bâtiment a plus l'air d'un palais, que d'une maison de santé. L'intérieur ne le cede point à la beauté de la façade ; les appartemens en sont clairs, spacieux & commodes. Tous ces bains appartiennent à la ville qui les loue à divers particuliers. Par-tout ils portent les armes de l'Empire, c'est-à-dire, une double Aigle sur le frontispice.

Pour goûter les agrémens du bain, plusieurs aiment à les prendre en com-

pagnie. Chacun est maître de choisir la sienne en payant la place en entier, pourvu que la bienséance soit observée pour la différence des sexes : les hôtes & hôtesses sont inexorables sur ce point ; & pour éviter tout prétexte de scandale, ils ne souffrent qu'avec peine, qu'un mari y entre avec sa femme ; encore faut-il des preuves incontestables de leur union.

C'est un usage établi à Aix-la-Chapelle, de faire faire le plongeon à ceux qui y prennent les bains pour la premiere fois. Cette plaisanterie est entre les Baigneurs, ce qu'est le baptême de mer parmi les matelots ; mais les personnes sensées retiennent un bain pour elles seules, tant pour observer la bienséance & la liberté, que pour ne pas se trouver avec des inconnus. On y descend par un escalier de huit à dix marches, soit pour s'y baigner simplement, soit pour y prendre aussi la douche. Le plafond est fait en dôme, & assez haut, pour que l'odeur, qui est forte & dégoûtante, puisse s'élever, ainsi que la chaleur. Ceux qui ont besoin de la douche, la prennent dans le bain même. Le Ma-

lade, enveloppé d'un drap, & assis sur un fauteuil de bois, se place sous un tuyau, qui, au moyen d'une pompe qu'un valet fait jouer par dehors, conduit l'eau, en forme de pluie, sur la partie affligée. Le Médecin doit en régler la chaleur, le volume, la distance de sa chûte & la durée.

Dans ces mêmes endroits, on trouve aussi des bains secs; un courant d'eau chaude, dont la vapeur monte dans une boîte de bois où l'on est assis, le corps nud, & exactement enfermé, excepté la tête, met le Malade tout en sueur. On y reste environ une demi-heure, après quoi on acheve de suer encore dans des draps chauds. On pose sur le trou, par où passe la vapeur, un couvercle d'étaim, dont le milieu tourne & laisse à volonté une ouverture plus ou moins grande, qui donne plus ou-moins de vapeur. Si on l'ouvroit tout à fait, on pourroit être brûlé ou suffoqué dans la machine.

La fameuse fontaine de Corneille, où l'on va boire l'eau chaude tous les matins, est un petit édifice carré, bâti à l'italienne, avec une platte-forme entourée d'une balustrade, & posée sur

quatre colonnes. Ce bâtiment a quatre faces; & l'eau tombe de chaque côté, par autant de tuyaux, dans de larges coquilles. A côté, est une grande galerie, où les Buveurs se promenent; & aux deux extrêmités sont des appartemens secrets, destinés aux prompts & fréquens usages de cette eau purgative. Les femmes ont un quartier séparé, dont une vieille duegne écarte les hommes; & l'on feroit payer une amende à ceux qui, par méprise ou à dessein, y entreroient malgré elle. Sa sévérité à cet égard, donne quelquefois des scenes divertissantes aux spectateurs.

La foule des Buveurs est si grande, que ce n'est pas sans peine qu'on approche de la fontaine. Une assemblée confuse de Prêtres, de Moines, de Religieuses, de femmes de qualité, de bourgeoises, de vieux Officiers, de jeunes plumets, jointe à la variété d'habits de toutes les couleurs, de toutes les formes, de tous les pays, de tous les âges, de tous les états, rend ce spectacle également bizarre & comique. Ce que je vous ai dit de la Bourse d'Amsterdam à l'heure où s'as-

semblent les Marchands, peut seul vous donner une idée du murmure barbare, qui se fait entendre à cette promenade, par le mêlange des différentes langues qu'on y parle. Quoique l'allemand soit l'idiome du pays, les honnêtes gens n'emploient que le françois, sur-tout dans les assemblées & dans les visites. Mais à la fontaine, où l'on suit son goût sans se gêner, chacun reprend la langue de sa nation pour y causer plus librement. Delà se forme cet assemblage confus de voix, d'idiomes, d'accens, que le son des instrumens qui sont ordinairement sur la place, rend encore plus inintelligible.

L'amour de la liberté semble être l'effet le plus prompt du premier verre d'eau que l'on boit. Cette liqueur met de niveau tous ceux qui viennent à la fontaine ; on n'y connoît ni Altesses, ni Excellences ; il faut renoncer à toutes les distinctions que la naissance, les dignités, la fortune mettent ailleurs parmi les hommes. Les maladies sont les seuls titres qu'on y respecte ; & comme tout le monde s'y croit malade, la déférence, les égards se mesurent sur le degré d'infirmité. « Les eaux passent-elles bien ?

» Vous purgent-elles ? Les rendez-
» vous bien vîte ? Leurs effets sont-ils
» fréquens ? Quelles voies prennent-
» elles » ? Voilà la formule des premieres civilités, sans distinction d'âge, de rang, ou de sexe. On se quitte, on se rejoint sans se faire la moindre excuse ; on s'en félicite au contraire ; & quand on se retrouve, on recommence les mêmes questions. Enfin tous ces Buveurs forment, dans le sein d'une ville libre, d'une république, une société plus libre, plus républicaine, qu'elle ne l'est elle-même.

Les promenades ordinaires d'Aix-la-Chapelle sont les remparts de la cité, & le village de Borschet, où l'on trouve aussi des fontaines chaudes. Chaque maison a ses bains & ses puits particuliers, qui ont tous un égal degré de chaleur & de vertu. On s'arrête au milieu de la rue, pour y considérer une source bouillante qui y est à découvert, & entourée d'un mur à hauteur d'appui. L'eau y bouillonne avec autant de force, que dans une cuve de brasseur. Elle n'en est ni moins claire, ni moins transparente, & n'a aucune odeur désagréable ; mais sa

vapeur est si épaisse, que, dans des momens, elle empêche qu'on ne la voie. Il s'élance, du fond, une quantité de bulles d'air, qui montent perpendiculairement, & se dissipent à la superficie. On n'y plongeroit pas la main sans se brûler; les œufs s'y durcissent en trente minutes; les cochons de lait y laissent leur soie, les poulets leurs plumes, &c. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que dans la même rue, & précisément vis-à-vis de cette fontaine, un ruisseau d'eau froide fait tourner un moulin, & forme un courant, qui, parallele à celui des eaux chaudes, côtoie la colline opposée. Une petite prairie d'environ dix toises de large, sépare seule ces deux ruisseaux.

Borschet est bâti sur les deux collines; la principale rue, qui s'étend du haut en bas de la montagne, est fort large; mais la pente en est si rude, qu'on croit descendre dans un précipice. Cette longue rue aboutit à une vallée formée par deux montagnes; & c'est là que sont des bains, plus doux, moins fatiguans que ceux de la ville d'Aix, & qu'on prend pour les mêmes infirmi-

tés. Il y en a d'autres d'une espece particuliere : ce sont de grands tuyaux de fer-blanc, dressés sur un trou percé au pavé de la chambre, directement au-dessus des canaux qui portent l'eau de la source dans les bassins. La vapeur de cette eau bouillante ne trouvant point d'issue, monte abondamment dans ces tuyaux, & s'échappe par des especes de cornets ou d'entonnoirs, qui y sont attachés. Les Malades, qui ne sauroient supporter le bain d'eau, ou à qui le bain entier de vapeurs seroit nuisible ; présentent les parties infirmes à l'ouverture de ces cornets, qu'ils peuvent ouvrir ou fermer à leur volonté, & se donnent ainsi le degré de chaleur qui leur convient.

Depuis long-tems les propriétaires des bains de Borschet ont la réputation de n'être pas fort séveres. On prétend que c'est le rendez-vous de tous ceux qui cherchent les plaisirs obscurs ; & l'on raconte, à ce sujet, mille petites historiettes qui réjouissent les étrangers. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les jours de fête les habitans d'Aix-la-Chapelle y courent avec leurs femmes & leurs amis ; qu'ils y font des parties

de bains, comme on fait ailleurs des parties de jeux ou de paisirs; qu'ils s'y régalent entr'eux, y boivent & se divertissent; mais les personnes d'un certain ordre n'y paroissent ni ce jour-là, ni le lendemain.

La prairie de Borschet est une promenade solitaire, mais agréable. On y trouve tout ce qui peut faire aimer la campagne: le murmure d'une infinité de ruisseaux qui la traversent; les oiseaux qui ne cessent de l'égayer par leurs chants; l'ombre des arbres plantés par la nature même, sans ordre, sans symmétrie; des animaux qui y paissent avec tranquillité; tout y respire la simplicité & l'innocence. On voit sur les hauteurs une église, dont l'architecture extérieure forme une sorte de décoration. Elle appartient à une abbaye de Chanoinesses, qu'on nous dit être des meilleures familles du pays. Le pouvoir que l'Abbesse leur accorde, de recevoir du monde, est une ressource pour les personnes qui viennent ici prendre les bains. Il y a dans le village, un grand nombre de manufactures de draperies, qui y réussissent d'autant mieux, que la liberté

y est entiere, & pour le genre des étoffes, & pour les ouvriers qui les fabriquent.

Les ruisseaux de Borschet forment un étang, où l'on admire une merveille qu'on croit être unique en Europe. Quoique l'eau en soit tiede, chaude même, elle est cependant très-abondante en poisson ; & l'on assure qu'il y devient plus gros en moins de tems, que dans les eaux ordinaires. On y pêche beaucoup de truites & de tanches ; & l'on en prend quelquefois de monstrueuses.

On voit encore, aux environs d'Aix-la-Chapelle, une mine de pierre calaminaire, appellée communément Calamine. C'est, à proprement parler, la matrice, ou la miniere terreuse du zing. L'endroit où se trouve ce fossile, est un lieu désert, un terrein aride, dont l'herbe est presque grillée, tant par l'acreté des minéraux, que par les vapeurs métalliques qui s'en exhalent. On n'y apperçoit que quelques cabanes, qui servent de retraite, pendant la nuit, aux malheureux occupés pendant le jour, à tirer cette pierre des entrailles

de la terre. Elle se présente quelquefois sous les premieres couches de sable; & c'est la meilleure; mais elle est moins abondante, que celle qui vient dans le roc, à vingt-cinq ou trente pieds de profondeur. On creuse des puits, comme dans la plupart des mines; & le fossile se monte par le moyen d'un cilindre & d'une roue de cinquante pieds de diametre, mise en mouvement par un courant d'eau. Les Mineurs y descendent avec une corde, se répandent dans divers chemins qu'ils ont creusés comme dans une carriere, & remplissent des paniers de cette pierre, qu'on tire en haut avec la roue. La calamine n'affecte point de figure ni de couleur déterminées. La rouge contient beaucoup de fer, la grise beaucoup de zing, & est la meilleure pour convertir le cuivre rouge en laiton. Une fois tirée de la terre, elle a besoin d'une cuisson pour en détacher les parties sulphureuses. On fait un lit de bois, un lit de charbon, & un lit de pierre, le tout couvert de gazon ou de tourbe. Un Maître de feu juge de son ardeur & de sa durée; ce qui n'est

pas

pas une chose indifférente ; car une fournée d'environ vingt toises de long, est un objet de vingt-cinq à trente mille francs, qui seroit perdu si on lui donnoit trop de cuisson. La calamine, calcinée comme de la pierre à chaux, se porte ensuite dans des magasins, où l'on vient de Liége ou de Namur, la chercher avec des charrettes. Cette mine appartient à la Reine de Hongrie, qui la fait valoir par un Directeur, & en tire soixante & dix pour cent de bénéfice. C'est principalement à Namur qu'on la travaille, à l'aide de machines & de fourneaux faits exprès, pour en extraire le zing, & l'associer au cuivre rouge. Le zing est un demi-métal, dont la couleur est d'un blanc brillant, tirant sur le bleu. Il s'unit très-promptement avec certaines substances métalliques, surtout avec le cuivre, qu'il change en un beau jaune doré, suivant les proportions de l'alliage. De cassant qu'il étoit, il devient malléable, & aussi ductile qu'on peut le souhaiter pour être fondu en table, & ensuite travaillé de toutes les façons, & pour toutes sortes d'usages.

A une lieue d'Aix, eſt une houliere qui fournit du charbon de terre à la ville & aux environs. A côté, eſt un moulin à dez de cuivre, où un homme ſeul peut en faire quatre mille dans ſa journée. On vante auſſi beaucoup les aiguilles de ce pays, dont la fabrique eſt aſſez curieuſe. Les ouvriers, peu jaloux de leur art, introduiſent tout le monde dans leurs atteliers, & répondent, avec complaiſance, à toutes les queſtions qu'on leur fait. On n'imagine pas, par combien de mains il faut que paſſe une aiguille, pour avoir toutes ſes façons; & il n'eſt pas moins inconcevable, qu'on puiſſe les donner à ſi vil prix. Les perſonnes qu'on y emploie ſont la plupart des enfans, dont pluſieurs n'ont pas plus de huit ou neuf ans. Ils ſont rangés des deux côtés d'une longue table qui leur ſert d'attelier, ont tous leurs outils différens; & chaque aiguille doit paſſer par leurs mains, avant que d'avoir ſa perfection. Le Maître ſe réſerve le ſoin de les couper; & cette opération ſe fait en un inſtant. Il prend un paquet de fer filé, & le lie à peu près

comme un faisceau de verges. Il le divise ensuite, & le coupe en différentes mesures, selon la longueur qu'il veut donner à ses aiguilles. D'un seul coup de ciseau, il en expédie ordinairement une centaine, & les met dans des boîtes rangées par classes. Celui qui est au bout de la table, en prend une poignée devant lui, les lime pour les arrondir, & les pousse ensuite près de son voisin. Celui-ci fait la pointe; un troisieme frappe sur le bout opposé, l'applatit, forme la tête. Un quatrieme la perce avec un petit outil; un cinquieme y donne un coup de lime de chaque côté; le dernier enfin les ramasse, & jette toutes celles d'une mê-espece dans le lieu qui leur est destiné. Cela se fait avec une justesse, un ordre, une diligence incroyables.

Des aiguilles qui ont occupé tant de mains, n'ont cependant pas encore leur perfection : il faut leur donner une trempe qui les durcisse, en les mettant au feu, & les plonger dans une eau préparée. On les en tire moins polies qu'auparavant; l'ouverture même, où le fil doit passer, est souvent bouchée par des pailles de fer.

On les polit donc de nouveau ; & pour cet effet, on les range sur une grosse toile ; on jette dessus certain gravier ; on les enveloppe dans la toile ; & à chaque pli, on met d'autres aiguilles avec de ce même sable ou machefer, jusqu'à ce qu'on en ait fait un rouleau qu'on lie fortement. On porte plusieurs de ces paquets dans une espece de moulin, où à force d'être remués & froissés sous les pilons, les aiguilles se polissent par la friction de ce gravier. Ce travail n'a rien d'extraordinaire pour celles qu'on emploie à faire la tapisserie ; mais où l'industrie brille principalement, c'est dans ces fines aiguilles, qui servant à coudre la mousseline, sont presque aussi déliées, que le fil même de la toile. Elles ont pourtant occupé autant de mains que les autres, & reçu les mêmes façons. Tandis que j'observois cette manœuvre, de petits garçons s'empressoient à l'envi de prouver leur adresse, en perçant des cheveux qu'ils s'arrachoient de la tête, & qu'ils enfiloient avec d'autres comme des aiguilles.

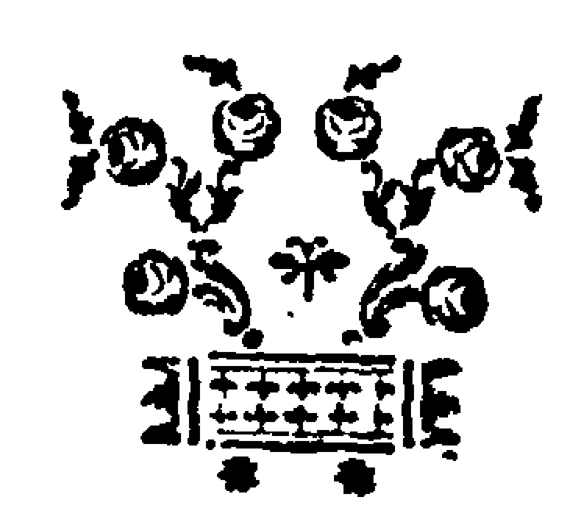
L'auberge de Madame Bougy est une des maisons les plus connues de

la ville d'Aix ; & Mademoiselle Stinette, l'une de ses filles, un des plus jolis meubles de l'auberge. Cette hôtellerie occupe trois bâtimens remplis de la meilleure compagnie. On y a pratiqué une grande & belle salle, où se trouve, tous les jours, une nombreuse assemblée ; & il s'y donne un bal deux fois la semaine. J'y ai vû danser jusqu'à vingt femmes à la fois. Les autres jouent, causent ou prennent des rafraîchissemens. C'est le tems de la plus grande gaieté ; on n'imagine pas que ce soient les mêmes personnes qu'on a vues à la fontaine ; & tous ces étrangers forment deux peuples différens en un même jour. Le matin ce sont des gens infirmes, uniquement occupés de leurs maux. Leur air languissant & négligé semble exprimer toutes les maladies de la nature. L'un se plaint de son médecin, l'autre de son régime ; celui-ci de l'odeur des eaux, celui-là de leur pesanteur. Presque tous ont un visage si fatigué, si abattu, qu'on leur promettroit à peine un mois de vie. Voyez-les au bal : c'est un peuple nouveau, qui ne respire que la galanterie, la joie, le plaisir, l'amusement. L'argent

qu'on donne à la porte, y établit une parfaite égalité, à l'exception peut-être de quelques Seigneurs Allemands, qui, esclaves des grands titres, aiment mieux s'ennuyer seuls, que de s'amuser avec des gens qu'ils croient au-dessous d'eux.

Je suis, &c.

A Aix-la-Chapelle, ce 10 juin 1756.



LETTRE CCLV.

Les environs de la Hollande.

Je ne vous promets pas, Madame, de longs détails sur des pays que je n'ai vus qu'en courant ; je vous écrirai comme j'ai observé, c'est-à-dire, rapidement, pour ne fatiguer ni votre attention ni la mienne.

D'Aix je me rendis à Juliers pour aller à Dusseldorp. Le duché de Juliers appartient à l'Electeur Palatin ; & les trois religions, Catholiques, Luthérienne & Réformées y ont un libre exercice. La capitale, dont le duché porte le nom, est fortifiée réguliérement, & défendue par une forte citadelle. Les abords en sont infiniment agréables : les ponts peints en bleu & blanc, une jolie balustrade de fer qui sert de garde-fou, présentent une avenue très-riante : la ville y répond mal par sa petitesse.

C'est dans ce pays, que se donna cette célebre bataille de Tolbiac, où Clovis se rappellant ce qu'il avoit entendu

dire du Dieu des Chrétiens, fit vœu d'embrasser sa religion, s'il le rendoit vainqueur de ses ennemis. Dans l'instant la victoire pencha de son côté, & eut les suites les plus glorieuses. Le Prince, fidele à sa promesse, se fit instruire & baptiser, le jour de Noël, par saint Remi, Archevêque de Rheims. Il fut puissamment secondé dans toutes ses entreprises par le Clergé de la religion qu'il avoit embrassée ; mais il est affligeant, qu'en se soumettant au dogme, il n'ait pas assez profité de sa morale, pour se préserver des cruautés auxquelles il se porta dans la suite contre tous les Princes ses parens.

Ces mêmes lieux servirent encore une fois de théatre à la valeur françoise, lorsque Thierri, roi de Bourgogne, & Théodebert, roi d'Austrasie, se disputoient quelques parties de l'Alsace & de la Champagne, sur lesquelles ils prétendoient, l'un & l'autre, avoir des droits. Clovis s'étoit battu contre les Allemands ; au lieu que ses petits-fils cherchoient à s'entre-détruire eux-mêmes. Le carnage fut si épouvantable, qu'un historien a écrit, que des bataillons entiers de corps

morts demeurerent debout, serrés les uns contre les autres. Cette peinture est exagérée ; mais elle dirige le jugement du lecteur. Théodebert vaincu pensa à la retraite, & perdit autant de monde dans la fuite, que dans le combat. Les campagnes, de Tobiac à Cologne, furent jonchées de morts & de mourans. Depuis cette triste journée, le sort de Théodebert est devenu un problême historique. Les uns ont écrit qu'il eut la tête tranchée ; d'autres, qu'il entra dans l'état ecclésiastique ; d'autres, qu'il fut massacré par les ordres de Brunehaut, son aïeule.

J'ai loué le riant aspect des environs de Dusseldorp. La ville couverte de tuiles d'un beau rouge, paroît nouvellement construite, & ne dément point l'air de propreté qu'elle a de loin. Les maisons en sont bien bâties, les rues fort belles, mais d'un petit pavé dur, & assez mal entretenu.

Mon premier soin fut d'aller voir la fameuse galerie, dont j'avois si souvent entendu parler ; & je la trouvai encore au dessus de sa réputation. Trois cens tableaux forment le fond de cette magnifique collection, dont une

salle entiere est composée des chefs-d'œuvre de Rubens. Dans une autre, tout le cordon inférieur est du chevalier Vanderwerff. Les Rembrant, les Vandeyck occupent aussi différentes places ; & un Charlatan de Gerard-Dou est un des plus rares & des plus excellens morceaux de cette galerie & de cet Artiste.

Dusseldorp est la capitale du duché de Berg, qui, après avoir appartenu à des Seigneurs particuliers, passa de la Maison de la Marck, dans celle de Cleves, & ensuite à l'Electeur Palatin. Cette ville est située à la droite du Rhin, dans l'endroit où la riviere de Dussel, qui lui donne son nom, se jette dans ce fleuve. C'est une place forte, défendue par un bon château : un des derniers Electeurs, qui y faisoit sa résidence pendant que les François détruisoient Heidelberg & Manheim, s'étoit attaché à l'agrandir & à l'embellir. Le palais électoral y est très-beau ; mais ce sont ses tableaux qui en font le principal mérite. Sur le marché, vis-à-vis de la maison de ville, on voit la statue équestre, en bronze, de ce même Electeur, & dans l'église

collégiale; plusieurs monumens des anciens Ducs de Juliers & de Berg. On remarque sur-tout celle des Observantins, la plus belle de la ville.

En suivant le cours du Rhin, on arrive à Vesel, capitale de la partie orientale du duché de Cleves, sous la domination du roi de Prusse, qui possede tout ce pays: Cleves, Duisbourg & Emmerick sont trois autres villes du même Duché, appartenant au même Maître. Les Catholiques, les Luthériens, les Calvinistes & les Juifs y ont des églises, des temples & des synagogues, les Réformés une Université, les Jésuites des colléges, le Souverain des maisons de plaisance.

Les environs de Cleves m'ont paru très-agréables: on voit, de tous côtés, des collines riantes, de belles vallées, des prés & des champs fertiles. Ces beautés naturelles ont été augmentées par les soins du Prince Maurice de Nassau Siegen, qui y a fait planter plusieurs allées d'arbres pendant le tems de son gouvernement. Cette ville est la capitale de tout le Duché, le siége de la Régence, de la Chambre de la guerre & des domaines. Elle est

partagée en haute & basse, la premiere, bâtie sur trois collines, la seconde, au bord d'une petite riviere qui se jette dans le Rhin à un demi mille de ce fleuve. Du haut de la tour du château de Schwanembourg ; on découvre, dans un tems clair, jusqu'à vingt-quatre villes : on croit que cette tour existoit trois cens ans avant la naissance de Jesus-Christ. Le grand nombre d'inscriptions, de médailles & d'autres antiquités qu'on trouve dans ce pays, prouvent que les Romains y ont eu des établissemens.

Wesel, la plus grande ville du duché de Cleves, munie d'une bonne citadelle, située sur le Rhin à l'embouchure de la Lippe, paroît avoir tiré son nom de la multitude de belettes, en allemand *Wiesel*, que produit une forêt voisine ; du moins est-il certain qu'elle porte trois de ces animaux dans ses armes. Les Luthériens, les Catholiques & les Réformés y ont des églises. On y trouve aussi des couvens d'hommes, & des abbayes de Chanoinesses qui ne sont pas assujetties à une résidence continuelle : plusieurs même font profession de la religion protestante.

C'est à Wesel, que j'ai mangé pour

la premiere fois, de ce fameux pain de Westphalie, appellé vulgairement Bompournikle. Ce nom lui vient, dit-on, d'un Officier François, à qui on en avoit offert, & qui répondit que ce pain grossier n'étoit bon que pour Nikel; & ce Nikel étoit son cheval. Les habitans prétendent que le Bompournikle ne mérite pas ce mépris; qu'il est très-propre à nourrir & à fortifier le corps; que les anciens l'ont connu sous le nom de *panis furfuraceus*, pain de son; que les athletes, dont les membres étoient robustes & vigoureux, ne prenoient point d'autre nourriture; & que le peuple Romain en a mangé pendant les trois cens premieres années de la République. A entendre ces bons Westphaliens, c'est à leur Bompournikle, qu'ils doivent cette vigueur d'esprit, cette égalité de mœurs, cette solidité de jugement qu'ils apportent dans les affaires, & qui les distinguent des autres nations. Delà ils inferent que cette nourriture est préférable à toute autre espece de pain, & que l'Officier François avoit le plus grand tort du monde, de ne l'employer que pour son cheval.

En tirant au Nord-Est, on entre dans l'évêché de Munster, un des plus

considérables états du cercle de Westphalie. Ces deux noms, Madame, vous rappellent ce fameux traité, qui a été la suite d'une si longue guerre entre toutes les Puissances; dont les seuls préliminaires ont fourni matiere à une de nos meilleures Histoires (1); qui a servi de base à toute la politique de l'Europe, & auquel ont concouru les plus grands Négociateurs du dernier siecle. Ce traité, une des plus célebres époques de l'histoire, fut conclu à Munster & à Osnabruk, & termina une guerre sanglante & opiniâtre, que la haine, l'ambition, & mille intérêts opposés sembloient devoir rendre éternelle. L'hérésie en avoit allûmé le flambeau; mais bientôt l'intérêt politique prévalut sur celui de la religion; & l'on vit les Protestans s'unir aux Catholiques, & les Catholiques combattre sous les enseignes des Protestans.

La Suede vouloit se faire un établissement en Allemagne; l'Espagne redemandoit les provinces que la révolution des Pays-Bas avoit soustraites à sa domination; la France songeoit à mettre des bornes à l'énorme puissance de la Mai-

(1) Celle du pere Bougeant.

ſon d'Autriche ; les Princes & les Etats d'Allemagne défendoient la liberté germanique. Que d'obſtacles ne falloit-il pas ſurmonter, pour concilier tant d'intérêts différens ? Chaque parti avoit des vues générales, oppoſées à celles des ennemis ; & dans chaque parti, chacun avoit ſes vues particulieres, ſouvent contraires à celles de ſes propres alliés. Les Princes intéreſſés étoient trop puiſſans pour recevoir la loi, & trop foibles pour la donner. Les vainqueurs ne vouloient rien céder de leurs conquêtes ; les vaincus ne vouloient rien relâcher de leurs droits. Les plus ambitieux vouloient gagner au traité ; les plus modérés ne vouloient point perdre ; tous ſe flattoient, ou de s'aſſurer, par la négociation, le fruit de leurs victoires, ou de réparer, par leur habileté, les breches que la guerre avoit faites à leurs Etats.

Ces difficultés, communes à toutes les négociations, paroiſſoient inſurmontables dans celle-ci. Il falloit, pour ainſi dire, changer la face de toute l'Europe, étendre ou reſſerrer les limites des Empires, & faire paſſer de grandes provinces ſous une domination étrangere. Auſſi

ce traité fut-il le fruit d'un travail infini & d'une prudence consommée. Le nom seul des Ministres qui y travaillerent, suffit pour donner la plus haute idée de leur négociation. Ce furent le Cardinal Mazarin, Don Louis de Haro, Oxenstiern, Salvius, d'Avaux, Servien, Pegnaranda, & tout ce qu'il y avoit de Politiques habiles dans les Cours du monde chrétien. Ainsi, après qu'on eut vu les plus fameux Généraux signaler leur valeur par des victoires sanglantes, & désoler les provinces, on vit les plus célebres Négociateurs travailler de concert à pacifier l'Europe. Rassemblés, pour ainsi dire, dans le temple de la paix, on les vit mettre en usage tout ce que l'adresse & la prudence humaine peuvent imaginer de plus subtil, &, dans un nouveau genre de combat, se disputer la victoire en déployant tous les ressorts de la politique. Mais ce fut principalement aux succès des armes de France & de Suede, & à la maniere dont un Turenne & un Konigsmarck firent la guerre en Allemagne, que l'Europe fut redevable de cette paix; car les vrais pacificateurs sont ceux qui battent les ennemis.

Parmi les divers articles contenus dans le traité de Westphalie, il fut stipulé que l'on créeroit un huitieme Eléctorat en faveur de la ligne Palatine de Baviere, & que l'une des deux venant à s'éteindre, ce huitieme Electorat seroit supprimé; qu'on ne feroit rien dans l'Empire, sans l'avis & le consentement des Princes & des Etats qui le composent; que chacun d'eux pourroit, à l'avenir, contracter des alliances avec des étrangers pour sa sûreté & sa conservation, pourvu qu'elles ne fussent ni contre l'Empire, ni contre son Chef; que la suprême Seigneurie sur les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, ainsi que sur Moyenvic, appartiendroit à la France; que l'Empereur & l'Empire lui céderoient l'Alsace, & qu'elle auroit droit de tenir une garnison à Philisbourg; que l'Archevêché de Magdebourg, les Evêchés d'Alberstat & de Minden seroient sécularisés & cédés à l'Electeur de Brandebourg, en dédommagement de ce qu'on lui avoit ôté pour le donner aux Suédois. Il fut permis à chacun de professer à son gré la confession d'Ausbourg, &

de se maintenir dans la possession des biens enlevés aux églises. Enfin, il est dit que les Suisses resteront dans une *quasi-possession* de toute exemption & liberté par rapport à l'Empire. Le Pape, qui s'étoit porté pour Médiateur, finit par protester contre tout ce qui s'étoit fait, mécontent de ce qu'on avoit aliéné tant de biens ecclésiastiques, & permis la confession d'Ausbourg; mais la politique exigeoit tous ces sacrifices; & on le laissa crier tant qu'il voulut.

La ville de Munster, située à peu de distance de l'Embs, au bord de la petite riviere d'Aa, dans une contrée fertile & agréable, doit son origine à Charles Magne, qui, pour favoriser la conversion des idolâtres du pays, établit, dans ce lieu, un monastere dont elle prit le nom. Les troubles qu'y ont excité les Anabaptistes, ne l'ont pas rendue moins célebre, que le traité qui a pacifié l'Europe. Elle a été libre & impériale jusqu'en 1661, que les habitans s'étant soulevés contre leur Evêque, il l'assiégea, la soumit, & l'unit à son domaine. La ville est grande, bien peuplée, & a huit paroisses. Le cha-

pitre de la cathédrale est composé de quarante Chanoines, qui doivent faire preuve de seize quartiers. On promene tous les ans, au son du tambour, les armes du dernier reçu, peintes sur une banniere, afin que chacun puisse les examiner. Ceux de la collégiale de Saint-Lambert sont tenus aux mêmes preuves. C'est à la tour de cette église, que fut suspendu, dans une cage de fer, le fameux Roi des Anabaptistes.

Outre un couvent de filles, où l'on fait aussi des preuves d'ancienne noblesse, on compte, à Munster, plusieurs maisons religieuses tant d'hommes que de femmes, des Chevaliers de l'ordre Teutonique, de l'ordre de Malthe, &c.

L'Evêque qui jouit d'un million de revenu, est Prince de l'Empire, Directeur du cercle de Westphalie, & a voix & séance à la Diette. Son diocese, qui est très-étendu, l'étoit encore plus anciennement; il comprenoit une grande partie des Pays-Bas protestans; mais tel qu'il est, il contient encore douze villes qui sont appellées aux assemblées de la province, douze autres, & autant de bourgs, qui n'ont point de jurisdiction municipale.

Clément Auguste, Duc de Baviere, Electeur de Cologne, est aujourd'hui le soixante-deuxieme évêque de Munster.

Ce diocese confine à celui d'Osnabruk, qui doit également son origine à Charles-Magne. Ce Prince, après avoir vaincu Wittikind, duc des Saxons, y établit un Evêché, & y fonda la premiere cathédrale du pays. La ville, divisée en ancienne & nouvelle, & située sur la riviere de Hase, est d'une grandeur médiocre, mal peuplée, & anciennement défendue par le château de Peterbourg, où l'Evêque, qui en est le Souverain, fait aujourd'hui sa résidence. Le Magistrat est luthérien, & se renouvelle chaque année au mois de janvier, par voie d'élection. La ville a droit de faire battre de la monnoie de cuivre, & l'a exercé, la derniere fois, en 1740.

L'Evêché est possédé alternativement, depuis la paix de Westphalie, par un Catholique & par un Luthérien. Le premier est élu librement par le chapitre : le second doit être choisi dans la maison de Brunswick Lunébourg. L'Evêque protestant n'a que le gouvernement civil ; l'ecclésiastique est dévolu

alors à l'Archevêque de Cologne, Métropolitain du pays, qui y tient, pour l'ordinaire, un Suffragant. Le palais épiscopal appartient aux Princes de Brunswick-Lunébourg, qui sont dans l'usage de le prêter au Prélat catholique, à charge de l'entretenir.

Les deux religions ont ici un libre exercice, un collége & de belles églises. La cathédrale, dédiée à saint Pierre, est petite & d'une structure commune. De vingt-cinq canonicats, il y en a trois remplis par les Protestans. Les Jésuites ont le revenu de quatre prébendes, qui les oblige de fournir des Professeurs au collége, & des Prédicateurs à la cathédrale.

On voit à l'hôtel-de-ville, dans la salle où a été conclu le traité de 1648, les portraits de la plupart des Ministres qui ont eu part à la pacification. On montre aussi, dans un mince *in-fol.* ceux des Evêques d'Osnabruck, dessinés à la plume. On conserve dans la cathédrale, les reliques des saints Crispin & Crispinien, renfermées dans des cercueils d'argent. Les Catholiques n'ont pas droit de faire des processions hors de l'enclos de leur église. Cette ville est la pre-

miere de Westphalie, qui reçut la religion luthérienne, après que Herman Hecker, Augustin, ami de Luther, & d'autres l'eurent prêchée.

Dans le dessein de me rendre à Hambourg, je laissai, sur ma gauche, la partie septentrionale du cercle de Westphalie, où rien ne peut attirer un voyageur. J'en excepte la ville d'Emden, capitale de l'Oostfrise, située à l'embouchure de l'Embs qui lui donne son nom. Cette riviere y forme un port qui la rend très-commerçante; & le Roi de Prusse, son Souverain, y a établi une Compagnie de négoce, qui devient tous les jours plus florissante. Les Hollandois en tirent des bœufs, des bois de charpente, des toiles de Munster & de Paderborn, & y envoient des draps, des soieries, des vins, & de toutes sortes d'épiceries. Ce pays, anciennement partie du royaume de Frise, détruit par Charles-Magne, a été ensuite possédé par des Seigneurs, dont la race a fini en 1744. Le Roi de Prusse a recueilli leur succession, & a uni cette principauté à ses domaines. Emden est une ville riche, puissante & défendue par deux forts. La plupart

de ſes habitans ſont calviniſtes ; il y a auſſi des Luthériens, des Anabaptiſtes, des Juifs ; ces derniers y ont le libre exercice de leur religion. Aurich & Norden ſont deux autres villes de cette même contrée, dont la premiere étoit le ſéjour, la ſeconde le lieu de la ſépulture de ſes Princes.

D'Oſnabruck on arrive à Hambourg par le duché de Brême, qui prend ſon nom de ſa capitale. Brême eſt une ville de commerce, grande, riche, & bien fortifiée, avec une bonne garniſon. Le Weſer qui la traverſe à douze lieues de ſon embouchure dans la mer d'Allemagne, la partage en vieille & nouvelle ville. Elle eſt diviſée en quatre quartiers ; & chaque quartier eſt gouverné par un Bourguemeſtre & ſix Conſeillers, qui profeſſent tous la religion calviniſte. Je ne m'y arrêtai qu'un jour ; & ce fut pour y voir une mauvaiſe comédie, où un tyran égorgeoit un homme de ſang froid, & ſe pendoit enſuite lui-même ſur le théatre. Un vieux ſcélérat prenoit, par mépriſe, le poiſon qu'il avoit préparé pour ſon fils, & mouroit dans des convulſions, dont les plus hideuſes étoient celles qui fai-

soient le plus rire. Une Vénus se déguisoit en Bohémien, en maître de chapelle, en courtisanne, & traînoit à sa suite cinq ou six Amours, dont elle venoit successivement d'accoucher. Ces Amours alloient se cacher derriere une terrible Pallas; & tandis qu'elle exhortoit, je ne sais quel Prince, à la sagesse, ces enfans malins frappoient la Déesse de cinq ou six coups de fleche en façon de poignard, qui lui donnoient quelque distraction, & la faisoient éternuer & grimacer; puis elle reprenoit le fil de sa harangue, jusqu'à ce qu'on redoublât les coups de stilet, qui la rendoient amoureuse du Prince.

J'étois à côté d'un vieux Baron, qui, ayant voyagé en France, connoissoit notre théatre, & ne pouvoit s'empêcher de s'élever contre le mauvais goût de celui de sa Nation. « Il est vrai, me » dit-il, que les désagrémens qu'on » donne à nos Comédiens, doit nuire » nécessairement au progrès de cet art. » Nous avons très-peu de villes, où il » y ait une salle de spectacle : les Ac» teurs, en arrivant, sont obligés de » faire bâtir, à leurs frais, une baraque;

» pourvu

» pourvu qu'ils en obtiennent encore
» la permission, pour laquelle les Ma-
» gistrats ne manquent jamais de les
» rançonner cruellement. L'emplace-
» ment étant ordinairement petit &
» peu commode, la rétribution est mé-
» diocre, & suffit à peine pour l'entre-
» tien de la Troupe. Aussi ces princes à
» cothurne & à brodequin, se trouvent-
» ils presque toujours sans habits, sans
» linge, sans décoration, & le plus
» souvent sans subsistance. La scene du
» Roman Comique de Scaron, lorsque
» les Comédiens arrivent dans la ville
» du Mans, n'est rien en comparaison
» de ce qui se passe en Allemagne.

» Il faut convenir, que de leur côté,
» ils ne traitent pas mieux nos pieces
» de théatre, qu'ils ne sont eux-mêmes
» traités par le public. En général,
» ce sont des machines mal organisées,
» qui n'ont jamais sçu concerter une
» représentation, & n'ont aucune idée
» de ce bel ensemble, qui caractérise
» principalement la Scene Françoise.
» Quand il est question d'une piece
» nouvelle, ils la lisent chez le Direc-
» teur; & deux jours après, sans autre
» répétition, ils la jouent sur le théa-

» tre, où ils travaillent continuelle-
» ment de mémoire, & fatiguent les
» spectateurs. Un Acteur se tient
» dans la coulisse pour souffler son ca-
» marade, jusqu'à ce que, relevé par
» un autre, il aille lui-même se joindre
» à l'action. On voit Achille furieux,
» après s'être opposé au sacrifice de sa
» chere Iphigénie, rester tranquille-
» ment dans la coulisse, pour aider la
» mémoire de ceux qui veulent la sa-
» crifier. Ils ne connoissent ni cette
» illusion théatrale, ni cet air majes-
» tueux & imposant, qui doit accom-
» pagner ces grandes représentations;
» & d'un tableau de Rubens, ils ont le
» secret de faire une esquisse de Callot.
» Ce défaut de goût & de talent, joint
» à l'affreuse misere des Comédiens,
» dégoûte ceux de nos poëtes, qui
» pourroient se distinguer dans cette
» carriere, de travailler pour le théatre.

» Au commencement de ce siecle,
» la scène allemande étoit dans la plus
» grande barbarie. Dans les pieces les
» plus sérieuses, il y avoit toujours un
» *Hans-Wurst*, c'est-à dire, un bouffon,
» dont le caractère étoit un mélange
» de la grossiereté d'Arlequin & de la

» stupidité de Gille ou de Pierrot. Je » me souviens aussi d'avoir vu, dans » ma jeunesse, une tragédie d'Œdipe, » où ce Prince, dans le premier acte, » étoit un enfant qu'on portoit dans la » forêt; au second, il combattoit en » héros contre son pere; & dans le » troisieme, il mouroit de vieillesse. » Nous avons encore le drame fameux » du docteur Faustus, célebre sorcier » d'Allemagne, qui occupe un espace » de vingt-quatre ans.

» Dans les grandes villes d'Alle» magne, certains corps de métiers » sont en possession, depuis un tems » immémorial, de jouer des farces à » toutes leurs processions. On appelloit » Maîtres-Chantres ces sociétés d'ou» vriers & de poëtes tout à la fois. » Au milieu du seizieme siecle; un » d'entr'eux, nommé Hans Sachs, » maître chanteur & cordonnier à Nu» remberg, avoit un génie si prodi» gieusement fécond, que ses drames » forment des volumes *in-folio*. On » prétend qu'il en a composé plus de » six mille durant le cours de cinquante » années.

» L'art dramatique est de tous les

» genres de poésie, celui que les Alle-
» mands ont le moins cultivé ; cepen-
» dant on ne peut pas dire que leur gé-
» nie s'y refuse totalement. On a di-
» visé leur théatre en trois âges : le
» premier commence vers le milieu du
» quinzieme siecle ; & c'est le tems où
» l'on représentoit, chez vous, les Mys-
» teres, & chez nous, les Jeux de Car-
» naval, auxquels succéda le Cordon-
» nier de Nuremberg. On fit alors des
» traductions de Térence ; mais on s'est
» toujours tenu fort éloigné de cet ex-
» cellent modele.

» Le second âge a, pour époque, le
» milieu du 17e siecle. Les Opitz, les
» Lohenstem, les Gryphius, les Halle-
» mann y parurent avec succès. Le pre-
» mier traduisit l'Antigone de Sophocle
» & les Troyennes de Seneque. Les
» autres donnerent des pieces tragi-
» ques & comiques de leur propre
» composition. Quoique loin des Cor-
» neille, des Racine, des Moliere, on
» trouve cependant, dans leurs ouvra-
» ges, des étincelles de génie. Il est
» étonnant que la carriere qu'ils ve-
» noient d'ouvrir avec assez d'avantage,
» ait été abandonnée durant soixante
» ans. L'Allemagne fut ensuite inondée

» de traductions françoises sans choix
» & sans goût. Pradon trouvoit des
» traducteurs ainsi que Racine ; & les
» productions de ce dernier, totalement
» défigurées, étoient de niveau avec
» celles de son foible concurrent.

» La troisieme époque ne remonte
» pas au delà de vingt-cinq ans. Le
» professeur Gottsched fut le premier
» qui sentit le mauvais état de notre
» théatre, & entreprit d'y remédier.
» Il crut qu'il suffisoit d'en retrancher
» les farces qui le déshonorent, & d'y
» substituer des pieces faites d'après les
» regles de l'art. En conséquence il
» s'entendit avec le chef d'une troupe
» de comédiens, qui tantôt jouoient
» à Léipsick, tantôt à Brunswick, &
» traduisit les meilleures pieces de la
» Scene Françoise. Il donna son *Caton
» mourant*, ouvrage sagement con-
» duit, mais sans noblesse & mal ver-
» sifié. Il fit ensuite un recueil de ses
» pieces, & de celles de plusieurs Au-
» teurs, dont il forma une espece de
» Répertoire.

» Une des plus grandes actrices de
» notre théatre, Madame Neuber,
» eut le courage d'éloigner de sa troupe

» le Hans-Wurst; & après elle, plusieurs
» directeurs se proposerent de ne plus
» faire représenter que de bonnes co-
» médies. Cependant, depuis quelques
» tems, le goût des farces semble rentrer
» dans ses anciens droits; & à la honte
» de notre nation, vous voyez qu'on ne
» parvient encore à amuser le parterre,
» qu'en lui donnant ces extravagantes
» rapsodies : rien de plus affreux & de
» plus atroce, que les sujets ordinaires
» de nos drames. Cependant les spec-
» tateurs se plaisent aussi aux traduc-
» tions de quelques pieces françoises,
» italiennes, espagnoles ou angloises.
» Les comédiens ont même des cane-
» vas traduits en leur langue, qu'ils
» jouent à l'impromptu, à l'imitation
» des Italiens. Ils sont eux-mêmes, pour
» l'ordinaire, les auteurs des pieces
» nouvelles qu'ils représentent sur leur
» théatre. Si un particulier en compo-
» soit, il n'en retireroit aucun hono-
» raire, & seroit obligé d'en faire pré-
» sent à un acteur ou à une actrice. Le
» Comédien, auteur ou possesseur de
» l'ouvrage, préleve, lui & ses héri-
» tiers, un certain droit qui lui appar-
» tient, toutes les fois qu'on le repré-

» sente. On n'imprime point les pieces
» nouvelles; parce que l'impression en
» ôteroit, suivant le droit germanique,
» la possession aux particuliers, pour la
» donner au public. En Allemagne, l'é-
» tat de Comédien n'a rien de dés-
» honorant, & n'est point un obsta-
» cle pour posséder des charges dans
» l'Etat ».

Les Empereurs avoient établi un évêché à Brême, sous la métropole de Cologne, & ensuite sous celle de Hambourg, lorsque cette ville fut érigée en archevêché. Hambourg ayant été ruinée par les Normands, cette même métropole fut transférée à Brême ; & les Prélats qui la gouvernent, eurent rang parmi les Princes de l'Empire. Ils embrasserent le Luthéranisme ; & cet archevêché étant tombé dans la Maison de Holstein, elle le céda à la Suede qui le fit supprimer, & changer en principauté séculiere, sous la dépendance impériale. Elle le conserva jusqu'au commencement de ce siecle, que les Danois le lui enleverent, & le céderent à l'électeur d'Hanovre qui le possede encore, mais sans préjudice du droit de la ville, qui se gouverne

en république. Le Chapitre luthérien de la cathédrale de Saint-Pierre a été aboli. Le domaine des anciens Archevêques, qui fait aujourd'hui le duché de Brême, a vingt lieues, en quarré, d'étendue. Le pays m'a paru tres-bon, très-fertile, très-peuplé, sur-tout vers les bords du Weser & de l'Elbe.

Hambourg est une des plus grandes, des plus belles, des plus commerçantes, des plus riches & des plus florissantes villes d'Allemagne. Le négoce y attire des marchands de toutes les nations de l'Europe. La riviere d'Elbe l'embellit, & donne le moyen aux bâtimens qui viennent par mer, de remonter jusqu'au pied de ses remparts. Ce fleuve, large & profond, y forme un port très-fréquenté; l'Alster, qui vient du Holstein, le traverse, & va ensuite se jetter dans l'Elbe.

Hambourg est encore une de ces villes qui doivent leur origine à Charles-Magne: il fit construire un château dans ce poste important, pour tenir en respect les peuples qu'il avoit soumis, & qu'il vouloit attirer au christianisme. Avec le tems il s'y forma une cité, puis un Archevêché qui avoit sous sa jurisdic-

tion toutes les églises du Nord. Le luthéranisme y causa les mêmes changemens qu'à Brême ; & les peuples éprouverent les mêmes révolutions. Un Comte de Holstein vendit aux Hambourgeois les droits qu'il avoit sur la ville ; & dès-lors elle devint une république. Sa liberté lui fut néanmoins contestée dans la suite ; mais la Chambre impériale de Spire la reconnut, en 1618, pour une ville libre. On prétend que son association de commerce avec Lubeck, a été l'origine de la Hanse Teutonique. C'est le nom qu'on donne, comme vous savez, à une Compagnie de marchands d'Allemagne & du Nord, qui ont contracté ensemble une étroite alliance, & se sont fait une communication réciproque de leurs privileges. Hanse est un mot allemand, qui a passé dans notre langue, & signifioit anciennement, société, confédération, assemblée. On appelle villes anséatiques, celles qui sont entrées dans cette association.

Hambourg, divisée en ville ancienne & nouvelle, est entourée de vingt-trois bastions, & défendue par le fort de l'étoile, qui lui sert de citadelle. Elle

est gardée par les Bourgeois partagés en diverses compagnies ; & les rues sont éclairées la nuit par des lanternes. La plupart des maisons, sur-tout dans la nouvelle ville, sont toutes neuves, bâties à la hollandoise, & richement meublées. Les rues de l'ancienne sont bordées de canaux que la marée remplit deux fois par jour ; ce qui facilite le transport des marchandises. On fait monter le nombre des habitans à deux cens mille ames : il y a sur tout beaucoup d'étrangers qui vont s'y établir, tant à cause de leur commerce, que parce qu'on y trouve abondamment les commodités & les agrémens de la vie.

La religion luthérienne est la seule dont on permette ici l'exercice public ; mais les Anglicans ont la liberté de s'assembler dans une maison particuliere. Les Catholiques, les Réformés, les Anabaptistes, les Juifs, n'y sont que tolérés ; mais ils ont des églises, des temples & une synagogue à Altena, ville danoise, qui n'est éloignée d'Hambourg que d'une portée de canon. La cathédrale, qui est un bel édifice, a conservé son Chapitre, composé d'un Prévôt, d'un Doyen,

& de douze Chanoines, tous protestans. Ils ont leurs Cours de Justice aux environs de l'église, avec une bibliotheque publique. On vante la belle sonnerie de la paroisse de Saint-Pierre, le clocher de celle de Saint-Nicolas, percé à jour & soutenu de huit globes dorés, & les orgues d'une grandeur extraordinaire de Sainte Catherine. Il y a un grand nombre d'autres églises desservies par plus de trente pasteurs.

Parmi les couvens arrachés aux Catholiques, on a appliqué les revenus de celui de Saint-Jean à l'établissement d'un Collége composé de sept classes pour les humanités, & d'un auditoire de six Professeurs de philosophie. Le reste de l'emplacement est occupé par une communauté de filles protestantes sous l'autorité d'une Supérieure. Les autres édifices publics, dont la beauté répond à la richesse des particuliers, sont la Bourse, trois Arsenaux pour la marine, l'Hôtel de l'Amirauté, celui de la Monnoie, la Maison des Orphelins, celle de la Discipline, celle des Fileuses, & l'Hôpital des Enfans Trouvés. Il y a aussi de magnifiques promenades; & les environs sont rem-

plis de jardins & de maisons de campagne, qui rendent ce séjour fort agréable.

Le Sénat est formé de quatre Bourguemestres, de quatre Syndics, de quatre Secretaires & de vingt-quatre Conseillers, indépendamment de quatre ou cinq Colléges composés des principaux Bourgeois des quatre ou cinq principales paroisses. Les Magistrats ont le gouvernement des affaires civiles & politiques, & représentent le Souverain. Ce n'est pas une de leurs moindres occupations, que leur attention à prévenir les désordres d'une populace toujours prête à se mutiner, & qui se plaît souvent à braver ceux même qu'elle reconnoît pour ses Maîtres. Ils s'appliquent sur-tout à faire fleurir les arts qu'ils croient pouvoir donner de l'aisance à leurs concitoyens & de l'éclat à la République; & comme la plupart ont voyagé dans leur jeunesse, ils tâchent d'approprier à leur patrie, ce qu'ils ont vu de plus utile chez les étrangers. Le Danemarck prétend avoir des droits sur leur ville, qui a souvent des démêlés avec cette Couronne; & peut-être auroient-

ils de la peine à les soutenir, si l'Empire cessoit de les protéger. Ils possedent divers domaines, soit en particulier, soit en commun avec la ville de Lubeck.

On loue la politesse des Bourgeois de Hambourg, que leur attachement au commerce n'empêche pas de cultiver les sciences & les lettres. Plusieurs d'entr'eux ne se délassent de leurs affaires, que par la lecture des bons livres. Ils ont quelquefois des Comédiens François, & souvent un opéra Allemand ; dont la musique est dans le goût italien. Si on en croit les Hambourgeois, le plus grand poëte qu'ait eu l'Allemagne, étoit de leur ville ; & Broks doit aller de pair, selon eux, avec ce que la France même a produit de plus parfait en ce genre.

Hambourg peut être regardée comme la rivale d'Amsterdam ; il ne lui manque, pour l'égaler, que d'avoir des colonies dans les autres parties du monde. Son entrepôt est formé des marchandises & des denrées de tous les pays commerçans. Il est vrai qu'elle tire de Hollande les productions des Indes orientales & du Levant ; mais elle navigue à tous les ports de l'Eu-

rope, & va se pourvoir à la premiere main, de tout ce qu'elle fait entrer dans ses magasins. Elle s'est emparée du négoce d'une grande partie de la Basse-Allemagne, de celui de Magdebourg & de Dresde. Ses peuples portent, avec autant d'économie que les Hollandois, des cargaisons assorties de toutes les marchandises du Nord aux peuples du Midi, & leur ôtent, par-là, les moyens de faire ce commerce. Mais les Hambourgeois ont eux-mêmes des rivaux dangereux dans leurs voisins les habitans d'Altena, dont le négoce, vivement protégé par le Roi de Danemarck, leur Souverain, devient tous les jours plus florissant. Il y a, entre ces deux villes, une jalousie qui ne peut qu'aller en augmentant, si Altena continue à s'agrandir. Les Suédois la brûlerent en 1713; mais elle a été rétablie par les Danois.

Quelques jours après mon arrivée à Hambourg, on m'offrit une place dans une voiture de poste, qui partoit pour Lubeck. Je l'acceptai avec d'autant plus de plaisir, qu'elle me rapprochoit du Danemarck, où je ne devois pas tarder à me rendre par la mer Balti-

que. Lubeck est une ville impériale, située dans la partie orientale du duché de Holstein. Après avoir essuyé différentes révolutions, & appartenu à divers Princes, elle fut enfin déclarée libre, & conserve toujours ce privilege. Elle en jouissoit depuis plusieurs siecles, lorsqu'en 1533, elle forma une ligue avec d'autres villes anséatiques, dans le dessein de s'emparer seules du commerce de la mer Baltique, au préjudice des autres nations, & d'envahir l'empire même du Nord. Marc Meyer, qui, de la plus basse condition, s'étoit élevé à la souveraine magistrature, étoit l'ame de ce complot. Il avoit altéré presque toute la forme du gouvernement, & se servoit de son crédit, pour exciter ses concitoyens à des projets aussi ambitieux que chimériques. On prétend même qu'il avoit vendu le royaume de Danemarck au Roi d'Angleterre, & reçu une partie du prix de cette vente. La ligue arma une flotte de vingt-quatre vaisseaux, dont ce Magistrat eut le commandement ; & pour joindre la perfidie à la force, il envoya des émissaires en Suede & en Danemarck,

pour y exciter des séditions, & attenter à la vie des deux Souverains. Il méditoit de faire une irruption dans ces Etats, & de s'en assurer la conquête. Quelques Princes du Nord, & plusieurs Gouverneurs Suédois & Danois mécontens étoient entrés dans cette confédération. Ils attaquerent d'abord le duché de Holstein, & s'emparerent de plusieurs places, prenant pour prétexte le rétablissement de Christian II; mais l'événement ne répondit pas à leurs espérances. La désunion se mit dans leur armée, sur laquelle Christian III remporta une victoire complette. La flotte fut dissipée; & Marc Meyer, l'artisan de cette guerre, ou, pour mieux dire, de cette sédition, fut arrêté, & condamné à être écartelé. Son frere & quelques autres souffrirent le même supplice. La Régence de Lubeck demanda la paix, qui fut rétablie en 1536; & tout rentra dans le devoir.

Les Evêques de cette ville ont tenu rang parmi les Princes de l'Empire, dès le commencement du douzieme siecle. Un d'entr'eux, avec son Chapitre & la plupart des habitans, embrassa la

confeſſion d'Ausbourg ; & depuis cette époque, l'évêché a toujours été proteſtant. On avoit réſolu de le ſéculariſer, comme plusieurs autres, à la paix de Weſtphalie ; mais le Chapitre ayant promis de ne prendre ſes Evêques que dans la maiſon de Holſtein, on lui en laiſſa l'adminiſtration. Adolphe-Frédéric, de la branche de Gottorp, élu en 1727, fut déclaré héritier préſomptif de la Couronne de Suede, & monta ſur le trône en 1751. Son frere, Frédéric-Auguſte, lui ſuccéda à l'évêché de Lubeck qu'il poſſede encore actuellement. Il n'a aucune autorité dans la ville. Le Chapitre de la cathédrale, qui y réſide, eſt composé de trente Chanoines, dont vingt-ſix ſont luthériens & quatre catholiques. L'Evêque fait ſa réſidence à Eutin, petite ville de ſon domaine, où il a un aſſez beau château.

Lubeck, placée entre deux rivieres, ſur un terrein élevé, eſt une ville de figure ovale, qui peut avoir trois milles de long & deux de large. On y compte plus de quatre-vingt rues, qui ſont la plupart belles, droites, propres, & garnies d'allées de tilleuls. Les mai-

ſons, conſtruites de pierre, & preſque toutes à porte cochere, ont ſur le derriere de beaux jardins. Les principaux édifices ſont l'Hôtel-de-Ville, la Bourſe, l'Arcenal, & la Cathédrale, qui eſt un vaiſſeau d'une extrême longueur. On y voit les tombeaux de plusieurs Evêques de Lubeck & ceux des anciens Ducs de Holſtein. Cette égliſe, aujourd'hui paroiſſiale, eſt deſſervie, ainſi que quelques autres, par des Miniſtres luthériens, dont le Chef a le titre de Sur-Intendant. Le monaſtere de Saint-Jean a été changé en une abbaye de filles proteſtantes, qui vivent ſous l'autorité d'une Abbeſſe; celui de Sainte-Anne en une maiſon de correction; celui de Sainte-Catherine en un college. Les Catholiques y jouiſſent du libre exercice de leur religion, & ont une égliſe poſſédée par les Jéſuites. La ville eſt gouvernée par quatre Bourguemeſtres & ſeize Sénateurs, les uns nobles ou patriciens, les autres gradués ou négocians. Ils dominent ſur quelques petites villes, plus de cent villages, & ſur le port de Travemunde dans la mer Baltique, où je compte m'embarquer bientôt pour le Danemarck.

Du haut des ramparts de Lubeck, mes yeux parcouroient avec plaisir ces vastes régions du Nord, cette antique & noble Scandinavie, d'où sont parties ces émigrations fréquentes & nombreuses, qui étendirent leurs longues branches depuis la mer Noire jusqu'aux extrêmités de l'Espagne. De nouveaux essains, sortant sans cesse de l'ancienne & inépuisable patrie, s'avançoient sur les traces de leurs peres, & suivis à leur tour par de nouvelles troupes, s'entre-poussoient comme les flots de la mer, croissoient & se partageoient les contrées incultes qu'ils trouvoient sous leurs pas. Une religion simple & militaire, un gouvernement fondé sur le bon sens & la liberté, un courage féroce, nourri par une vie sauvage & vagabonde, prirent alors la place des anciennes mœurs de l'Europe ; mais la douceur du climat amollit insensiblement la dureté des peuples qui s'établirent dans le Midi. Des colonies d'Egypte & de Phénicie vinrent se mêler avec eux sur les côtes de l'Italie & de la Grece, & leur apprirent à cultiver les lettres, les arts & le commerce. Ils confondirent ensemble leurs mœurs

& leur génie ; & perdirent peu à peu le premier esprit qui les avoit animés. Mais il demeura inaltérable dans les pays du Nord, s'y renouvella sans cesse ; & incapables de soutenir plus long-tems le joug des Romains, ils renverserent les barrieres de ce vaste empire, mal soutenues par un peuple que la prospérité avoit corrompu. Des dispositions & des principes si opposés se combattirent d'abord ; mais ils s'unirent enfin ; & de leur mêlange naquirent ce caractere, ce génie, qui, malgré les différences de climat, de religion & de gouvernement, regnent encore dans presque tous les Etats de l'Europe.

Je suis, &c.

A Lubeck, ce 25 Juin 1756.

Fin du Tome XX.

Faute à corriger.

Page 6, ligne 5, produit, lisez a.

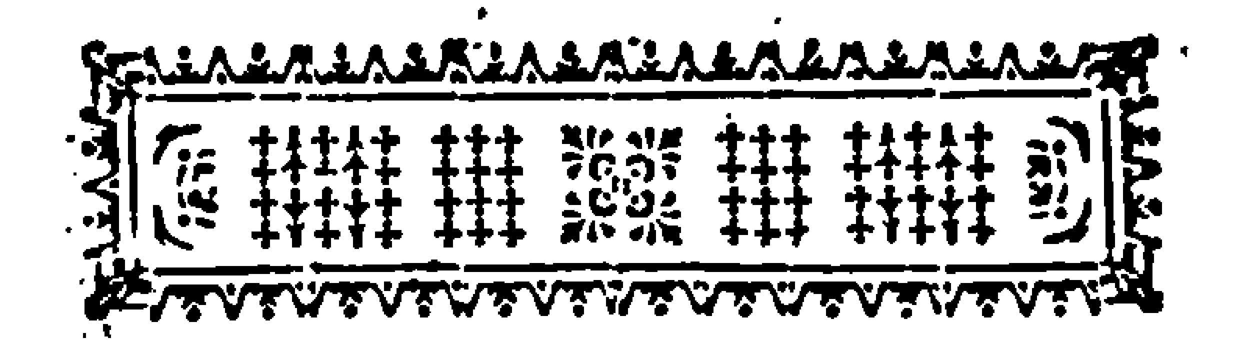


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CCXLIII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCXLIV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCXLV.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCXLVI.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCXLVII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCXLVIII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCXLIX.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCL.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCLI.

SUITE DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCLII.

SUITE DE LA HOLLANDE.

Nota. Le théatre hollandois doit son origine à une association de Beaux Esprits, par

reille à celle des Troubadours de Provence. Le *Miroir de l'Amour* est, dit-on, la plus ancienne de leurs pieces dramatiques. Elle fut imprimée à Harlem en 1561. Dans une de ces pieces, Aman est pendu sur le théatre ; & Mardochée en fait le tour, monté sur une mule. On introduit dans une autre, un prince qui étant condamné à mourir, est accompagné de deux prêtres pour le confesser ; l'un est habillé en évêque, l'autre en cardinal. Les poëtes Hollandois, pour se conformer au goût des spectateurs, qui aiment les choses extraordinaires & le merveilleux, ont quelquefois rempli la scene des plus grandes extravagances. Dans la tragédie de *Circé*, un compagnon d'Ulisse est amené devant le tribunal de cette magicienne pour être condamné. Le Lion est le Président, le Singe le Greffier, l'Ours le Bourreau. On voit pendre le malheureux ; & ses membres tombent piece à piece dans un puits qui est au-dessous de la potence. Enfin, à la priere d'Ulisse, Circé ressuscite le pendu, & le fait sortir sain & sauve du puits.

En 1610, un certain Pierre Corneille Hoost donna une forme plus réguliere au théatre hollandois, tandis qu'en France, un autre Pierre Corneille travailloit aussi, mais avec plus de succès, à la gloire de la Scene Françoise. Les acteurs de ce pays sont presque tous des bourgeois & des bourgeoises ; &, ce qui paroîtra peut-être bien singulier en France, c'est qu'une Actrice est obligée de veiller à sa réputation ; parce qu'autrement les autres Comédiens ne voudroient plus jouer avec elle.

LETTRE CCLIII.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

Nota. Ce pays eſt célebre par la bataille que le Duc de Bourgogne gagna ſur les Liégeois qui avoient chaſſé leur évêque, Jean de Baviere, parce qu'il refuſoit de ſe faire ordonner pretre : le Duc fut appellé *Jean Sans-Peur*, à cauſe de l'intrépidité qu'il avoit montrée au milieu des périls ; & l'évêque de Liége fut ſurnommé *Jean Sans-Pitié* ; dénomination bien affligeante pour un évêque, mais bien méritée, par le maſſacre des priſonniers qu'il fit tuer pendant la bataille, & par la barbarie avec laquelle il fit exécuter, en ſa préſence, tous ceux qu'il regardoit comme auteurs de la révolte.

Nota. On sait, par une suite d'expériences, combien ces sources sont précieuses. Le témoignage authentique des Savans, le commerce considérable qu'on fait de ces eaux chez l'étranger, l'avidité de ceux qui tâchant de les imiter, abusent de la confiance du public, le nombre des malades de toutes les nations, l'éloge qu'en fait le célebre Boërhaave, sont autant de preuves de leur efficacité & de leur vertu. On les dit souveraines contre la stérilité ; mais l'on croit que les promenades reculées de la Sauveniere y contribuent autant que la source même. On attribue une semblable propriété aux eaux de Schwalback, prises de la même maniere ; & l'on dit que les bourgeois de Francfort stipulent dans leurs contrats de mariage, que leurs femmes n'iront que deux fois dans leur vie à ces eaux, de peur qu'elles ne deviennent trop fécondes.

Nota. On ordonne l'usage de ces eaux comme une préparation très-utile pour le succès de celles de Spa. Si elles ne sont pas aussi généralement connues des étrangers, c'est que la découverte en est moins ancienne, & qu'on a négligé d'y faire les établissemens convenables pour les accréditer. Au commencement de ce siecle, on voyoit dans un vallon qui n'est qu'à deux lieues de Liége, une prairie d'où sortoient quelques petites sources d'eau chaude. Un particulier obtint la permission d'y construire une hute avec deux cuves enfoncées dans la terre, & propres à recevoir

ces différens filets d'eau. Dès-lors les habitans du hameau & des environs s'y rendirent pour s'y baigner. Les Liégeois y cherchèrent, avec succès, la guérison de quelques infirmités; &, pour éviter toute surprise, la Chambre des Comptes du Prince, de concert avec son illustre Chapitre, y envoya une députation pour faire toutes les recherches convenables. On découvrit alors une nouvelle source d'eau thermale si abondante, qu'en six ou sept minutes, elle remplissoit un bassin de dix-huit pieds en quarré. Peu de jours après cette découverte, on vit dans cette même prairie & aux environs, une quantité prodigieuse de tentes pour servir d'asyles non-seulement aux malades, qui venoient y chercher du soulagement, mais encore à une foule de curieux qui s'y rendoient pour admirer ce nouveau bienfait de la nature. Dans ces circonstances, le Collège des Médecins de la ville de Liége nomma des Commissaires, pour examiner la source & la nature de ces eaux; & l'on trouva, par le résultat des expériences, qu'elles sont chargées du sel alkali adoucissant, & très-bonnes à prendre dans plusieurs sortes de maladies.

La vertu de ces eaux étant parfaitement constatée, les Magistrats ont embelli ce vallon d'une belle fontaine; & les Etats ont fait couper à grands frais, dans les montagnes, un chemin de Liége à Chaudfontaine, qui étoit auparavant impraticable pour les voitures. Tous ces avantages ont engagé divers particuliers à y construire de très belles

---

LETTRE CCLIV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

LETTRE CCLV.

LES ENVIRONS DE LA HOLLANDE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les dix-neuvieme & vingtieme volumes du *Voyageur François*, par M. l'Abbé de la Porte ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression ; je pense même que les traits historiques que l'Auteur applique aux différens endroits dont il fait la description feront favorablement accueillir cet ouvrage du Public. A Paris, ce 22 Juillet 1775.

Signé, LALAURE.